

BOLETIN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año VIII — Cuaderno 2.º



Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN

1952

SUMARIO

Notes pour une édition critique et une traduction française des «Linguae Vasconum Primitiae» de *Bernard Dechepare*, por *René Lafon*.

Una antigua inscripción vasca con el nombre de Dios, por *José Antonio Basanta* y *Antonio Tovar*.

Pleitos de la villa de Ofate con sus Condes en el siglo xvi, por *Ignacio Zumalde*.

La enigmática inscripción de Tolosa, por *Isaac López Mendizábal*.

El Castillo de la Mota de San Sebastián y fortificaciones guipuzcoanas, por *Federico Bordajé Garcés*.

El superlativo absoluto en el euskera hablado, por el *P. Diego B. de Alzo*.

Trabajos de la Academia Vasca. Euskaltzaindia-ren lanak. Literatur-Euskara. Laphurtarr Klassikoaren gain eratu, por *Aita Villasante-Kortabitarte*.

MISCELANEA.—San Juan.—El acento en los apellidos vascos.—Homenaje a Astarloa.—Balada del trabajo en Endoya.—Lequeitianos, ondarreses, y langostas para el reino de Navarra.—El pie descalzo de Guernica.—Portugalete y Plencia.

BIBLIOGRAFIA.—Santiago Larregla Nogueras. «Aulas médicas de Navarra».

REVISTA DE REVISTAS.

BOLETIN

DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año VIII — Cuaderno 2.º



Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN

1952

BOLETÍN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAÍS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Guipúzcoa)

AÑO VIII

CUADERNO 2.º

Redacción y Administración: MUSEO DE SAN TELMO - San Sebastián

Notes pour une édition critique et une traduction française des "Linguae Vasconum Primitiae" de Bernard Dechepare.

par René LAFON

ETABLISSEMENT DU TEXTE

L'édition originale (1545) a été imprimée avec beaucoup de soin et ne contient que très peu de fautes. C'est seulement dans un très petit nombre de passages qu'il y a lieu d'en corriger le texte.

Nous ne signalerons pas les quelques passages où *c* devant *e* ou *i* est pourvu d'une cédille.

Dans l'apparat critique qui suit, la première forme de chaque couple est la forme corrigée qu'il y a lieu d'adopter, la seconde est la forme de l'édition originale, réduite parfois à la syllabe où se trouve l'erratum.

Préface

14 deusere: den-

19 copla (ainsi écrit dans le titre de IV): copbla.

20 eguinac, ceren: eguinac. Ceren.

22 dugun: -gum.

30 dizun: -zum.

honetan: -ten.

I

- 14 ereyn baitu: il faut ajouter baitu pour la correction de la phrase et du vers (éd. orig.: norc cerhaci ereyn vilcendici comunqui).
 83 ixutarçun: -çum.
 106 ghençen: hencen.
 120 ama: arima. La phrase est impossible à construire si l'on conserve haren arima triștia; le sujet grammatical de çagoen ne peut être qu'un mot désignant la Vierge. Il s'agit, dans cette strophe, de la douleur éprouvée par la Vierge.
 189 beqhatutic: -ric.
 230 harçaz: -çan.
 261 vorthizic: -zich.
 286 iarriric: Iarriric (rien ne justifie l'I majuscule).
 325 bertan: her-.
 384 beccatutic: -ric.
 403 erratuya: -tyua.
 431 seculacoz: -cos.

II

- 9 harena: hanera.
 110 çauçu: -cu.

III

- 37 gayxtoric: gazxto-.
 44 çoraturic: -tic.

IV

- 3 berçeren: -reu.
 18 berceç: -ceçh.
 besoan: bê-.
 39 guiçona: -cona.

V

- Titre secretuqui: -gui.

VI

- 25 vaduqueçu: -qheçu.

VII

26 nuyen: nnyen.

VIII

12 A la fin du vers, l'édition originale porte une virgule. Il faut un point.

22 çaude: -den. Avec çauden, le second hémistiche compte huit syllabes au lieu de sept, et toute élision ou contraction est impossible.

IX

30 çure: -ra.

31 eci: ecin (voir la note explicative à ce vers).

44 Ni: Mi.

X

3 Amorya: -ryac.

38 iagoyticoz: -cos.

40 nihaur: -haurc.

XI

1 duguya: dn-.

XII

37 dadutac: -ducat (voir la note explicative à ce vers).

44 gayci: gayzci.

XIII

Titre Echapareren: -rere.

102 iangoycua: Iay-.

XIV

11 enganatu: eu-.

20 oro: oroc.

XV

- 8 scripturatan: -turan (voir la note explicative à ce vers).
 11 hayen: hu-
 14 scribatuz: -tus.
 ahal: hal.

PUNCTUATION

Lorsqu'on lit une reproduction de l'édition princeps, ce qui gêne, c'est moins l'orthographe que l'absence de ponctuation et la manière dont les mots son parfois joints ou coupés.

Dans les poèmes, il n'y a d'autres signes de ponctuation qu'un point à la fin de chaque strophe. Encore manque-t-il parfois. Par exception, le premier vers de la dernière pièce du recueil contient une virgule après le mot *campora*. Dans la Préface, un point marque parfois la fin d'une phrase ou (1re page, ligne 20) d'une proposition principale suivie de plusieurs subordonnées. Aux lignes 6 et 15 de la même page, le point final manque; une majuscule indique le début de la phrase suivante. La fin de la dernière phrase de la Préface est marquée par une virgule, qui est suivie d'un blanc et du mot *Amen*.

Dans l'édition originale, on trouve souvent écrits sans séparation non seulement des mots qui forment un groupe pour la grammair ou pour le sens (*damnacendu, condemnacendunquec, adisquidebat, hangaldudic*), mais aussi des mots qui ne sont unis par aucun lien grammatical (*vehar handidicit*). Il arrive enfin que des mots soient coupés en deux (*gathi butan, baitu te*), ou qu'une syllabe ou un groupe de syllabes soient détachés du groupe auquel ils appartiennent et rattachés à un autre mot (*maradi cacendut*). Voir la note à II, 52-53.

La traduction française des "Primitiae" que nous avons publiée dans le *Boletín* suppose une certaine ponctuation du texte. Les difficultés auxquelles son établissement donne parfois lieu sont examinées, pour chaque cas particulier, dans les notes ci-dessous.

NOTES EXPLICATIVES SUR LES "LINGVAE VASCONUM
PRIMITIAE" DE BERNARD DECHEPARE

Ces notes visent à justifier ou expliquer la traduction française des *Primitiae* que nous avons publiée dans cette revue. Elles doivent parfois se borner à dire à quoi tient l'obscurité du texte. Elles complètent notre étude sur la langue de Bernard Dechepare qui a paru dans cette revue (*BRSVAP*, VII, 1951, 309-337). Nous la citerons ici sous l'abréviation *Langue Dech.*

Préface

4

Bernard Echeperacoac "Bernard d'Echepare", c'est-à-dire "de la maison Echepare". L'étymologie de *Echepare* a été établie par Jean de Jaurgain. Il l'expose en ces termes dans une lettre à Don Julio de Urquijo, que celui-ci a publié dans un de ces articles de la *RIEB*, t. I (1907), p. 379 :

"*Etchepare* ne veut pas dire *maison double, jumelle, accouplée*, comme l'ont cru Francisque-Michel et M. Julien Vinson; c'est une contraction de *Etchecapare*, qui signifie *maison noble*, et un synonyme de *Jaureguy, Domec, Salle, Casamayor, Palacio*.

"*Kapare da*, dit Oihenart à propos de son proverbe 367, *bilau estena, es eta xoil aitoren seme, bana bien arteco, Espagnan hidalgoa den bezala*.

"La distinction d'Oihenart ne me paraît pas fondée: *aitoren seme* et *kapare* avaient la même signification que *hidalgo*, noble, gentilhomme, et c'est ainsi que l'a compris Don R. Azkue (*Dicc.*, s.u. *kapare*).

"La forme *Etchecapare*, devenue *Etchecapar*, et plus récemment *Etchecopar* s'est conservée en Soule, et anciennement dans les actes gascons et espagnols on traduisait *Etchecapar* et *Etchepare* par *Casamayor*. En Soule, ce dernier nom a prévalu pour les deux maisons nobles de Casamayor d'Aroue et de Casamayor de Troisvilles."

Ajoutons que Oihenart traduit *kapare* par *honnête homme*, par opposition à *villain*.

11. *mundu gucietara.*

Dechepare emploie dans quelques passages (Préf., 11 et 25; XIV, 33) *mundu* avec le pluriel de *guci*, sans doute pour donner plus d'ampleur à l'expression. Liçarrague, dans sa lettre à Jeanne d'Albret (* 6r 7), emploie l'expression *mundu gucietan* "par tout le monde" (texte français de la lettre, * 3r 10).

13

Sur vague "sans", voir *Langue Dech.*, § 2, 3°, p. 311.

23. *çure hatse honetic.*

Litt. "à partir de votre bon début".

I. DOCTRINA CHRISTIANA

33. *Eliçara içanian.*

Le verbe "être" avec un complément au latif est employé aussi en IX, 26 et XV, 1. Cf. Lafitte, *Grammaire basque*, § 823, p. 425.

40. *eman diaçan recebice dignia.*

Litt. "que la digne réception (du Saint Sacrement) te soit donnée"; l'agent de 3e pers. du sing. de *eman diaçan* est indéterminé. Cf. 68. *Bay dignequi errecebi çure gorpuz saynduya.*

71

Nontic signifie ici "par quel moyen"; cette acception est indiquée par Lhande, s. u. *nondik*, 4°. De même, en français du XVIIe siècle, *dont* (de *de unde*) peut signifier "par quel moyen". Ici, la proposition introduite par *nontic* est une interrogative indirecte. Son verbe exprime une possibilité ferme rapportée à l'avenir (*engana nitroyen* "il pourra ne tromper"). Liçarrague, par deux fois, emploie *nondic* dans la même acception, avec des formes verbales relatives d'un autre type, mais équivalentes (auxiliaire *dî-* ou *za-* et suffixe *-ke* ou *-teke*). *Halaber othoitz egulten drauagu... nahi dituan, othoi, eure Spiritu sainduaz guidatu eta gobernatu, hire gloriaren ministre fidel eta leyal eriden ditençat: bethiere bere ahal guciac hunt darreitzalaric, nondic ardi errebelatu eta banatu gaicho guciac elkargana daitezqueen*

eta Iesus Christ Iaunagana Pastor principalagana eta Ipizpicuetaco princeagana bil eta erekar dilecen, hartan guerotic guerora iustitia eta sanctitate gucitara aitzinaramendu har ahal deçaten (A 7v 14-25) "Aussi nous te prions que tu les diriges et conduises par ton saint Esprit: afin qu'ils soient trouvés fidèles et loyaux ministres de ta gloire: ayant toujours ce but, que toutes les pauvres ouailles errantes et égarées soient recueillies et réduites au Seigneur Jésus-Christ, principal Pasteur et Prince des Evêques: afin que de jour en jour elles profitent et accroissent en lui à toute justice et sainteté" (texte de Calvin, *Forme des prières ecclésiastiques*). La phrase de Liçarrague signifie littéralement: "de même nous te prions de bien vouloir, s'il te plaît, les guider et gouverner de ton saint Esprit, pour qu'ils se trouvent ministres fidèles et loyaux de ta gloire, poursuivant toujours, de tout leur possible, ceci: par quel moyen les pauvres brebis égarées et dispersées peuvent être réunies, et qu'elles soient rassemblées et amenées au Seigneur Jésus-Christ, le Pasteur principal et le prince des Evêques, pour qu'elles puissent en lui progresser de plus en plus vers toute justice et sainteté." Liçarrague, d'autre part, traduit ainsi ce passage du *Catéchisme* de Calvin (40e semaine): "d'autant que ses créatures célestes, qui sont ses Anges, ne cherchent qu'à lui obéir paisiblement, sans quelque contrariété", *ceren haren creatura celestialac, ceïn baitirade haren Aingueruac, ezpañtabiltza berce- ren ondoan nondic contradictioneric batre gabe, hura obedi deçaquefen baicen* (E 5v 34-37), litt. "parce que ses créatures célestes, qui sont ses Anges, ne vont pas après autre chose (=ne recherchent pas autre chose) si ce n'est par quel moyen ils peuvent (pourront) lui obéir sans aucune opposition".

72. *enguztaçu.*

Sur cette forme, voir Lafon, *Le Système du Verbe basque au XVIe siècle*, t. I, p. 228 et 249.

120. *Elas! orduyan noia çagoen.*

Mouvement analogue en 364, commençant par:

Elas! nota içanen den heben damu handia.

124. *dïraustaçu.*

Sur cette forme, voir Lafon, *Système*, I, 277.

140. *eguiatic ioanen da.*

Le verbe *ioan* signifie ici "agir d'une certaine façon" (cf. Lhande, s. u. *joan*, 14°), et l'ablatif *eguiatic* a la valeur d'un adverbe de manière, comme *gogotik* "volontiers".

156. *behar orduyan.*

Litt. "au moment du besoin"; même expression, à l'inessif pluriel, en 423, *vehar orduyetan*.

182. *Hirur gauça albaditu ehorc ere eguiaz.*

"si l'on peut tenir trois choses pour vraies". Cette construction du verbe "avoir" avec un nom à l'instrumental se retrouve en II, 69. On la rencontre dans le proverbe 395 d'Oihenart: *Pascos urcaguei duenac, garisumaren laburres ditu penac* "Celuy qui doit estre pendu à Pasques, trouue le Çaresme bien court", litt. "tient pour courtes les peines du Carême".

252-255

Cette strophe est la répétition de la strophe 83-86.

283. *Gayzquenic contra date conciença varnetic.*

"Ce qui attaquera avec le plus d'acharnement, ce sera la conscience, à l'intérieur." Vers remarquable au point de vue psychologique; l'idée qu'il exprime appartient à un autre plan de pensée que les conceptions précédentes, empruntées à l'imagerie populaire. Voir la fin de la note à XIII, 78.

328. *Hariqueta dançuteno sentencia gaynian.*

"jusqu'à ce qu'ils aient entendu la sentence au-dessus d'eux", litt. "à partir de ce moment (*haric*) et (*eta*) pendant tout le temps qu'ils entendent". Voir Lafon, *Langue Dech.*, § 27, p. 324.

336

Allusion à l'Évangile selon Saint Jean, 18, 6.

347

Bero et *xahu* sont employés ici comme radicaux verbaux; aucune forme verbale auxiliaire personnelle ne les accompagne; litt. "j'ai fait) que le feu chauffe et que l'eau nettoie".

390

L'expression *ama virgen* se retrouve en II, 43.

393

Vers identique au vers 51.

394

Le second hémistiche est identique à celui du vers 52.

423

Vehar orduyetan "dans les moments où il en est besoin": voir la note au vers 156.

435-436

Ces vers sont à peu près identiques aux vers 144-145.

445-446

Identiques à 76-77, sauf, dans le dernier vers, *haren* au lieu de *çure*.

II. AMOROSÉN GAZTIGUYA

Titre

Gaztigu ne signifie pas ici "châtiment", mais "réprimande". Donc "critique des amoureux".

3. *honat veħa valite*.

litt. "s'ils venaient à regarder vers ici"; cf. I, 168, *hunat veħa beħatore gucia*.

4. *Hon liçaten gaztiguric aguian enzun liroyte.*

Hon liçaten peut être interprété de deux façons, car *gazitguric*, étant au partitif, peut aller avec une forme verbale au singulier ou au pluriel, et ç peut noter *z* ou *tz*. *Liçaten* peut être la forme relative de *liçate* "il serait", éventuel (à suffixe *-te*) du verbe "être": "ils entendraient peut-être des critiques qui seraient bonnes". Mais *hon liçaten* peut être aussi une forme composée du verbe *hondu* "rendre bon", plus précisément une forme d'éventuel relatif à patient et agent de 3e pers. du pluriel: *-te* peut être le suffixe d'agent de 3e pers. du pluriel, et ç peut noter *tz*, comme dans *vci valiçate* (III, 2) "s'ils les laissaient". Dans ce cas, *hon liçaten gaztiguric* signifie litt. "des critiques qui les rendissent bons". Sur ce type de formes, voir Lafon, *Système*, II, 85-87. La seconde interprétation me paraît la plus satisfaisante.

7

Amore, dans cette pièce et dans plusieurs autres, signifie tantôt "amour" tantôt "objet aimé".

11. *Amoretan othe ddtę leyal denic batere.*

Batere et *leyal* peuvent s'appliquer à un homme ou à une femme. Cette pensée, grammaticalement, peut donc s'appliquer à un être de n'importe quel sexe; mais l'allusion aux bijoux indique qu'il s'agit ici de la femme.

12

mutha eztadin hura ere, litt. "(personne qui soit loyal) pour qu'il (elle) ne change pas lui (elle) aussi", c'est-à-dire "qui ait la loyauté de ne pas changer".

20. *Amore bat nahi nuque liadutanic eguia.*

Litt. "je voudrais un amour qui eût pour moi (vis-à-vis de moi) de la vérité". Schuchardt (*RIEB*, V, 446) traduit ainsi ce vers: "Eine Liebe wünschte ich, die mir die Wahrheit hielte, d. h. die gegen mich wahr bliebe." *Liadutanic* est le partitif de l'éventuel à suffixe relatif de *eduqui*. Une autre forme tripersonnelle de ce verbe se rencontre en XII, 37: *dadutac* "tu l'as pour moi". Dans celle-ci, il n'y a pas

d'i avant l'a qui précède la racine. Mais on trouve un i dans les formes *badiaducoçu* "si vous l'avez pour lui" et *diaducon* "qu'il a pour lui", employées par Axular: *baldin barrenean herraric, heguigoaric, gorroturic edo vorondate gaixtoric badiadacoçu* (Guero, ch. XXX, p. 336) "si vous avez pour quelqu'un, au fond de vous-même, de la haine, de l'aversion, de la rancune ou de l'animosité"; *bere semeari diaducon amorioa* (ch. XXXIII, p. 354) "l'amour qu'il a pour son fils"; *guiçonac emazteari diaducon amorioa* (p. 384) "l'amour que l'homme a pour la femme".

24. *Mundu oro iraganic, ez eriden berceric*

Vers obscur: litt. "le monde entier une fois passé, pas d'autre (ou d'autre chose) trouvé". Le participe *eriden* n'exprime pas ici le passé, mais, comme un radical verbal, l'idée verbale pure et simple (cf. Lafon, *Système*, II, p. 22; Lafitte, § 489, Nota, p. 227, et § 440, n° 1, p. 207). La suite des idées paraît être la suivante: le monde passe sans retour, de même les amours qu'on y reconte. Mais il est un amour durable et sûr: celui de la Vierge. Bien que personne ne soit digne d'être aimé d'elle, il suffit que nous la servions bien pour qu'aussitôt elle nous aime.

36. *Iañoaz landan mundu oroc eztu hanbat valia.*

Litt. "après Dieu, l'univers n'a pas autant de valeur". La Vierge vient après Dieu dans la hiérarchie des êtres; elle est supérieure à l'univers. Ce passage doit être rapproché de I, 413-418 et de II, 108-115. Dechepare dit (II, 111) en s'adressant à la Vierge; "l'univers ne peut avoir autant de valeur que vous".

51

Dechepare s'exprime ici comme s'il s'adressait au lecteur; c'est pourquoi il emploie la forme allocutive polie *dici*. L'adjectif *eder* est employé ici comme substantif; *ederretan* peut être un inessif indéfini ou un inessif pluriel: il signifie "en fait de belle chose" ou "parmi les (=ses) belles choses".

52-53. *Ehorc hura gayxteriaz ecin leçan inbia, Bana vistaz hñl cençuyen nahicari saxuya.*

L'édition originale porte *hilcençuyen*, en un seul mot. Il ne faut pas lire *hilcen çuyen*, car le contexte exclut un imparfait de l'indi-

catif: "mais elle éteignait par son aspect le désir impur" n'offre pas un sens acceptable. Il faut lire *hîl cençuyen*. *Cençuyen* est le génitif pluriel de *cençu* "sens". *Hîl* est employé sans auxiliaire, après la forme composée *leçan inbia* qui en contient un: un tel fait est fréquent (*Langue Dech.*, n° 49, p. 331-332). *Hîl* veut dire ici "éteindre", et *inbia* "désirer". Litt. "que personne ne pût la désirer avec perversité, mais qu'elle éteignit par son aspect le désir impur des sens", ou plutôt (car il y a le démonstratif *haren* et non le réfléchi *bere*) "mais que par son aspect le désir impur des sens s'éteignit" (l'auxiliaire étant *ladin*). Ces vers sont parmi les plus beaux de l'ouvrage, et même de toute la poésie basque.

64. *Elas! amoros gaixoa, hire enganatuya!*

Le poète, jusqu'ici, a parlé des hommes en général, ou s'est adressé au lecteur (51-54). Dans cette strophe et dans celle qui suit, il s'adresse, non pas à lui-même en particulier, comme le pense Schuchardt, mais à tout amoureux, en quoi, d'ailleurs, il se vise aussi lui-même (cf. 7-10 et 78-81). Schuchardt (*art. cit.*, p. 446) pense que *hire* est pour *hi ere* et que la seconde moitié du vers signifie "toi aussi, tu es dupé". Lacombe (*RIEB*, t. VI, p. 144) semble donner raison à Schuchardt, mais ajoute qu'Archu traduit "avec assez d'exactitude": "Hélas! pauvre amoureux, quelle est ton erreur!" Archu est dans le vrai: *hire* est bien le génitif de *hi* et non une réduction de *hi ere*. On trouve en X, 7, une expression du même type, *ene galduya*. L'expression formée par un adjectif ou un participe au nominatif singulier ou pluriel précédé d'un substantif ou d'un pronom au génitif a une valeur exclamative. Elle rappelle le type espagnol *¡pobre de mí!*, litt. "pauvre de moi!" (expression employée couramment en français du Sud-Ouest). Azkue (*Morf.*, § 328, p. 214-215) cite des expressions comme *gure errukarriak!* "malheureux que nous sommes!" (esp. *¡pobres de nosotros!*), *darreionaren zorigaiztokoa!* "malheureux qui le suit!" (esp. *¡desgraciado del que le sigue!*), *gizon aren sendoa!* "que cet homme est fort!"

69. *miraz duquec orduya.*

"tu t'étonneras du moment"; sur cette construction, cf. d'une part *miraz nago* (Préf., 8), d'autre part *albaditu eguiaz* (I, 182; voir la note relative à ce vers).

70. *nahi vaduc onsa ialgui daguia*,

litt. "qu'elle te fasse bien sortie"; *ialgui* est ici substantif (cf. Lhande, s. u. *jalgí*, p. 470); *daguia*, qui rime avec des formes nominales en *-ia* ou *-ya*, a perdu son *n* final, que, par contre (*eman diaçan* (I, 40) "qu'il te le (donne)", qui est à l'intérieur du vers, a conservé. On trouve en XIII, 78, une autre forme de subjonctif sans *n* final, rimant avec des formes nominales en *-ia* ou *-ya*: *hel eztaquia* "qu'il ne t'arrive pas". Ces trois formes verbales sont des formes à indice d'objet de référence de 2e pers. masc. du sing. Cet indice était une occlusive dorsale (**g*, d'où parfois *k* dans des formes sans doute refaites): *daguia* repose sur **d-a-gi-g-a-n*; l'*a* qui précède l'*n* final est une voyelle de liaison; *diaçan* repose sur **d-i-a-za-g-a-n*, et *daquia* sur **d-a-di-ki-g-a-n*, d'où **d-a-ki-g-a-n*. La dorsale sonore s'est amuie entre voyelles. Il est probable qu'à l'époque de Dechepare, en cizain, l'*n* final était sujet à tomber dans ce type de formes. En souletin, dialecte contigu au bas-navarrais oriental, les formes de subjonctif à agent ou à complément d'objet de référence de 2e pers. masc. ou fém. du sg. sont aujourd'hui sans *n* final. Il en était déjà ainsi à l'époque où Bonaparte a fait son enquête: il a, dit-il, "acquis la conviction sur les lieux mêmes que les Souletins "disent en général *dezaya* (masc.), *dezaña* (fém.) "que tu le...", contre *dezazün* "que vous (resp.) le...", dont l'*n* final ne tombe jamais (*Verbe basque*, p. XXVI-XXVII). Le souletin actuel n'a pas de forme simple du verbe *egin* qui correspond à *daguia* de Dechepare; *eman diaçan* et *hel eztaquia* ont pour correspondants en souletin actuel *éman dizaia* et *eztaquia* *hél* (*hél eztaquia* ne peut être employé qu'en poésie). En souletin, *-n*, suffixe du passé, est également tombé dans les formes de prétérit qui contiennent ou ont contenu un indice d'agent ou d'objet de référence de 2e pers. masc. ou fém. du sg., et dans les formes allocutives masculines ou féminines du prétérit. Les formes allocutives correspondant à *zen* "il était" sont *zia* (masc.), *züná* (fém.), *züzün* (respect.); *zia* provient de **zia*, qui repose lui-même sur **zagan*. Dechepare emploie, à l'intérieur d'un vers (XIII, 97), la forme allocutive masculine *çuyan* (2 syllabes) "il était", dont le *y* s'est probablement développé entre *u* et *a* après la chute de l'occlusive sonore **g* (cf. Gavel et Lacombe, *Grammaire basque*, t. II, § 27, p. 70).

73. *vere escuyan*.

"dans sa main"; même expression en I, 48.

Erho ioqhatuya n'est pas clair; *ioqhatu* est sans doute le participe signifiant "frappé"; Lhande traduit cette expression (avec référence à ce passage) par "fou à tête fêlée, fou fieffé" (s. u. *erho*, page 257, et *jokatu*, du premier *joka*, p. 522). Pour cette acception de *jokatu*, cf. fr. *toqué*, du verbe *toquer* "heurter", et fr. popul. *frappé*, *tapé*, dans le sens de "fou, qui a l'esprit détraqué".

78. *ebili niz... erhoric.*

Litt. "je me suis conduit en fou".

79. *hocic eta veroric.*

Litt. "par le froid et par le chaud": *hotz* et *bero* sont ici pris substantivement, et leur partitif a valeur d'adverbe, comme *goizik* "tôt", partitif de *goiz* "matin".

Vers identique à L. 169.

Il est irrégulier et très rare que *nola* employé comme conjonction de subordination de cause ou de comparaison soit construit avec une forme verbale sans préfixe *bait-* ou sans suffixe relatif. Il y a dérogation à la règle dans ce passage, en X, 24, et aussi dans le passage que voici de Liçarrague: *nola Iesus Christ eta haren doctrinâ menospreciatzen ciradela çacussatenean eztirate haren aihortzera eta confessatzera ahalque içan, hala participant-ere içanen dirate haren gloriân (**7r 34-37)* "et d'autant qu'ils n'auront point eu honte d'avouer et confesser Jésus-Christ, du temps qu'il était méprisé et contemné devant les hommes: aussi ils seront participants de sa gloire" (texte de Calvin, *Épître montrant comment Christ est la fin de la Loi*). Cette grave dérogation à une règle fondamentale de la syntaxe basque est due à l'influence des langues romanes, où le verbe d'une proposition subordonnée peut ne se distinguer en rien par sa forme du verbe d'une proposition principale ou indépendante.

Le premier hémistiche est identique à celui du vers 59.

98-99

Le vers 98 est identique à I, 260. Le vers 99 est fait comme I, 261.

119. *guiren çuyenetaric.*

“que nous soyons des vôtres”: le poète s'adresse à Dieu et à la Vierge, d'où l'emploi du possessif de 2e pers. du pl.

140. *ezten çutan faltaric.*

Litt. “qu'il n'y ait pas en vous de manquement!”

141. *hel guiçaçu.*

Litt. “menez-nous”. *Hel* “venir” est ici construit avec un auxiliaire de la 2e classe; on sait qu'il en est parfois ainsi de *joan* “aller” (voir IX, 4). Cette construction est signalée par Lhande (*heldu*, III, 2°, “faire arriver, faire atteindre”). On la rencontre dans deux passages de Liçarrague: *Legueac ecin ehor perfectionetara hel ahal ceçaqueen* (** 3r 31-32) “la Loi ne pouvait mener aucun à perfection” (texte de Calvin, *Epître montrant comment Christ est la fin de la Loi*); *egun eta gau bethi arguñzen duenaren conijunctionera eta battassunera hel gaitzaqueán arteranocotz* (*Abc*, A 8v 13-15) “jusqu'à ce que tu puisses nous amener à nous joindre et unir à celui qui brille toujours nuit et jour”.

III. EMAZTEN FAUORE

Titre

L'emploi du nominatif indéfini *fauore* comme postposition signifiant “en faveur de” n'est pas signalé dans les Dictionnaires d'Azkue et de Lhande; mais il l'est dans la *Grammaire* de Lafitte § 376, p. 168).

3

Sur *ari bada errayten*, voir Lafon, *Système*, II, 144.

9

Sur le futur double *erranen dirate*, voir *Système*, II, 70.

12. *oro vardin sarcea.*

Litt. "faire entrer toutes également"; cf. Lhande, s. u. *sarthu* 11°.

17

Sur la forme *luyen*, voir Lafon, *Système*, I, 388 et 461.

23. *Haren escuz ossoan behar soynera eta itatera.*

Construction peu commune. Dans cette phrase nominale, comme les latifs impliquent l'idée d'un mouvement, le sens littéral doit être "dans l'état de santé, (c'est) par sa main (qu'il) est nécessaire (d'aller) au vêtement et à la nourriture", c'est-à-dire "d'aller chercher le vêtement et la nourriture". *Escuz* est à l'instrumental indéfini, comme *bidez*, *medioz* "par l'intermédiaire de": *haren bidez* ou *medioz* "par son intermédiaire, grâce à lui".

25. *nola nor doaque gaynera?*

Le sens n'est pas clair: sans doute, litt. "comment (et) qui ira dessus", ou, *nor* pouvant avoir valeur d'indéfini, "comment ira-t-on dessus?"

30. *Parabiçuyan nahi enuque emaxteric ezpaliz.*

On entend d'ordinaire ce vers de la façon suivante: "je ne voudrais pas être au paradis s'il ne s'y trouvait pas de femmes". Mais il peut signifier aussi bien "je ne voudrais pas qu'il n'y eût pas de femmes au paradis". Le second suppositif (ou suppositif éventuel) peut s'employer dans une proposition dépendant d'un verbe à l'éventuel exprimant volonté ou sentiment (cf. Lafitte, § 783, *d*, p. 410); cette construction équivaut au subjonctif imparfait du français dépendant d'un verbe au conditionnel; on la rencontre d'autres fois chez Dechepare (II, 3; V, 3; X, 36 et 52). Il est difficile d'admettre que la pensée du séjour au paradis puisse répugner à un fervent chrétien, même dans l'éventualité envisagée (l'absence de femmes). Dechepare, sans doute, vient de nous dire que, dans un endroit où il n'y a pas de femmes, il ne trouve pas de plaisir. Mais le paradis n'est pas un endroit comme les autres. C'est pourquoi le second sens me semble préférable.

52. *Donario gucietan guciz gauça emya.*

Donario, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, a sans doute le même sens que esp. *donaire* "grâce, attrait". Litt. "entre tous ses attraits, elle est surtout une chose tendre".

53. *Gaoaz eta egunaz ere badu plazer handia.*

Badu plazer handia ne peut signifier ici "elle a beaucoup de plaisir". Le poète ne loue pas la femme d'éprouver du plaisir la nuit et le jour, mais d'en procurer. Il est possible que *plazer*, qui est synonyme de *gozo*, signifie ici, comme parfois ce dernier, "agrément qu'on trouve en quelqu'un" (Lhande, s. u. *gozo*, 14°, avec l'exemple suivant: *gozorik eztuen laguna* "un companion, une compagne en qui on ne trouve pas d'agrément"). L'expression de Dechepare signifierait alors "elle a beaucoup de charme". Mais il est plus probable que *badu* est ici une forme à agent indéterminé et signifie "on a": cf. IV, 12, *plazer vaten vqhenen du anhiz malenconia* "pour un plaisir on aura beaucoup de chagrins".

55-62

Le réalisme de ce passage si souvent critiqué ne répond à aucune intention licencieuse. Le ton reste élevé et n'a rien de libertin.

62. *Ezarteyntu... vaqueturic.*

Sur *ezarteyntu*=*ezarten dñtu*, voir *Langue Dech.*, § 11, p. 317. Sur cet emploi de *ezarri*, voir Lafon, *Système*, II, 152.

IV. EZCONDUYEN COPLAC

5. *vicy baniz.*

"Si je vis", c'est-à-dire "si Dieu me prête vie".

8

Oborotan: comparatif de *anhicetan* "souvent" (voir *Langue Dech.*, § 23, p. 321; et § 26, p. 323).

19. *Alhor hartan hel badaquit ereytera hacia.*

La construction de *hel badaquit* "s'il m'arrive", plus précisément "s'il vient à m'arriver" (auxiliaire à valeur déterminée), avec le latif *ereytera*, surprend. Je crois qu'on peut l'expliquer en partant d'un passage d'Axular et d'un de Liçarrague. On lit dans *Guero*, p. 418: *cer içanen da bada, vquitcera eta mussu bessarquétara dadinean? Vrruititlic ere berotcen du suac; cer eguinen da bada hurbil dadinean?* "Que sera-ce donc quand on en viendra au contact, et aux baisers et embrassades? Le feu brûle, même de loin; que sera-ce donc quand on s'approchera?" Axular développe cette idée qu'il faut éviter la présence et surtout le contact des femmes. Le sujet de 3^e pers. du sg. de *dadinean* et de *hurbil dadinean* est indéterminé. La seconde de ces deux formes verbales est l'inessif d'une forme relative périphrastique (ou composée) de présent à auxiliaire déterminé (cf. Lafin, *Système*, II, 46-50). La première est l'inessif singulier d'une forme relative simple du présent du verbe *di-* employé comme verbe indépendant, à sens plein (cf. *Système*, I, 88-93): *dadinean* signifie proprement "quand il devient (ou deviendra)"; l'expression employée par Axular signifie "quand cela en viendra au contact", ou "quand on en viendra au contact". On lit d'autre part dans Liçarrague (*Mt.*, 26, 35): *are baldin hirequin hiltzera behar badaquitere, ez aut vkaturen* "même s'il me faut mourir avec toi, je ne te renierai pas"; le texte latin porte *etiamsi oportuerit*. *Badaquit* est une forme du suppositif présent de *dâ-* employé comme verbe indépendant; c'est une forme à sujet de 3^e pers. du sg. (ici indéterminé) et à indice d'objet de référence de 1^{re} du sg. L'expression de Liçarrague, interprétée à la lumière de celle d'Axular, signifie littéralement "même si cela en vient pour moi nécessaire à mourir". J'abandonne l'interprétation que j'avais proposée dans *Système*, I, 90. Venons-en à l'expression *hel badaquit ereytera*; elle signifie sans doute littéralement "si cela en vient pour moi à semer"; *hel badaquit* est une forme composée où l'idée de "en venir à" est exprimée par *hel* et où *badaquit* se trouve réduit au rôle de forme auxiliaire.

22. *Lan eguinaz esquer gayxto, galdu yrabacia.*

Litt. "ingratitude pour le travail fait; le gain (est) perdu".

"Plus tard, le fils, peut-être, épousera la fille": les amours adultes peuvent aboutir plus tard à des unions incestueuses.

26. *Ny ary niz beqhatu.*

Le péché qu'il commet est le péché de jalousie envers le mari de sa maîtresse (cf. 32, *beriyana gelosturic*).

30. *Mayte nuyena nahi enuque ehorc hunqui liqadan.*

Litt. "celle que j'aimais, je ne voudrais pas que personne me la touchât". *Mayte nuyena* peut signifier "celle que j'aimais" (*nuyen-a*) ou "celle qui m'aime" (*nu-y-en-a*). Comme, dans cette pièce, il n'est fait aucune allusion à l'amour que la femme aimée éprouve pour son amant, c'est pour le premier sens qu'il convient d'opter. Mais on tombe alors sur une autre difficulté. Dans toutes les autres strophes de cette pièce, les verbes sont au présent (présent proprement dit ou présent intemporel) ou au futur, à l'exception du premier vers, qui exprime une prière (verbe à l'impératif). Cet amour est présenté comme un amour actuel. Mais dans les vers 31-32 il est présenté comme un amour passé (verbes en passé). Comme, d'autre part, trois des quatre dernières strophes commencent par le mot *amoria* et participent d'un même mouvement, j'incline à penser que la strophe *Gelosiac* (29-32) a été rédigée et introduite après coup, à une époque où le poète ne brûlait plus de cette passion coupable et avait renoncé sinon à l'amour, du moins à celui d'une femme mariée. Même alors, la jalousie continuait à le tenailler.

V. AMOROS SECRETUQUI DENA

8. *Huxic ecin equin neçan behin ere hargana.*

"de sorte que je ne pusse jamais commettre de faute envers elle". Le souci de ne commettre aucune faute envers la femme aimée s'exprime aussi en VII, 17.

14. *Ni erregue valinbaninz, erreguina liqate.*

"Si j'étais roi, elle serait reine". Vers identique en VIII, 2, sauf qu'il y a *cinate* "vous seriez" au lieu de *liqate*.

25. *Vayta iarri hargana.*

Litt. "s'est mise droit vers moi".

V. AMROSEN PARTIZIA

1. *Harc ezluque pareric.*

Litt. "cela n'aurait pas d'égal". On trouve dans Axular une expression presque identique (*Guero*, ch. XIX, § 1, p. 255) : *baldin gabe iragan albacindeci, ezluque harc bere pareric, are hura hobego* "si vous pouviez vous en passer, cela n'aurait pas son égal, ce serait beaucoup mieux".

5. *Haren yru di ederrori veguetan ehoqui.*

On comprend clairement ce que le poète veut dire : la belle image de la femme qu'il aime est fixée dans ses yeux (cf. VII, 28). Mais comment faut-il interpréter *ehoqui*, qui n'est attesté qu'ici ? Azkue, suivi par Lhande, le traduit par "tenir, posséder", et indique comme référence : "Dechepare", sans plus de précision. Il tient sans doute cette forme pour une variante de *eduki*, salaz. *edoki*. Mais la citation d'Axular qui figure dans l'article *edoki* du Dictionnaire d'Azkue est inexacte : le texte porte en réalité *edosquitcen du* "il le suce" (il s'agit du lierre qui suce l'arbre sur lequel il vit), et non *edoquiycen du* "il le tient". Je crois que *ehoqui* est une variante de *egoki*, adjectif verbal de *egon*, signifiant "qui demeure, qui est en repos" (Lhande) ; on peut ajouter "qui est en permanence". On lit dans le Dictionnaire de Lhande (s. u. *egoki*) : "*Bazoaz, bazabiltza? Bai eta zu egoki, ou bazaude? Vous allez? Oui, et vous demeurez?*" *Egoki* peut donc s'employer sans verbe, avec la même valeur qu'une forme personnelle de *egon*. Dans ce passage de Dechepare, *ehoqui* équivaut à *dago*, et le vers signifie "sa belle image est en permanence dans mes yeux". Il reste à expliquer *ehoqui* au point de vue phonétique. On sait que le *g* intervocalique est sujet à s'amuir dans la conjugaison de *egon*. Par exemple, Liçarrague emploie quatre fois la forme allocutive *diagoc*, mais une fois *diaoc* (voir Lafon, *Système*, I, 147-148). D'autre part, dans les *Pregariac Bayonaco Diocèsacotz* (1651), en baïgorrien, formulaire de prône conservé autrefois dans l'église d'Arbonne et qui fut réédité par Bonaparte, on lit *barkhamendu esque nahoçu* "je vous demande pardon" (p. 17 ; la même prière est répétée p. 22) : dans *nahoçu*, un *h* s'est développé entre *a* et *o*, pour éviter l'altération de *ao* en *au* et la réduction du nombre des syllabes. En outre, dans la 1^{re} strophe de la pièce XIII des Poésies d'Oihenart, on lit *nago* au vers 1, mais *naho* au vers 4. *Ehoqui* s'explique de même à partir de *egoqui*.

11

Le poète s'adresse maintenant à son aimée.

23-26

Cette strophe constitue certainement la réponse de l'aimée: le vers 23 répond aux vers 21 et 22, le vers 25 au vers 10.

27

Réplique de l'amoureux. Le mot *partayde* ne figure dans aucun dictionnaire. Il est tiré de *parte*, comme *ohaïde* "concubine", litt. "compagne de lit", et *bidaïde* "compagnon de route" sont tirés de *ohe* "lit" et *bïde* "chemin, route"; il signifie litt. "compagnon de partage, copartageant".

VII. *Amoros gelostia*

Le poète, par deux fois, s'adresse à sa belle; dans les autres strophes, il dit les sentiments opposés qui agitent son âme.

6

Vers obscur. Dans l'édition originale, il est ainsi imprimé:

Haren mînez oray nago ecin hilez viciric.

D'une part, *min* peut avoir plusieurs significations: "désir; envie pénible; regret causé par l'absence; maladie". D'autre part, si on lit *ecin hilez viciric*, il faut entendre "vivant parce que je ne puis mourir". Mais il se peut que l'on doive lire *ecin hil ez viciric*, auquel cas il faut entendre "ne pouvant être ni mort ni vif", le suffixe du partitif portant sur toute l'expression *ecin hil ez vici*. Cette seconde interprétation (=je ne suis ni mort ni vif) me semble préférable. On doit la rapprocher de l'expression analogue *ezin hil, ezin biziz*, que l'on rencontre au vers 3 de la pièce XIII des Poésies d'Oihenart, où le suffixe d'instrumental indéfini porte sur l'ensemble, et qui signifie litt. "par impossibilité de mourir, par impossibilité de vivre":

Bates nago harturic,
Hura gogoan sarturic,
Esin hil, esin bisis,
Naho net etharturic.

“Je suis pris par une (femme), elle est entrée dans mon esprit; ne pouvant ni mourir ni vivre, je me trouve tout desséché.”

8. *Estamendu... verri du.*

Litt. “elle a une attitude nouvelle”. *Estamendu*, qui n’est pas dans les dictionnaires, signifie “attitude” (cf. Schuchardt, *art. cit.*, page 447).

10. *Cerq andere hantu duyen vehar dicit galdatu.*

Andere hantu n’est pas dans les dictionnaires. Lhande donne comme souletin (p. 42) *andere handitü* “commencer à devenir ou à faire la grande dame”. Selon Larrasquet (*Le basque de la Basse-Soule orientale*, p. 61), “la traduction que donne Lhande est fautive”, *andere handitü* signifie, comme verbe intransitif, “faire grande toilette”. En tout cas, *andere hantu* est formé de la même façon que *andere handitü* et employé également comme participe passé. Il est clair que *hantu*, forme réduite de *handitu*, signifie ici “enflé d’orgueil”, Soul. *hantü* signifie “enflé”, au propre et au figuré. *Hantu* se trouve chez Liçarrague (*Jude*, 16) avec le sens de “hautain”.

13. *Vehar dicit pintatu.*

“Il faut que je boive”. Lhande traduit *pintatu* (p. 870) par “pinter”. Mais le mot *pintatu* n’est pas étranger au style soutenu: Argaignarats l’emploie (*Devoten breviariora*, 1665, p. 44 de l’édition Vinson) en parlant du breuvage que les Juifs présentèrent au Christ sur la Croix.

14. *Ene buruya claydaçh harendaco abastu.*

Abastu (c. esp. *abasto* “assez”, béarn. *abastá* “suffire”) ne figure dans aucun dictionnaire. Litt. “ma tête (c’est-à-dire ma personne) m’est assez pour cela”; donc “je me suffis à moi-même pour cela”.

“Jamais de ma vie, que je sache, je n’ai manqué à mes devoirs envers vous”. Voir la note à V, 8.

21. *Banyñçande ny ere hura gaberio.*

Litt. "je serais moi aussi sans elle".

22. *Ecîn vci vehîn ere gogotic.*

Comme *gogotik utzi* peut signifier "laisser s'effacer de la mémoire" (Lhande, s. u. *gogotik*, 7^o, p. 367), on pourrait traduire "il n'est pas possible que je la laisse jamais s'effacer de mon esprit". Mais je crois plutôt que *gogotic* signifie ici "de bon gré" et que la phrase veut dire "je ne pourrai jamais la laisser de mon plein gré" (cf. VIII, 17).

24

Chotiltua n'est sans doute pas un participe passé, mais le diminutif en *-to* (cf. *haurto*, II, 104) de *choitil* "gentil, joli" (Lhande, s. u. *xothil*).

27

Sur *edetaçu*, voir Lafon, *Système*, I, 202.

30. *Ni ere elicaturenyz oray hura gaberic.*

"Moi aussi je me passerai d'elle maintenant". Sur ce vers, souvent pris à contresens, voir *R. I. E. B.*, t. XXIV, p. 666-667, et surtout t. XXV, p. 312-315; dans ce dernier article, Don Julio de Urquijo a montré que cette expression correspond exactement à l'expression castillane *yo me pasaré ahora sin él*.

31

Le mot *saroya* n'est pas clair. Azkue le traduit par "grange"; *saroi*, d'après lui, désigne, dans plusieurs parlars basques-espagnols et en bas-navarrais des Aldudes, une "grange composée d'une écurie en-dessous et d'un fenil en-dessus". D'autre part, d'après lui, *saro* désigne, en mixain et en cizain, une "crèche où l'on met la nourriture destinée aux bêtes à laine quand elles ne peuvent pas se rendre au pacage". Comme, dans certaines acceptions, *saro* et *sarof* coexistent (voir Lhande), peut-être *saroi* signifie-t-il ici "crèche". L'expression a évidemment un sens symbolique. L'infidèle s'est souillée en se donnant à quelque autre (cf. 26 et 29); son amant ne veut plus d'elle; et il n'a pas besoin d'elle, car il aura dès maintenant, s'il le désire, d'autres maîtresses.

VIII. POTAREN GALDACIA

1. *Andria, Ieyncoac drugaçula! Oray verdi guirade,*

Sur la formule qui constitue le premier hémistiche, voir Lafon, *Système*, I, 366. Nous ajouterons ce qui suit. Pour analyser avec quelques chances de succès la forme *drugaçula*, il faudrait connaître des formes du même verbe contenant d'autres indices personnels. Les formes attestées chez Voltoire, *Iaincoa trugaçula* et *Iaincoa trogaçula*, reposent sur **Iaincoac drugaçula* et **drogaçula*. La forme à *u* a des chances d'être plus ancienne: Voltoire écrit *beharloquena* (prov. 20) pour *behar luquena* "ce qu'il devrait", *esquoriq* pour *escuric* (prov. 16, partitif de *escu* "main"), *lequo* pour *lecu* "lieu" (prov. 84). D'autre part, ç, dans la forme de Dechepare, peut noter *z* ou *tz*; dans les deux formes de Voltoire, il y a une affriquée. Dans ces conditions, on peut se demander si *drugatzula* n'est pas tiré de la racine *urgatz* "aider", dont on ne connaît aucune forme simple, mais dont le radical verbal, identique à la racine, figure notamment dans la forme périphrastique d'impératif *urgaz nesasu*, c'est-à-dire *urgatz nezazu*, "aidez-moi", employée par Oihenart (Poésies, V, 46). Le participe *urgaitzi* est employé, selon Azkue, en biscayen et en souletin. Lhande donne comme souletin *ürgaitz*, *ürgaitzi*, *ürgatzi* "aider, secourir, consoler" (p. 1024). On lit dans les Refranes de 1596 (n° 339): *eguioc vrgaçi geydeari* "az ayudar al proximo", "aide le prochain". Le *tz* final de *urgatz* plus le *z* du suffixe personnel *-zu* donne régulièrement comme résultat l'affriquée *tz*: cf., dans Dechepare, *hon deričut* "je vous aime", où *deričut* "représente **d-e-ritz-zu-t*" (cf. *Système*, I, 282 et 290). Cela étant, on pourrait interpréter *drugatzu* comme provenant de **d-urgatz-zu*. Cette forme serait faite comme *daritzue* (dans Liçarrague, *gaitz daritzue* "il vous hait", voir *Système*, I, 284), de **d-a-ritz-zue*; mais la racine *urgatz* commençant par une voyelle, aucune voyelle ne s'intercale entre le préfixe personnel *d-* et la racine. Il y aurait eu ensuite une interversion de *dur-* en *dru-*. Le patient de 3^e pers. du sg. serait indéterminé, comme dans *deričut* et *daritzue*. La forme signifierait littéralement "il (indét.) vous est aidé par lui", "il vous est fait aide par lui"; l'agent de 3^e pers. du sg., qui est la personne qui aide, est indiqué, comme il est régulier, par le suffixe zéro. Les formes verbales à patient indéterminé de 3^e pers. du sg. ne sont pas rares dans la vieille langue: ainsi, chez Dechepare, *nyri uztaçu* (X, 45) "laissez-moi", litt. "qu'il (indét.) soit laissé pour moi par vous!", "laissez-le (indét.) à moi",

qui a exactement la même signification que *vci naçaçu* (X, 60) "laissez-moi", forme périphrastique à patient de 1re pers. du sg.

Toutefois, en l'absence de formes simples contenant d'autres indices personnels que *-zu* l'hypothèse que nous venons de proposer touchant *drugaçula* "qu'il vous garde!" ou "qu'il vous aide!" est invérifiable.

Le mot *verdi*, qui figure dans le second hémistiche, ne se trouve dans aucun dictionnaire; il doit être une variante de *berdin* "égal".

2

Même formule qu'en V, 14.

4. *Nic çugatic dudan penec.*

Dudan est incorrect; il faut *tudan*, le patient étant au pluriel. Dans deux autres passages, également avec le mot *pena*, la forme verbale ne contient aucun indice pluralisateur du patient de 3e pers.: *oray duçun penegatic* (XII, 30; il faudrait *tuçun*); *çure pena dioçunoc* (IX, 30, "ces peines que vous dites": *dioçunoc* doit-il être lu *diozunoc*?).

6. *Hortaco bat? Eztuc ušte nyc icussi dudala?*

L'édition originale ne porte aucun signe de ponctuation. Si l'on fait de *hortaco bat* le patient de *icussi dudala*, on n'obtient pas un sens satisfaisant: "tu ne crois pas que j'ai [encore] vu une chose de ce genre [ou quelqu'un de ce genre]?" Mieux vaut, à mon avis, considérer *hortaco bat* comme formant à lui seul une phrase interrogative qui complète celle qui précède: litt. "qui crois-tu que je suis? quelqu'un comme toi?"

10

Ciren cirena constitue un redoublement intensif; cf. *hala hala* (I, 7).

17

Ici commence la deuxième partie de la pièce; cette strophe, dans l'édition originale, est séparée des autres par un blanc plus large. L'amoureux change d'attitude et de ton; il cesse de plaisanter, il agit. Le *vada* "donc" du vers 17, venant après l'affirmation "j'agirai autrement", litt. "je ferai autre chose (ou d'autres choses)", sem-

ble indiquer que l'amoureux serre maintenant sa belle de près. *Vici nyçan egunetan* signifie litt. "dans les jours où je vis", c'est-à-dire "où je vivrai".

20

L'adverbe *escuyarqui* ne figure sous cette forme dans aucun dictionnaire. On trouve dans Azkue: *eskuarki* (guip. de Cegama) "communément", sens qui ne convient pas ici; *eskierki*: (1° lab. et soul.) "certainement"; 2° "hélas!" (avec référence à un passage des Poésies d'Oihenart); 3° "c'est à savoir" (vocabulaire d'Oihenart). Oihenart, en effet, dans le Vocabulaire qui accompagne ses Poésies, dit que *eskierqui* est "un adverbe explétif qui répond au latin *scilicet*". Selon Lhande (référence à Azkue et à l'abbé Foix), *eskierki* a ces trois acceptions, plus (d'après Harriet) celle de "probablement, sans doute que, il est à croire que"; mais la phrase citée, et où *eskierki* est traduit par "apparemment, sans doute", n'est autre que la phrase d'Oihenart citée par Azkue. Rien ne permet d'affirmer que *eskierki* y signifie "hélas!"; à mon avis, il y veut dire "certainement". Ce doit être ici le sens de *escuyarqui*.

Burlatu ne veut pas dire ici "se moquer", mais "plaisanter"; esp. *burlar* a ces deux sens.

21

L'attitude de l'amoureux s'est faite encore plus pressante. On notera le changement de personne grammaticale (de la 2e à la 3e).

22. *Eyagora nic cer daydit?* — *Çaude yxilic hanbaten*.

Vers obscur. L'édition originale ne porte aucun signe de ponctuation. De plus, on y lit *çauden*, ce qui fait que le second hémistiche compte une syllabe de trop. Il faut lire *çaude*, dont la voyelle finale peut s'élider devant *yxilic*. L'emploi de la forme respectueuse montre que cette expression s'adresse à la jeune femme.

Que signifie *hanbaten*, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire? Dans la lettre-préface du Nouveau Testament de Licarrague, on trouve (*5r 26) *hambatequin* avec le sens de "cependant" (= "pendant ce temps"). Mais *hanbaten*?

Je crois que le premier hémistiche doit être attribué à la jeune femme.

23. *Etay lerory bay lelo!*

Cette formule se retrouve en XV, 18. Quel qu'ait pu être son sens primitif, elle était certainement devenue, dès l'époque de Dachezare, "une ritournelle inintelligible", suivant l'expression de Don Julio de Urquijo (*R. I. E. B.*, t. XXIV, p. 679), qui estime qu'"elle servait à donner la mesure et le ton dans lesquels les *versolaris* devaient chanter". Voir aussi, du même auteur, *R. I. E. B.*, t. IV, p. 573.

L'impératif *vego* "qu'il reste!" équivaut parfois à "laisse, laissons, laissez": *bego beraz* "laissez-le donc" (*Guide de la conversation français-basque*, p. 84).

Franco se construit régulièrement avec le nominatif singulier (Lhande, s. u. *frango*; Lafitte, § 257, p. 113).

IX. AMOREZ ERREQUIRICIA

Titre

Litt. "la requête à propos d'amour". Aucun indice morphologique ne permet de déterminer, puisqu'il n'y a pas de formes de tutoiement dans cette pièce, ce qui s'adresse à chacun des deux partenaires.

4. *Ioan duçuna.*

"ce que vous avez enlevé": voir la note à II, 141.

12. *Valia vequit neurya.*

Litt. "que ce qui est à moi me serve, me profite!"; cf. *niri valia eguia!* (XIII, 32).

13. *Ny enuçu ohoyna, arrobacer nyçana.*

Ernst Lewy, qui a bien vu qu'il s'agissait ici de la forme en *-cer*, traduit cependant d'une façon inexacte, comme s'il y avait *dudana* au lieu de *nyçana*: "Ich bin keine Diebin, die im Begriffe ist zu Rauben, die rauben möchte" (*art. cit.*, p. 226). Puisque *arrobacer* est employé avec le verbe "être", l'expression ne peut pas signifier "qui ai failli voler", mais "qui ai failli être volé(e)": *eroster zuen* "il faillit (ou il avait failli) l'acheter" (Lafitte, § 466, p. 218); bas-nav. or.

nahaster dut ene ogia zurearekin "j'ai failli mêler mon blé avec le vôtre" (Salaberry, in Dict. d'Azkue, s. u. *-ter*).

19. *Guiçonac duyen maytena, bay etare hobena.*

Litt. "ce que l'homme a le plus cher, et aussi le meilleur": *hobe du* signifie "il vaut mieux pour lui" (Lafitte, § 691, p. 362); si l'on remplace le comparatif *hobe* par le superlatif relatif *hobena*, on obtient une expression qui signifie "cela vaut le mieux pour lui".

26. *Ni baytara ezituçu.*

"Ils ne sont pas venus chez moi": *ni baytara* employé avec le verbe "être" a la valeur d'un participe passé (cf. Lafitte, § 429, page 201; § 823, p. 425).

29. *Erho bocen vadaquiçu.*

Erho bocen, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, est très obscur; *erho* veut dire "fou"; *bocen* doit être plutôt rattaché à *botz* "gai, joyeux" qu'à *botz* "voix"; l'abstrait verbal à l'inessif, *botzen*, correspondant à *boztu* "réjouir", se trouve dans une poésie d'Oihenart (III, 11: *nun bozer-ago* "je me réjouis davantage"). Mais on ne voit pas clairement ce que peut signifier *erho bocen*: si *erho boztu* signifie "fou de joie" (cf. II, 77), *erho boce* pourrait signifier "s'égayer comme un fou". Mais rien n'est sûr.

30

Nonbayt "sans doute"; *videytuçu* est pour *bide dituçu*; *bide* indique ici la probabilité (cf. Lhande, s. u. *bide*, 10°, p. 164).

31

Pour que le second hémistiche n'ait que sept syllabes, il faut lire *ecyerran* (3 syllabes) au lieu de *ecin erran* (cf. *eci escapa*, I, 138).

32. *Eguiara vaciniaqui, vrricari nanguidiçu.*

Schuchardt (*art. cit.*, p. 447) pense qu'il s'agit ici d'une forme à *r* "destructeur d'hiatus" (*eguiara* pour *eguiara*), comme en salazarais. "L'explication est plausible, dit Lacombe (*art. cit.*, p. 145); mais ne pourrait-on pas aussi bien conjecturer que *eguiara* est un erra-

tum pour *eguiare* (*eguiā ere*)?" Le sens serait alors "si vous saviez aussi la vérité". Mais cet "aussi" n'est pas naturel. C'est sans doute Schuchardt qui a raison. Dechepare n'emploie pas d'autre nominatif singulier en *-ara* d'un thème en *-a*: cette finale, analogique de *-aren* et de *-ari*, est régulière en salazarais (Bonaparte, *Verbe basque*, p. XXX, n. 5). Selon Azkue (Dict., t. II, p. 191, col. 1; *Morf.*, § 661, 1°, p. 451; *Fonética vasca*, p. 26), elle est aussi en usage à Mouguerre (dialecte bas-navarrais oriental, sous-dialecte de l'Adour, variété de Briscous). On la rencontre, rimant avec un latif en *-ara*, dans le proverbe 166 d'Oihenart: *estoēla latsara, gazes duena oinsolara* "n'aille à lauer la lessive qui a les pieds faits de sel", plus exactement "qui a la plante des pieds en sel" (*oinzola* "plante du pied"). La présence d'une forme de nominatif singulier en *-ara* chez Dechepare et d'une autre dans un proverbe d'Oihenart pose un problème de dialectologie historique.

Sur *verricari nanguidicu*, voir Lafon, *Système*, II, p. 82; *verricari* signifie ici "digne de pitié" (Schuchardt, *ibid.*).

43

Peut-être faut-il corriger *amexetan aguerritan* en *amex eta aguerritan*, et lire *amex el'aguerritan*, le dernier mot portant seul le suffixe casuel d'inessif indéfini (voir *Langue Dech.*, n° 47, p. 330).

X. AMOROSÉN DISPUTA

2. *Particeco damu guinate.*

La construction de *damu* avec le verbe "être" et le génitif en *-co* de l'abstrait verbal, que l'on retrouve au vers 18, n'est signalée dans aucun dictionnaire.

6

Litt. "pour que nous ne devenions pas propres à être moqués par les gens". Cf. Schuchardt, *art. cit.*, p. 448; Lacombe, *art. cit.*, p. 145. *Yrrigarri* est construit ici avec un complément à l'actif.

7. *Ene galduya!*

Litt. "comme je suis perdu!"; expression exclamative, comme *hite enganatuya* (II, 64).

24. *Nic nola daducat amore çugana.*

Sur la construction de *nola* avec la forme verbale *daducat* sans préfixe *baît-* ni suffixe relatif, voir la note à II, 95.

28. *Nola erhoturic narabilaçu.*

Sur l'emploi d'une forme simple de *erabili* avec un participe passé ou partitif, voir Lafon, *Système*, II, 147.

En l'absence de toute ponctuation dans l'édition originale, le vers 28 peut être interprété de trois manières différentes: 1° "comme vous me rendez folle", avec une virgule à la fin du vers, *nola* étant construit, comme au vers 24, avec une forme verbale sans préfixe *baît-* ni suffixe relatif; 2° "vous me rendez comme folle"; 3° "comme vous me rendez folle!"; on reconte parfois *nola* exclamatif avec un verbe sans suffixe relatif: dans le cantique *Oï! cer ogi dut ikhusten* (*Catichima Baionaco Diosesacoa*, p. 209), on trouve *ordainez nola zaitut maitha-tcen!* "comme je vous aime en retour!" L'adverbe *zonbat* est construit de même dans le cantique *Barkha Jauna* (p. 214): *Oh! zonbat zaitugu ofentsatu!* "oh! combien nous vous avons offensé!" Dans Liçarrague, *Mt*, 6, 23, on lit: *ihumbe hura cein handi date?* Il y a aussi un point d'interrogation dans les éditions de la Vulgate, mais non dans celles du texte grec. La phrase est exclamative: "quelle obscurité ce sera!" (trad. Hubert Pernot).

33. *ioan darauðaçu.*

Ioan est construit ici, comme en IX, 4, avec l'auxiliaire "avoir". Il signifie "enlever".

35. *Horlaceco erançutez vici naçaçu.*

Horlaceco, contre *horlaco* en 27 et 51, fait difficulté au point de vue métrique: *horlaceco* provient de *horlaz*, qui n'est autre que *horta* pourvu du suffixe d'instrumental (cf. *halaz*, vers 56). Mais *horlaceco erançutez* font 8 syllabes, et il n'en faut que 6. Si l'on conserve *horlaceco*, il faut supprimer dans la prononciation l'o final et réduire *erançutez* à *aņçutez*.

63. *Haraycinaccric duçu errana.*

Litt. "il est d'il y a longtemps, le proverbe".

66. *Dugun eguyna.*

Litt. "ayons l'acte". Liçarrague, dans son *Catéchisme*, traduit ainsi "venons au quatrième commandement": *dugun orain laurgarren manamendua* (D 4v 29).

72. *Honat veguitartez yçul çaquïçat.*

Litt. "tournez-vous à moi, de face, vers ce côté-ci". La jeune fille s'est sans doute détournée du jeune homme; peut-être pleure-t-elle, la tête cachée dans les mains.

XI. *Ordu gayçarequi horrat zaquïçat.*

L'absence de toute ponctuation accroît encore l'obscurité de cette petite pièce. On ne sait même pas si les quatre vers sont placés dans la bouche de la même personne. Le seul point clair est qu'il s'agit d'une dispute. Ce quatrain, dont le titre forme un vers, est écrit dans le même mètre que la pièce précédente. S'agit-il de la même femme? Est-ce un épilogue de la pièce qui précède?

Titre

Le radical verbal *horrat* n'est autre que l'adverbe *horrat*, qui indique le mouvement vers un lieu où n'est pas celui qui parle; litt. "partez-moi là-bas"; cf. VIII, 5, *horra apartadi*, et XII, 24, *çoaz horrat*. L'expression employée ici équivaut à esp. *¡Vaya V. enhoramala!* "allez-vous-en au diable".

1. *conquista verri.*

On ne voit pas ce que sont ces "nouvelles conquêtes".

2. *Eztey yraganez gomitu handy.*

On ne peut savoir si ce vers constitue une phrase nominale ("grandes invitations une fois la noce passée!") ou si *gomitu handy* est, comme *conquista verri*, le patient de *vehar duguya*.

4. *Merexi duçuna narçaque sarri.*

On ne voit pas à quel verbe *narçaque* peut se rattacher (voir La-

fon, *Système*, I, 367). Erratum pour *narraque* "je dirais" ou pour *naçaque* "je ferais"?

XII. AMORE GOGORRAREN DESPITA

1. *Andre eder gentil batez hautatu çayt veguia.*

Le verbe *hautatu* est construit ici d'une façon fort curieuse: il est accompagné de l'auxiliaire "être"; ce qui choisit (ici l'oeil) est sujet, ce qui est choisi est à l'instrumental. Le vers signifie "mes yeux ont choisi une belle et gente dame". Au lieu de *larriena hautatzen dut* "je choisis le plus grand", on peut dire *larrienaz hautatzen naiz* (Lhande, p. 422). On trouve un exemple de cette construction dans Liçarrague, *Lc.*, 14, 7: *lehen iarlekuéz hautatzen ciraden* "ils eslisoyent les premières places".

4. *Biderican liçatenez nynzan haren gracian.*

Nynzan ne signifie pas ici "j'étais", mais "que je fusse" (éventuel) à suffixe relatif.

17. *Segretu nuqueçu.*

Segretu signifie ici "discret" (Schuchardt, *art. cit.*, p. 448).

28. *Ene arima ialguiren da falta gabe canpora.*

Litt. "mon âme sortira sans faute au dehors". L'expression *arimaren ialguitia* "la sortie de l'âme", du vers suivant, se retrouve, appliquée à la mort, dans Axular (*Guero*, ch. XXX, § 1, p. 338): *herio-iceco pontuaz, arimaren ilquitceco dembora perilos hariçaz* "à l'instant de la mort, à ce moment périlleux de la sortie de l'âme".

30. *Oray duçun penegatic.*

Il faudrait *tuçun*, le patient étant au pluriel (voir la note à VIII, 4).

Il faut, comme Schuchardt l'indique (*ibid.*), lire *dadutac* (cf. *liadutanic*, II, 20) au lieu de *daducal*; litt. "tu as pour moi une grande importunité".

45. *Egundanò yçan daya ni bay dichatacoric?*

Schuchardt (*ibid.*) accepte la traduction de Stempf: "hat es je-mais einen gegeben so (un)glücklich wie ich?"; *ni bay* veut dire "comme moi"; cf., chez Liçarrague, *guri bay* (*Act.*, 11, 17) "comme à nous", *gu bay* (*Jac.*, 5, 17) "comme nous"; *dichatacoric* est le génitif indéfini en -co de *dicha*, pourvu du suffixe de partitif; l'expression signifie litt. "de même chance que moi".

49

Ce vers est le seul des *Primitiae* où Dieu soit tutoyé.

50. *Amoriaren harc veçala nic eztudan axola.*

Litt. "pour que, comme elle, je n'aie souci de mon aimée".

53. *Andre faltaz eniz hilen valinba ni lehena.*

Vers obscur: *andre* étant au nominatif indéfini, *andre faltaz* signifie sans doute "faute de femme(s)"; cf. *adimendu faltaz* "faute de jugement" (Lhande, s. u. *falta*, 3°), *experientcia faltaz* (Axular, *Guero*, p. 188) "faute d'expérience".

Sur *valinba*, voir Lafon, *Système*, I, 477. Inchauspe (*Le Verbe basque*, 444) appelle *balimba* une "exclamation de désir et d'espérance" et le traduit par "j'espère bien que".

Pour comprendre *ni lehena*, il faut sans doute le rapprocher de l'expression du vers 43, *ni lehenic éta guero amoros oro* "moi le premier, et ensuite tous les amoureux".

54. *Oroz exi vehar dicit non vaytate hobena.*

Vers obscur. *Oroz* peut signifier "tout" ou "toutes". Le verbe *exi*, avec un complément à l'instrumental, peut signifier "désespérer de", "se méfier de" (Azkue, s. u. *etsi*, 1°), ou "renoncer à"; *hura da, mundu hunez etsiric, éta gure spirituco beguiac ikus ahal daitezqueen gauça orotaric retiraturic* (Liç., ** 7r 17) traduit le passage suivant de l'*Épître* de Calvin: "c'est de détourner nos yeux de tout ce monde, et délaisser tout ce que nous pouvons voir devant nous"; la version basque dit exactement "c'est, ayant renoncé à ce monde et ayant détourné les yeux de notre esprit de toutes les choses que l'on peut voir".

Enfin, la fin du vers n'est pas claire. *Non* ne doit pas signifier ici "là où". On sait qu'il peut servir à introduire une subordonnée de conséquence; le verbe de cette proposition prend alors le préfixe *bait-* (Laffite, § 776, p. 408). Chez Liçarrague, *non* suivi d'un présent à suffixe *-te* ou *-que* équivaut à un *que* français introduisant une subordonnée de conséquence dont le verbe est au subjonctif, ou même à *afin que* introduisant une proposition de but: *hala laster equique non har baitçaqueque* (1 Cor., 9, 24) "courez tellement que vous l'empoigniez"; en A 1v 16, Liçarrague traduit "afin que... nous soyons touchés de déplaisir" (Calvin, *Forme des prières ecclésiastiques*) par *hala... non... dolu eta desplacer baituquegu*. Je crois donc que le vers 54 signifie litt. "il faut que je renonce à toutes, de sorte que ce soit le mieux".

56. *Bategatic sarri niro diren oroz arnega.*

Ici, *oroz* signifie sans doute "toutes choses, tout", et non "toutes les femmes". *Arnegatu*, dans le sens de "renier", peut se construire avec l'instrumental (Lhande).

Ainsi, la dernière des poésies amoureuses de Dechepare se termine par une pensée amère et qui rappelle certains passages de la *Critique des amoureux*, notamment les vers 8-14.

XIII. MOSSEN BERNAT ECHAPAREREN CANTUYA

Sur le procès et l'incarcération de Dechepare, voir les articles de Don Julio, *El Proceso de Dechepare* (RIEB, I, 1907, p. 369-381). *Introducción a nuestra edición del "Linguae Vasconum Primitiae" de Bernard Dechepare* (RIEB, XXIV, 1933, p. 660-684). Les deux importants documents découverts par D. José María de Huarte sont reproduits dans *Introducción*.

2. *Bearnora gabetaric egon ahal inçanden.*

"Tu aurais pu te passer d'aller en Béarn". Au vers 7, le poète déclare: "Le Roi mon souverain m'ordonna d'aller immédiatement le trouver."

À quelle date Dechepare a-t-il pu être mandé en Béarn, auprès du Roi?

J'ai posé la question, sans lui exposer en détail l'"affaire Dechepare", à M. Pierre Tucoo-Chala, professeur agrégé d'histoire au Lycée Louis-Barthou, à Pau, qui est très versé dans l'histoire du Béarn.

Il a bien voulu me répondre ce qui suit, par une lettre en date du 6 février 1952, dont je le remercie :

"Il y a de grandes chances pour que l'épisode se place entre 1541 et 1545. En effet, jusqu'à l'automne 1541, Henri d'Albret ne fait que de très courtes apparitions en Béarn. On peut à coup sûr éliminer la période 1518-1532, qui correspond à sa jeunesse et à la régence d'Anne de Navarre. De 1532 à 1541, sa vie aventureuse se passe presque constamment hors du Béarn. A l'automne 1541, il vient s'établir en Béarn pour essayer d'amorcer un rapprochement avec l'Espagne, puisqu'il ne peut plus compter sur la France. Donc Dechepare a été mandé entre 1532 et 1545, et très probablement entre 1541 et 1545."

Madame Gil Reicher, qui avait déjà étudié l'"affaire Dechepare" dans son *Saint-Jean-Pied-de-Port en Navarre* (1938), estime que la période 1541-1545 est trop tardive, et penche pour une date plus proche de 1532. C'est, peut-être, précisément parce que le roi ne faisait que de très courtes apparitions en Béarn, que Dechepare n'a pas été "entendu en justice" (voir le vers 13). Telle est l'opinion que Madame Gil Reicher m'a exposée au cours d'une conversation, en mars 1952, et qu'elle développe dans un ouvrage sur la vie et l'oeuvre de Bernard Dechepare qui doit paraître à Saint-Sébastien sous nos deux signatures et dont elle a écrit la partie historique.

5. *Bidegabec haritu nu vide eznuyen leqhatic.*

Vers très important, malheureusement obscur. *Haritu* est un participe tiré de l'adjectif (*h*)*ari* "occupé à". Azkue et Lhande le traduisent par "s'occuper; être occupé à faire quelque chose". J'ai étudié (*h*)*ari* et (*h*)*aritu* dans *Système*, II, 143-146. Dechepare emploie ici *haritu* avec l'auxiliaire "avoir" pour exprimer l'idée d'"accomplir". Aux deux passages que j'avais cités p. 145 (I, 43; XIII, 44), il faut ajouter :

Gure natura haritu du çutan am raturic (II, 129)

"de notre nature; elle (la Vierge) a fait, en votre personne (le poète s'adresse au Christ), un objet d'amour."

Dans *haritu nu, haritu*, construit avec une forme verbale à patient de 1^{re} pers., ne peut signifier "accompli": *bidegabec haritu nu* signifie litt. "(une) injustice a agi sur moi, m'a affecté comme patient"; donc "j'ai été l'objet d'une injustice"; au vers 80, le poète déclare qu'on lui a fait "une grande injustice".

Le second hémistiche est la partie la plus obscure du vers. Ez-

nuyen, morphologiquement, peut être la forme relative de *eznu*, ce qui n'offre pas de sens acceptable ("qui ne m'a pas; qui ne m'ait pas; pour qu'il ne m'ait pas"), ou de *eznuÿen* (donc: "que je n'avais pas"). Je crois que *vide* a ici le même sens que dans *bide eztudan veçala* (I, 186) "comme je ne dois pas", c'est-à-dire "d'une façon indue", et que *vide eznuyen leqhutic* signifie de l'endroit où je n'avais pas le droit (d'aller)". Du second des documents publiés par D. José Maria de Huarte, il ressort que Dechepare vivait "à une demi-lieue de Saint-Jean-Pied-de-Port" et tenait ses audiences à Saint-Jean-Pied-de-Port: "el dicho Mossen Vernart vibe a media legoa de Sant Johan y sus audiencias tiene en Sant Johan". Dechepare avait entendu dire que le roi était fâché contre lui (vers 8). S'il n'est pas allé en Béarn de lui-même, pour tuer dans l'oeuf et sur place les calomnies dont il était l'objet, c'est qu'il ne pouvait s'absenter de la région où il exerçait ses fonctions. Il avait, d'ailleurs, conscience de n'avoir commis aucune faute (vers 8). Il est finalement parti en Béarn, sur l'ordre exprès du roi. Trop tard! Ces calomnies avaient pris corps; on avait constitué, au propre ou au figuré, un dossier contre lui.

8

Sur *lagola*, forme d'indicatif imparfait à préfixe *l-*, voir Lafon, *Système*, I, 388.

9. *Izterbeguier eneyen malician leqhuric.*

Litt. "Je ne donnai pas lieu (=libre champ) à mes ennemis dans la malignité".

12. *Ene contra falseria bethi cînhexi çaten.*

Litt. "Le mensonge, contre moi, aurait été toujours cru".

13. *Iusticiaz ençun vanînz, sarri ialguî ninçaten.*

"Si j'avais été entendu en justice, je n'aurais pas tardé à sortir." Il ressort de ce vers que le poète a été incarcéré sans jugement: *iustician* signifie ici "en justice, devant un tribunal": *justizian besoa altchatu duzu gezurraren gainerat?* (Daranatz, *Exercicio izpirituala*, p. 31) "avez-vous, en justice, levé le bras sur un mensonge?"

14. *Haren faltaz, hassi nuçu iauguitiaz dolucen.*

“Faute de cela, j’ai commencé à regretter d’être venu.” *Haren faltaz* ne peut signifier ici “par sa faute”, car le poète n’a désigné personne par un nom ou un pronom au singulier, si ce n’est le roi, qui ne peut être mis en cause ici.

16. *Yzterbegui duyen oro nitan vedi gaztiga.*

Le second hémistiche peut signifier litt. “se corrige en ma personne” ou “soit averti en ma personne”. Le sens est clair: “que mon exemple lui serve de leçon!”

17. *Abantallan dabilela albayledi segura.*

Ce vers signifie qu’il ne faut pas, quand on a des ennemis, se laisser surprendre en état d’infériorité. Mais on peut l’interpréter de deux manières: “qu’il s’assure qu’il a l’avantage!” ou que, tandis qu’il a l’avantage, il s’assure (=il assure sa position)!”

18. *Gayça apart egoyztea bethiere hobe da.*

“Il vaut toujours mieux rejeter le mal loin de soi.” Le poète veut dire qu’il vaut mieux tenir le mal à distance que de le laisser approcher.

31. *Norc vaytere eguyn deraut malicia handia.*

Litt. “quelqu’un m’a fait une grande méchanceté”. *Norc vaytere* “quelqu’un”; au vers suivant, “à eux”. Le poète parle tantôt de son ennemi, tantôt de ses ennemis.

32. *Niri valia equial*

Cette expression est à rapprocher de *valia vequit neurya* de IX, 13: elle signifie litt. “que la vérité me serve, que j’en bénéficie!”

36. *Ene gainian eztaguiten vste duten prriric.*

Litt. “pour qu’ils ne fassent pas à mon sujet (les) rires qu’ils croient”.

40. *Ceren egon vehar dudan heben hanbat gatibu.*

Litt. "pourquoi je dois rester ici tellement prisonnier".

46. *Hayec cer merexi duten, çuhaurorrec iqhustzu.*

Hayec peut signifier "elles", c'est-à-dire les fautes commises contre Dieu (41), ou "eux", c'est-à-dire le roi et tous les autres (42). Le premier sens me paraît préférable: "ce qu'elles méritent, mes fautes, à vous seul de le voir".

51. *Berac baçu hil dirade.*

Litt. "eux-mêmes, quelques-uns, ils sont morts".

52. *Hongui eguin vste vaylut ohorezqui ialguiric.*

Litt. "comme je compte faire le bien, une fois sorti honorablement"; cf. *nik egin uste dudana* "ce que je compte faire" (Lhande, s. u. *uste*, 2°).

53. *Gayça nola, honra ere iauguinen da vertaric.*

Litt. "comme le mauvais, le bon aussi viendra tout de suite". Le poète veut dire sans doute que la fortune est sujette à de brusques vicissitudes. Dans le *Poème des mariés*, il dit: quand on n'y pensera guère, il pourra tout d'un coup arriver malheur" (IV, 10).

57-58. *Oray daquît, langoycuac enu nahi damnatu,
Heben ene penacera çaydanyan orhitu.*

"Maintenant je le sais, Dieu ne veut pas me damner, du moment qu'il a pensé à moi pour me faire souffrir ici." Il ne faut pas traduire *çaydanyan orhitu* par "quand il a pensé à moi", puisque le verbe principal est au présent ("ne veut pas me damner"); le suffixe relatif suivi du suffixe d'inessif singulier équivaut non seulement à *quand*, mais à *du moment que* (Lafitte, § 754, b, p. 339).

70. *Pena handi ycigarri eceyn pausu gabia.*

Vers identique à I, 177, où il s'agit également des peines de l'enfer.

72. *Vercen gaztigari inçan; orai adi gaztiga.*

“Tu avais charge de châtier les autres; maintenant, sois châtié.” Dans le deuxième des documents publiés par D. José Maria de Huarte, il est question de “algunos particulares a quien el ha corregido y traydo de mal y desonesto vivir al bueno”; ces “algunos particulares” (à qui l’on oppose “la clerezia en general”) sont des ecclésiastiques, et “el” désigne Dechepare, chargé de la “buena ministracion de la justia”. Notre recteur-poète était celui qui châtiait les autres pour les amender et les ramener dans le droit chemin. Il se dit à lui-même: sois châtié, afin de t’amender, pour les fautes que tu as pu commettre envers Dieu; cf. 41-46, 76-79, ainsi que les notes relatives à 78 et 79.

74. *Hebengoaz vercecoa albaheça escusa.*

Litt. “si tu pouvais éviter celle (ta souffrance) de l’autre (monde) grâce à celle d’ici”.

75

Enplegatu duquec signifie litt. “tu auras employé”.

76. *Hor balego, gaztiga yro ihaurc verce gucia.*

Schuchardt (*art. cit.*, 449) traduit *hor balego* par “wenn es da wære”; mais “s’il en était ainsi” ne convient pas ici. Le sujet de *balego* est *verce gucia*; l’adverbe *hor* a valeur de 2e personne, comme le thème de démonstratif dont il est tiré: “à l’endroit où tu es, dans ta situation”. Ce vers signifie “tu châtierais toi-même tout autre, s’il se trouvait dans ta situation”.

78-79. *Quirysayluyari nola hiri hel eztaquia:*

Bercer argui equin eta, erracen dic buruya.

“Qu’il ne t’arrive pas la même chose qu’au lumignon! Après avoir éclairé les autres, il se consume.” Schuchardt (p. 450) traduit *quirysaylu* par “Lampe”, mais déclare que “Docht”, c’est-à-dire “mèche”, conviendrait mieux. Lacombe (*art. cit.*, 146) opte pour “mèche”. On peut traduire par “lumignon”, que Azkue donne à côté de esp. *candil*.

L'*n* finale est tombée dans *eztaquia* comme dans *daguia* (II, 70).

Voici ce que Dechepare veut dire. Châtier les autres pour les ramener dans le droit chemin, c'est les éclairer: rôle fort dangereux, comparable à celui d'un lumignon. Celui qui juge les autres se condamne lui-même, comme il est expliqué dans le 2^e chapitre de l'*Épître aux Romains* (cf. plus loin, vers 88-89). S'il exerce sa fonction jusqu'au bout, il fera comme le lumignon, qui, après avoir éclairé les autres, se consume. Il a commis lui-même des fautes: nul n'est parfait (91). Il doit, pour être sauvé, subir de son vivant le châtiment de ses fautes, et même l'appeler et se châtier lui-même (le vers 77 enchérit sur le vers 72) en participant à la punition qui lui a été infligée (cf. 43-44). Ici comme dans le rôle que Dechepare attribue à la conscience dans le Jugement dernier (I, 272 et 283), s'exprime le souci de la vie intérieure.

80. *Hiri eguin vadaraye bidegabe handta.*

"Si l'on a envers toi commis une grande injustice"; cf. vers 8.

88-89. *Certan iuya hic vaytaçac eure yzterbeguia,
Hartan condemnacen duquec yhaurc eure buruya.*

"En tant que tu juges ton ennemi, en cela tu te condamnes toi-même". Pensée tirée de l'*Épître aux Romains*, 2, 1: "in quo iudicas alterum, teipsum condemnas". Sur *condemnacen duquec*, voir Lafon, *Système*, II, 58.

90. *Eta hartan eztaquidic escusaric valia.*

Litt. "et en cela aucune excuse ne peut te servir"; c'est bien ainsi que l'entend Schuchardt, qui traduit, en corrigeant Stempf: "Und darin kann dir keine Entschuldigung helfen".

93. *Hiri honetan eryocez hilcen duçu gendia.*

L'expression *erlotzez hil* (ou *hiltze*) n'est signalée dans aucun dictionnaire. Pourtant Duvosin l'emploie dans sa traduction de la Bible: dans *Nombres*, 15, 35, on dit que quelqu'un qui n'a pas respecté le sabbat doit être lapidé; "morte moriatur homo iste" est traduit par *heriotzez hila izan bedi gizon hori*. Liçarrague emploie deux fois (*Mt*, 15, 4 et *Mc*, 7, 10) une expression analogue, *herioz hil bedi, thanátôï teleutátô* "morte moriatur", "qu'il soit puni de mort.

Hilcen duçu est une forme allocutive: "il est mis à mort, on le met à mort" (formes indifférente: *hīlcen da*). Le singulier *gendia* a une valeur collective: "les gens". Le vers signifie "les gens sont mis à mort dans la ville où je suis". Dechepare veut dire que, comme on procède aux exécutions capitales dans la ville où il est en prison, ses ennemis diront, s'il meurt dans cette ville, qu'il y a été mis à mort, et cela parce qu'il était coupable.

Le poète ne nomme pas la ville du Béarn où le roi l'a mandé et où, d'autre part, on procède aux exécutions capitales. Seule la ville de Pau répond à cette double condition.

J'ai demandé à M. Pierre Tucoc-Chalà où avaient lieu les exécutions capitales en Béarn dans le deuxième quart du XVI^e siècle. Il m'a fourni, par lettre du 6 février 1952, le précieux renseignement que voici. "S'il existait des cachots de simple police aux sièges des lieutenants du sénéchal, à savoir Oloron et Orthez, depuis 1511, la haute justice était réservée au Conseil Souverain siégeant à Pau; les prisons étaient installées dans le donjon du château de Pau, et depuis 1519 on trouve la trace d'un office permanent de bourreau. Certes, il pouvait se faire qu'à titre exceptionnel des exécutions capitales aient lieu hors de Pau; mais vous pouvez conclure des renseignements ci-dessus que c'est à peu près sûrement à Pau que Dechepare vint. Cependant je ne puis vous donner aucun texte précis et formel; il faut se contenter de présomptions, qui me semblent fortes."

102. *Iangoycua, çuc veguira niri ere çucena.*

Amen,

"Dieu, sauvegardez pour moi aussi le droit, Ainsi soit-il!"

Ce beau poème, où la puissante simplicité de la forme répond à la profondeur et à la véhémence des sentiments qui s'agitent et parfois s'opposent (p. ex. en 35 et en 84) dans l'âme du poète, s'achève ainsi sur le mot de "droit", que suit la formule liturgique "ainsi soit-il!": appel d'un prisonnier qui fut juge à la justice de Dieu.

XIV. CONTRAPAS

Sur le rapport étroit qui lie cette pièce et la suivante à la Préface, voir *Langue Dech.*, § 2, p. 311-312. Beaucoup d'expressions sont communes soit aux deux pièces, soit même aux trois textes.

Titre

Contrapás désigne en espagnol une figure de la contredanse,

31

Sur *baqueric*, voir *Langue Dech.*, § 2. 3^o.

33

Sur l'expression *mundu guciataric*, voir la note à Préf., 11.

XV. SAUTRELA

Titre

Sauterelle désignait en ancien français une sorte de danse (Godefroy).

1. *Heuscara da campora*.

Sur la construction du verbe "être" avec le latif, voir I, 33.

8

J'écris *scripturatan* au lieu de *scripturan*, texte de l'édition originale, parce que *eceyn* est toujours suivi de l'indéfini, jamais du singulier.

14-15. *Desir hura conplitu du Garacico naturac*
Eta haren adisqueide oray Bordelen denac.

Natura, pour lequel les dictionnaires ne donnent que l'acception de "vulve d'un animal", signifie sans doute ici "enfant, fils" (cf. *hijo natural* dans le second document publié par D. José Maria de Huarte). Bernard Lehet est l'ami de Dechepare, non du pays de Cize; *Garacico natura* ne veut donc pas dire "la nature de Cize, le pays de Cize", mais "le naturel de Cize, l'enfant de Cize".

18

Ce vers est une ritournelle; voir la note à VIII, 23.

UNA ANTIGUA INSCRIPCION VASCA CON EL NOMBRE DE DIOS

por

JOSE ANTONIO BASANTA y ANTONIO TOVAR

La piedra sepulcral que, hallada cerca de Abadiano, se conserva hoy en la ermita de Andramari de dicha localidad, constituye una venerable reliquia de las más antiguas en lengua vasca. Ya era conocida, pues aunque imperfectamente copiada, la recogió Hübner bajo el número 514 en sus *Inscriptiones Hispaniae Christianae*. Recientemente don Manuel Gómez-Moreno la ha publicado bien leída en el *Boletín de la R. Academia de la Historia*, CXXVIII, 1951, página 213 y lám. VI.

Se trata de una estela discoidea, en cuya parte redonda se inscribe una cruz griega sobre la cual se lee lo siguiente:

IAUNINCO
NE EGO
IEI NO

Creemos que la inscripción es importantísima por ofrecernos, y en época tan remota como el siglo XI o XII, el nombre vasco de Dios. En efecto, la primera línea no puede leerse de otro modo que *Jaunin-ko*, de parecido evidente con el nombre divino *Jaungoikoa*.

Es bien sabido que este nombre vasco de la divinidad significa "Señor de lo alto" y pudo ser muy bien un calco del concepto cristiano del *Deus in excelsis*. Sin embargo recordaremos una nota de don Julio de Urquijo en la *Revista Internacional de Estudios Vascos*, XXIII, p. 141, donde el prudente vascólogo propone que tal forma pueda ser una etimología popular sobre un primitivo nombre "como *Jainkoa*, o cosa por el estilo, cuyo etimología desconocemos".

La forma supuesta por don Julio sería precisamente la que tenemos en este epigrafe, y se demostraría así que tal nombre era usado por los cristianos de Vizcaya en tiempos verdaderamente remotos. Por lo demás hay formas modernas en vascuence que confirman la

certeza de esta explicación y otras intermedias que acercan *Jauninko* a *Jaungoikoa*.

En efecto, *Jauninko* se descompone en *Jaun-inko*, y esta segunda



parte está atestiguada en la forma *inkoa* en labortano de Ainhoa, según vemos en Azkue. En la forma *inka* lo cita igualmente Azkue en alto navarro y en bajo navarro de las Aldudes. Estas formas se usan

según el propio Azkue (*Dic.* I, p. 414) como juramento atenuado. La forma *Jinko* se encuentra en los dialectos orientales (alto-navarro del Baztán, bajo-navarro, salazareno y suletino) con valor equivalente a *Jaungoikoa*, lo que consideramos un verdadero arcaísmo. Aizkibel en su *Diccionario* (p. 512) dice que “entre los gentiles se dió este nombre a los falsos dioses que veneraban”. Probablemente tiene razón y sería bueno averiguar de dónde ha sacado tal noticia. Por el contrario, deben equivocarse Larramendi *Diccionario trilingüe*, ed. 1853, I, p. 339) y Novia de Salcedo (*Dicc.* II, p. 115 y 120) que piensan que lo primitivo es *Jaungoikoa*, de la cual serían formas sincopadas las otras.

Fonéticamente resulta posible reducir todas estas formas a unidad, a través de la reducción *Jangoikoa* o de *Jainkoa*, de la cual *Jinkoa* puede derivarse según las características precisamente de los dialectos en que se usa (Gavel *Revista* XII, p. 76 s.). Recordemos también la forma *ieyncoa*, que aparece en Dechepare.

Lo que no cabe desconocer es que la nueva forma *Jauninko* viene a probar una hipótesis de don Julio de Urquijo, confirmando el carácter de etimología popular de la forma *Jaungoikoa*.

En la misma inscripción NE se entiende por *nomine*, como lo prueban las restantes inscripciones publicadas conjuntamente por Gómez Moreno donde se lee *I(n) no(mi)ne D(omi)ne, In D(e)i n(omi)ne*, etc.

Otro capítulo sería el de utilizar para la onomástica vasca la serie de nombres propios que en estas inscripciones aparecen: *Belaza, Lehdari, Maria, Munio, Manuto*, etc. El de esta inscripción también es enigmático: *ielno*.



PLEITOS DE LA VILLA DE OÑATE CON SUS CONDES EN EL SIGLO XVI

por IGNACIO ZUMALDE

Todo aquel que intente trazar un esbozo de la historia de Oñate, se ve precisado a conceder un lugar preeminente a la secular contienda del pueblo con sus señores y condes. Es éste uno de los aspectos esenciales de su historia, el que le confiere un interés muy particular si se le compara con la mayoría de los demás pueblos vascos. Aspecto que desgraciadamente ha llegado a convertirse en tópico, ya que los diversos historiadores que más o menos extensamente se han ocupado de ella, no han hecho más que repetir hasta la saciedad uno o dos de estos litigios. La querrela sobre las truchas de *Jaturabe* es la que se lleva la palma, pues ha venido a ser como la nota colorista de su historia. Dada a luz por Floranes que la tomó de los manuscritos dejados por el Dr. Puerto de Hernani, la popularizó en varias de sus obras el genealogista y heraldista Juan Carlos de Guerra.

No obstante hay honrosas excepciones: Gorosábel en su *Diccionario...* nos dió la síntesis más completa de esta larga contienda. Y, como no podía faltar, el P. Lizarralde en sus obras aireó varios de estos pleitos, aunque gustaba más, basándose en ellos, teorizar sobre la filosofía de la historia que relatarlos en sus detalles. Nuestro intento es salir de los campos trillados y dar a conocer una serie de ellos, la mayor parte inéditos, acaecidos en el siglo XVI.

Arturo Campión, en el discurso que pronunció en las Fiestas Euskaras de 1902 celebradas en Oñate, refiriéndose a su historia decía, "que se cifra, particularmente, en el áspero combate del feudalismo y el municipio, y en el conflicto, verdaderamente trágico, que planteó la contraposición del derecho y de la naturaleza" (1). Esta contienda adquiere en Oñate su máxima intensidad en el siglo XVI. Los Condes de Oñate, convertidos en señores de gran importancia en la corte,

(1) Revista «Euskal-erria», núm. 801, pág. 347.

opusieron una tenaz resistencia. Resistencia, ora basada en el derecho, ora en su influencia. El pueblo, con una constancia rayana en terquedad, se mantuvo en la brecha. Todas las ocasiones eran buenas para plantear ante la Real Chancillería de Valladolid o ante la Sala de Alcaldes de la Real Casa y Corte de Madrid, pleito tras pleito. Y no sólo el Concejo de la Villa, representante nato del pueblo, sino el Cabildo Eclesiástico, la Universidad, los oñatiarras como particulares, participaron en la contienda. Fué una verdadera ofensiva llevada a cabo con todos los medios disponibles, que llegó a socavar el baluarte de los derechos adquiridos del Conde.

* * *

En los primeros siglos de su señorío, los señores de Oñate nombraban a su voluntad los alcaldes. A mediados del siglo XV, doña Constanza de Ayala, mujer de Pero de Guevara (llamado a veces don Beltrán), que por muerte de su marido regentó la casa de Guevara hasta 1447, en que su hijo Pero Vélez de Guevara al cumplir los 25 años se hizo cargo de ella, autorizó a los vecinos de Oñate a elegir cada año su alcalde. Esta elección la efectuaban los dos bandos que existían en Oñate: Garibay y Uribarri, que en las luchas de banderizos militaron con los Gamboínos y Oñacinos respectivamente. Los del linaje de Garibay elegían al alcalde los años pares, y los de Uribarri los impares. El señor de Oñate (que pronto sería Conde) se reservaba la facultad de confirmar la elección.

Esta confirmación fué el caballo de batalla de que se sirvieron los oñatiarras para atacar al Conde. Celebrada la elección en la iglesia parroquial el primer domingo siguiente al día de la Candelaria, se enviaba al Conde para su confirmación. Este expedía un documento por el que daba poder al electo para usar de la vara de justicia y demás prerrogativas inherentes al cargo. Cargo que lo ejercía a partir de la fiesta de Nuestra Señora de Marzo. Este día el alcalde electo mostraba al saliente la confirmación, hacía el juramento de rigor, presentaba la fianza exigida y recibía la vara. A regañadientes el Conde confirmaba, ponía obstáculos o dejaba de confirmarla. El Concejo planteó pleito ante la Real Chancillería de Valladolid. En sentencia del 4 de diciembre de 1515, relativa a varios puntos litigados (2), puede leerse:

(2) Entre ellos uno sobre si el alcalde mayor (representante del Conde) podía llevar vara de justicia. Este punto era resolutivo del pleito originado el año 1510 a causa de habersele quitado a la fuerza la vara al alcalde mayor Lopé García de Galarza. La sentencia condenaba al Concejo a permitir que usase de la vara, pero se le absolvía de la falta cometida al quitársela. Cfr. *Archivo Municipal de Oñate. Leg. 2, núm. 5.*

“Otro sí, que en cuanto toca a la elección de alcalde de la dicha villa de Oñate fallamos: que el dicho Concejo e hijos dalgo de la dicha villa probaron su intención. Es a saber: que cada uno de los linajes de Uribarri y Garibay de la dicha villa en cada un año puedan elegir un alcalde, cada un linaje en su vez, para que use de la jurisdicción civil y criminal en primera instancia en la dicha villa e condado de Oñate en cada un año en los pleitos y causas que primeramente ante el dicho alcalde vinieren y se comenzaren, y que el dicho Conde sea obligado de confirmar el dicho Alcalde y darle poder para usar y ejercer la dicha jurisdicción; y en cuanto a esto damos su intención de la dicha villa por bien probada. En cuanto a esto, el dicho Conde no probó cosa alguna que le aproveche, damos su intención por no probada, y condenamos al dicho Conde a que consienta al dicho Concejo e linajes de suso nombrados, en cada un año elegir el dicho Alcalde conforme a la capitulación hecha entre don lñigo de Guevara Conde que fué de la dicha villa y el dicho Concejo, presentada en este proceso por las dichas partes, y que se le no perturbe ni moleste so la dicha pena (3).

Ninguna de las partes quedaron conformes y se apeló. La sentencia del 16 de diciembre de 1516, en grado de revisión, confirmó en todo la de 1515:

“Que fué y es buena, justa y derechamente dada y pronunciada, y que sin embargo de las razones a manera de agravios contra ella por ambas las dichas partes alegadas, la debemos de confirmar y confirmamos” (4).

Así quedaron las cosas, hasta que el 6 de marzo de 1537, el procurador del Concejo presentó ante el Presidente y Oidores de la Real Chancillería de Valladolid una petición en la que manifestaba cómo según uso y costumbre elegían cada año un alcalde ordinario que el Conde tenía obligación de confirmarlo, pero que ahora

“...nuevamente era venido que el dicho Conde en la confirmación que así enviaba ponía muchas palabras que no las podía ni debía poner, conforme a las dichas sentencias en perjuicio de los dichos sus partes y de la jurisdicción Real, pensando de adquirir nuevo derecho sobre lo que estaba sentenciado. Por ende nos suplicó mandásemos que el dicho Conde confirmase según el tenor de las dichas sentencias sin añadir más palabras que perjudicasen a los dichos sus partes, y si de otra manera diese la dicha confirmación mandásemos que no fuese admitida, y mandásemos por confirmada la dicha elección, pues el dicho Conde había requerido y no la había querido confirmar conforme a las dichas sentencias, y porque la persona que llevaba la dicha confirmación era Juan López de Galarza...” (5).

El tribunal mandó dar al Conde traslado de la protesta para que respondiese y alegase sus razones. El Conde nada alegó. De nuevo el tribunal ordenó que el procurador de Oñate presentase al Conde

(3) *A. M. de O. Leg. 2, núm. 7, fol. 11.*

(4) *Ibidem, fol. 11 v.*

(5) *Ibidem, fol. 11 v.*

la solicitud de la confirmación con un traslado de las sentencias de 1515 y 1516, y al tenor de ellas confirmase. El Conde respondió:

“...que no tenia pleitos ni diferencias en la dicha villa y condado de Oñate sobre ninguna cosa, y los que se decian procuradores de la dicha villa no lo eran ni le mostrarian tal poder; (que si le mostrasen seria) esto de algunos oficiales, merced no dada en Junta General ni en Baza Harre (sic) como era uso y costumbre en la dicha villa y condado de Oñate; y que cuando le mostrasen tal poder del dicho Concejo en Junta General, que todo aquello que le pidieran sobre aquello que tenían por asientos y capitulaciones con él y con sus (ante)pasados, y sentencias y cartas ejecutorias, que estaba presto de lo cumplir pareciendo como dicho tenia poder de la dicha villa y Junta General y Condado como era uso y costumbre; porque los Regidores y Oficiales no tenían facultad para más de ciento cincuenta maravedis si no llamaban la villa y vecindades, que eran veinte vecindades aunque era una parroquia; y que los asientos y capitulaciones que les hizo merced su visabuela doña Constanza de Ayala de darles la elección de alcaldía a los dos linajes que habia en la dicha villa, al un linaje un año y al otro otro año a fin de los poner en paz porque era tiempo de revueltas y bandos, y no lo contradecian antes confirmaban las dichas elecciones como se las traian ordenadas, y aun sin las leer las más veces como se podria saber de un hijo del alcalde de la dicha villa que le habia traído la dicha elección y confirmación ordenada, a lo cual solamente preguntó si venia la dicha elección y confirmación como solia; y que el año pasado de mil y quinientos y treinta y seis hubo diferencia sobre lo mismo, y sobre la alcaldía para los pleitos que tocasen al alcalde ordinario, y estando juntos a Junta General todo el pueblo, dia de domingo, en que habia más de mil personas, hicieron una revocatoria del poder que tuviesen dado cerca de ello de que hizo presentación porque el dicho Conde lo puso en manos del dicho pueblo para que ellos viesen lo que les estaba mejor para su buen vivir, y que por aquello que ellos quisiesen estaria él aunque fuese contra él...” (6).

Pese a esta evasiva el procurador del Concejo insistió y le requirió cumplierse las sentencias, y confirmase sin poner las palabras indebidas. Estas eran el *creo y pongo por tal mi alcalde* que insertaba en la confirmación dando a entender que el alcalde lo creaba él con su confirmación y no el pueblo con su elección. El Conde “no lo habia querido hacer dando a ello sus respuestas indebidas”. El procurador del Concejo presentó entonces la confirmación del alcalde de 1537 donde aparecian las palabras *injuriosas*, y el tribunal pronunció el 16 de marzo de 1537 un auto por el que se mandaba al Conde confirmase la elección con arreglo a las sentencias de 1516. El Conde don Pero Vélez de Guevara, aunque aceptó la sentencia, alegó que la pretensión del Concejo sobre las palabras en cuestión era injuriosa para su persona, ya que el que daba la jurisdicción era él con su confirmación y no el pueblo con su elección. El 13 de junio pronunció el tribunal la sentencia en grado de revisión con-

(6) *Ibidem*, fol. 12.

firmando en todo la anterior. Pero como en la de 1516 nada se decía de las famosas palabras, la cosa quedó poco más o menos como antes.

En las elecciones del año siguiente resultó electo Juan Estibaliz de Olalde. Los comisionados del Concejo se presentaron en el castillo de Guevara, residencia habitual de los condes de Oñate, para recibir la confirmación. No habiéndole encontrado pasaron a otras villas cercanas en las que ocasionalmente solía residir, pero tampoco pudieron dar con él. En vista del poco éxito de sus intentos, se decidió entregar la vara al alcalde electo y acudir por la confirmación cuando



Vista S. de la torre y palacio de Guevara. Sobre el montículo, las ruinas del castillo, volado en 1841 por orden del Gobierno, a causa de haber sido durante la primera guerra carlista reducto de gran importancia para las tropas de Carlos V.

el Conde volviese a la región, “porque así se había fecho y acostumbrado a hacer en muchos años”.

Al tener noticias el Conde de que sin su confirmación el alcalde ordinario había tomado la vara y ejercía su oficio, envió a Oñate, en los primeros días del mes de mayo, a su capitán Pero López de Arrieta acompañado de varios hombres armados, para que “hubiesen información de lo que en ella pasaba y prendiese al dicho Juan Estibaliz y a los que más hallase culpables, e hiciese junta, y así mismo le cometi6 que procediese contra otros vecinos que se llamaron jueces anales de la dicha Villa nombrados por el Concejo de ella, cosa nunca vista ni hecha por el dicho Concejo ni por persona

alguna, lo que no se puede hacer por ser como es la dicha jurisdicción sobre criminal pertenecía a él..." (7). Llegó a Oñate el capitán Arrieta con su gente y procedió a cumplir las órdenes de su señor. Los oñatiarras estaban en muy mala disposición para recibir a extraños que en son de guerra venían a pedirles cuentas de sus actos y a entrometerse en sus asuntos. Se originó un alboroto mayúsculo. Vamos a relatarlo cediendo la palabra a los interesados para apreciar mejor los detalles, ya que las dos partes silencian lo que no les conviene. El procurador del Conde se expresaba:

"Y fué el dicho Pero López juntamente con el dicho prestamero a prender al dicho Juan Estibaliz y a otros vecinos de la dicha Villa que decían ser jueces anales y a los otros que por la información parecían ser culpables; el cual con Miguel Pérez de Hernani y otros muchos vecinos de la dicha Villa, con mano armada les requirieron, y no solamente no consintieron que fuesen presos los dichos culpables, mas antes se pusieron en prender al dicho Pero López, juez por él enviado y a los que con él iban, amenazándole que los matarian, y maltrataron al dicho Prestamero, y de hecho se abrazó contra él y contra su justicia a manera de comunidad, y rechazó al dicho Pero López en su posada, y anduvieron alrededor de ella armados de todas armas diciéndole muchas palabras feas y desacatadas y así mismo afrentaron a los demás que con él iban y habían ido para dar fe y testimonio de lo que sobre ello pasaba".

El del Concejo lo relató así:

"...subió a la dicha Villa el capitán Pero López de Arrieta con otros hombres de armas de su compañía y con gente de a pie, sus criados y allegados, armados todos en son de alborozo y con gran escándalo fueron todos juntos a la plaza de dicha Villa, y en llegando el dicho teniente de capitán arremetió con el dicho alcalde y los que con él iban en su redor, y lo asió de la vara y le quiso prender y tomar la vara, y lo puso por obra si pudiera efectuarlo de donde se pudiera y grandes inconvenientes si el dicho alcalde y otros hombres honrados de la dicha Villa que allí se habían hallado no se lo remediara..." (8).

Enardecidos por el percance, y dueños del pueblo (es de suponer que la gente del Conde tomaría las de Villadiego) el Concejo tomó represalias contra los allegados del Conde que quedaron en el pueblo. A Miguel de Elorduy, arrendador de los bienes del Conde, le confiscaron los suyos, que fueron vendidos en pública subasta; a Andrés Ortiz de Idígoras y a Pedro Miguélez de Araoz les quitaron todos los objetos de plata que poseían. En *Jaumendi*, colina que se levanta cerca del pueblo, se hallaba instalada la horca en la que el Conde hacía la justicia. Visible desde el pueblo, era una afrenta para

(7) A. M. de O. Leg. 2, núm. 4.

(8) *Ibidem*.

las libertades y fueros de los que tan celosos eran los oñatiarras pese a su condición de *pecheros*. Ni cortos ni perezosos la derribaron y en su lugar colocaron otra.

Enterado el Conde de las inusitadas nuevas, pidió justicia y desagravios al Real Consejo. El 18 de mayo de 1538 era expedida Real Cédula dando comisión al Dr. Ortiz para que se personase en Oñate y aclarase el aboroto allí ocurrido. El Dr. Ortiz, alcalde de la Casa y Corte de su Majestad, nada más llegar a Oñate acompañado de su séquito compuesto de escribanos, alguaciles, verdugos y criados, detuvo a todo el Ayuntamiento y a los demás inculcados: veintiuno en total, y los encerró en las cárceles del prestamero y del alcalde mayor del Conde. Este último vivía en la torre de Zumelzegui donde tenía las mazmorras.

Después de varios meses de deliberaciones, el 5 de agosto se dictaron las sentencias siguientes:

“Primeramente debo de condenar y condeno al dicho Juan Estibaliz de Olalde en privación del derecho que se le ha dado, que no por la elección que de él fué fecha por el linaje de Garibay, para el oficio de Alcalde ordinario de la dicha Villa y Condado de Oñate de este presente año; y más que le debo de inhabilitar e inhabilito para que no sea más alcalde, ni regidor, ni diputado, ni tenga otro oficio de Concejo en esta dicha Villa y Condado de Oñate por todos los días de su vida; y condénole a que sea sacado de la cárcel donde está con una sogá a la garganta, caballero en un asno, y sea traído a la vergüenza por las calles públicas y acostumbradas de la dicha Villa con voz de pregonero que manifieste su delito, y sea llevado al rollo o picota, o a otro lugar público de la dicha Villa donde la semejante justicia se suele hacer, y allí le sea enclavada la mano derecha y le sea puesta por espacio de dos horas. Condénole más en destierro de la Corte de su Magestad con las cinco leguas de ella, y de la dicha Villa y Condado de Oñate por tiempo de tres años primeros, los cuales se esté en su casa, y no quebrante el dicho destierro so pena que le corte por ello el pie izquierdo; más condeno en veinte ducados de pena, la mitad para la Cámara de su Magestad, y la otra mitad para el dicho Conde; y mando al Concejo de esta dicha Villa y al linaje de Garibay de ella a quien pertenece la elección de alcalde ordinario de la dicha Villa para este año, que luego junte nuevamente y nombren y elijan una persona para el dicho oficio de alcalde para lo que resta de este año... Y así elegido mando que el dicho Conde le confirme conforme a la dicha sentencia y cartas ejecutorias que sobre ello tiene” (9).

(9) Esta elección se celebró el 6 de agosto bajo la presidencia del Dr. Ortiz. Resultó electo Pero Pérez de Garibay. El día 10 se realizó la jura y toma de la vara en la plaza pública, previa la confirmación por el Conde. Presente debían tener los oñatiarras el cumplimiento de las sentencias dictadas por el Dr. Ortiz, llevadas a cabo días antes, y que eran una ofensa a sus derechos, así como una seria advertencia a su belicosidad. Pues bien, nada más serle entregada la vara, apareció en el dicho ayuntamiento y junta Juan Martínez de Uriarte vecino de Anzuola, y así aparecido

A Miguel Pérez de Hernani se le condenó a ocho años de destierro, dos de los cuales tenía que servirlos con sus armas y caballo y a su costa, en el ejército de su Majestad en Orán, más 100 ducados de multa y veinte ducados de oro de costas. A Nicolás Pérez de Lazzaraga cuatro años de destierro, de los cuales uno en Orán, más 100 y 30 ducados respectivamente. A Juan López de Hernani seis años de destierro, de los cuales dos en Orán, más 30 ducados. A Francisco Martínez de Asurduy cuatro de destierro, uno en Orán, y 33 ducados. Tenían la obligación de permanecer los treinta primeros días en casa, y a los cuatro meses presentarse en Orán ante el Capitán General, so pena de muerte. A Pedro de Sudube: "a que sea sacado de la cárcel donde está caballero en un asno con una soga a la garganta, y sea traído a la vergüenza pública por las calles públicas y acostumbradas de la dicha Villa, con voz de pregonero que manifieste su delito". A los demás culpables les fueron aplicadas penas de destierro que oscilaban entre dos y medio año, más multas.

Siguen las sentencias generales:

"Condeno a todos los suso dichos y a cada uno de ellos en perdimiento de todas las armas que tenían al tiempo que hicieron la dicha resistencia al Capitán Arrieta; las cuales aplico a quien de derecho lo hubiese de haber...: otro sí... que debo de restituir, amparar y defender, y restituyo y amparo y defiendo al dicho don Pero Vélez de Guevara, Conde de Oñate, en la posesión o casi en que ha estado y está, que ningún alcalde ordinario de la dicha Villa de Oñate tome la vara ni use oficio de alcalde sin tener primero confirmación y poder del dicho Conde... so pena de quince mil maravedis; otro sí que debo de amparar y defender, y amparo y defiendo al dicho Conde en la posesión o casi en que ahora está de tener y poner su alcalde mayor residencia en esta dicha Villa y Condado de Oñate para que conozca de las causas que puede conocer conforme a derecho y la Carta y Ejecutoria dada entre el dicho Conde y esta dicha Villa, y pueda traer y traiga vara de justicia conforme alcalde, y si lo pusiese vecino y natural de la dicha Villa y Condado, en caso que no lo pueda ponerlo pidan ante su Magestad o a donde viesen que les concierne, para que se remedie y provea lo que fuese justicia (10); otro sí, que debo de condenar y condeno al dicho Concejo y lina-

dijo que en el nombre y como procurador que era de la Villa de Oñate y Concejo de ella, que se apelaba y se apeló en nombre del dicho Concejo de la dicha confirmación presentada por el dicho Pero Pérez de Garibay en la dicha junta, por cuya virtud tomaba y había tomado la dicha vara de alcalde, porque era la dicha confirmación muy perjudicable al Concejo y en su daño y perjuicio dado en la manera que estaba, y que protestaba y protestó en nombre del Concejo de exprimir sus agravios acerca de ello ante quien con derecho debía...» *A. M. de O. Leg. 2, núm. 7.* La escena se repitió al año siguiente. *Leg. 2, núm. 19.*

(10) Este convenio o *Capitulado viejo* se concertó en 1467 entre el Conde don Iñigo de Guevara y los «vecinos escuderos hijos dalgo de la Villá de Oñate y Léniz». *A. M. de O. Leg. 1, núm. 7.*

jes que quiten los jueces que dicen colega y anales que tienen puestos para este año, y que de aquí adelante no les elijan ni pongan ni usen de la ordenanza que sobre ello tienen hecha, hasta tanto que sea confirmada por su Magestad... (11); otro sí, que debo de amparar y defender, amparo y defiendo al dicho Conde en la posesión en que está de que la cárcel pública de esta Villa sea y esté en casa del prestamero por él nombrado, o en casa de su Teniente, con que así mismo debo de amparar y amparo al dicho Concejo en la posesión en que está de que la cárcel sea así mismo en casa de los jurados de esta Villa o de cualquier de ellos y que sea y esté en voluntad del alcalde ordinario de la dicha Villa enviar los presos y mandar prender en casa del dicho prestamero o su teniente o en casa de los dichos jurados o de alguno de ellos, con tanto que así mismo debo de amparar y amparo al dicho Conde en la posesión en que está de que los dichos jurados hayan y den todos los derechos de carcelaje y de los presos al dicho prestamero o su teniente y que las prisiones que tuviesen estén en poder del dicho prestamero o su teniente y les den y les sean obligados a los dárselos los dichos jurados cada y cuando que se los pidieren y los hubieren menester; otro sí, que debo de amparar y defender, amparo y defiendo al dicho Conde en la posesión en que ha estado y está, y si necesario le restituyo en ella, de que el alcalde ordinario de esta dicha Villa se llame y nombre alcalde por el dicho Conde y no por el dicho Concejo...; otro sí, que debo de restituir y amparar y defender, y restituyo amparo y defiendo al dicho Conde en la posesión en que está de hacer reparar por su prestamero o por su Teniente la horca de esta Villa, y mando que sea derribada la horca que agora nuevamente se hizo por el Concejo de esta Villa, y en su nombre así derribada mando que le pueda mandar hacer y haga el dicho Conde a su costa en su nombre medianté la persona del dicho su prestamero o su teniente, y así hecha mando que ninguna persona la derribe ni deshaga so pena de cincuenta mil maravedís, y que el dicho Concejo lo consienta y no la derribe ni mande derribar...".

Hay otros apartados referentes al pago de los gastos causados al Conde, los del séquito del Dr. Ortiz y las costas; a la devolución al arrendador del Conde de todos los bienes confiscados, y a los allegados arriba citados los bienes de plata; sobre los jueces de comisión que el Conde podía enviar, etc. Como se ve, los celosos oñatiarras quedaron muy malparados, y tuvieron que soportar en silencio el recrudescimiento de las prerrogativas condales.

El mismo día (12) que fueron pronunciadas las sentencias se cumplió la relativa a la vergüenza pública. Primero fué paseado Pedro de Sudube,

(11) Estos jueces los nombraba el Concejo para resolver los pleitos apelados después de las sentencias pronunciadas en segunda instancia. Sus atribuciones no aparecen muy claras. En el transcurso del siglo que estudiamos originaron varios pleitos, pues el Conde ora los autorizaba (se dió el caso de formar él mismo tribunal con ellos), ora los intentaba quitar.

(12) Fué el día 5, aunque al final de la sentencia aparezca el 11. Debió de equivocarse el copista.

“e luego incontinentemente por los dichos alguaciles Bartolomé de Santiago y Juan de Irizar, fué ejecutada en su persona del dicho Juan Estibaliz la dicha sentencia de la manera: poniéndole caballero encima de una acémila pequeña, que no hubo asno, con una sogá a la garganta, y atadas las manos y con voz de Miguel de Vergara, pregonero y verdugo de la Ciudad de Vitoria, diciendo: esta es la justicia que manda hacer su Magestad a este hombre porque tomó la vara sin la confirmación del Conde y porque cometió otros delitos contra su Señoría, en pena de su mal oficio le mandó traer a la vergüenza y enclavalle la mano; quien tal hace que tal pague. Y así fué traído por las calles y lugares públicos acostumbrados de la dicha Villa hasta que fué llegado a la plaza de ella, donde en un poste fué enclavada la mano derecha al dicho Juan Estibaliz, y esto hecho fué dado un pregón por el dicho pregonero diciendo: manda su Magestad que ninguna persona sea osada de quitar de aquí a este hombre sin licencia de justicia so pena de ser puesto en su lugar...”.

A las dos horas se le desclavó. Al día siguiente fué derribada la horca, que estaba “en el campo que dicen Jaunmendi”, y en su lugar colocada otra.

El resto de la sentencia fué apelada por los condenados. El 25 de enero de 1539 se pronunciaron en Madrid las nuevas. Al alcalde se le condenó a destierro perpetuo de la Corte y de Oñate. A los demás se les rebajaron algo las penas, siéndoles revocado el servicio de armas en Orán. De nuevo apelaron. El 26 de octubre del mismo año se expidió un nuevo Auto confirmando todas las sentencias dadas en segunda instancia.

Mientras estaban en curso las apelaciones de los oñatiarras procesados, el Conde intentó hacer a sus familiares y allegados todo el mal posible. Se recurrió al Rey, quien por mediación de su Consejo expidió desde Toledo el 6 de marzo una Provisión que termina así:

“...no les prendáis, ni mandéis prender, ni les hagáis facer otro mal ni daño ni agravio alguno en sus personas y bienes contra razón y derecho, como no debáis y no fagades ende mal alguno so pena de la Nuestra Merced y de diez mil maravedís para Nuestra Corona”.

El 18 de agosto de 1540 se expidió otra en parecidos términos (13).

Lo más verosímil es que la humillación infligida a los oñatiarras al desterrar a todo su Concejo y clavar a su Alcalde Ordinario en el rollo como a un vil malhechor, exacerbase su afán de libertad, y les indujese a dar el golpe de gracia a las prerrogativas feudales del Conde, que a la par de convertirse en anacrónicas al correr de los siglos, eran más afrentosas para los *hijos dalgo* de Oñate. Sus querellas parciales a nada definitivo les habían conducido; decidieron pues, sin andarse por las ramas, ir a la raíz del asunto. Una

(13) *A. M. de O. Leg. 3. núms. 22 y 23.*

rebelión armada estaba de antemano condenada al fracaso. Siempre tan apegados a la tradición, a las “costumbres inmemoriales”, tan celosos de la sabia y venerable senectud de sus mayores, no es raro que estuviese presente en su memoria, recuerdo transmitido de padres a hijos a través de generaciones, la bárbara represión con que en 1389, el entonces Señor de Oñate, Beltrán de Guevara, castigó a los oñatiarras que se rebelaron contra él e hicieron cofradía y ordenanzas. Represión que se *redujo*, gracias a la intervención de su mujer, doña Mencia de Ayala, y otras personas caritativas, de la pena capital y confiscación de todos los bienes, a la quema de las casas y tala de los manzanales de los principales inculpados, así como su destierro. Más cercanos estaban los tristes y afrentosos resultados del



Estado actual de la torre y palacio de Guevara

conato de resistencia del año 1538 cuyos frutos estaban *saboreando* todavía. La vía jurídica era el medio más adecuado y el menos expuesto para el logro de sus afanes reivindicativos: declararse realenga y unirse a la provincia de Guipúzcoa para gozar de sus fueros.

El 14 de mayo de 1540 presentaba Juan de Olabarria, procurador del Concejo, Justicia y Regimiento de la Villa de Oñate, ante la Real Chancillería de Valladolid, una extensa petición que vamos a extractar:

“...que siendo como es la dicha Villa con sus términos y vasallos y jurisdicción civil y criminal, con sus rentas y con todo lo a ella aneja y perteneciente, realenga y de vuestra Corona y patrimonio Real, y perteneciendo

todo ello a Vuestra Alteza y a la dicha Corona y Patrimonio Real por derecho o cuasi y por otros justos y distintos títulos, la parte contraria (o sea, el Conde) de hecho y por fuerza, y buscando discordias en la dicha Villa de Oñate entre los dos linajes de ella, se ha entrometido y se entromete a se llamar Señor de la dicha Villa y Conde de ella sin tener título ni causa bastante para ello, más de que el uso de aquella tierra como principal caballero y pariente mayor se ha llamado y llama señor, como se nombra y llama al señor de Zarauz y al señor de Lazcano, y al señor de Berástegui, y al señor de San Millán y otros de otros lugares y villas comarcanas a la dicha villa de Oñate, no siendo señores ni teniendo ninguna cosa que infiera señorío ni jurisdicción en los dichos lugares, sino solamente por ser caballeros principales y parientes mayores los llaman señores de los tales lugares por les hacer honra, y así la parte contraria, sin tener en la dicha villa de Lazcano y Zarauz, y los otros lugares de suyo declarados, sino solamente sus heredamientos particulares, por fuerza y contra justicia y contra derecho ha usurpado y pretende usurpar el señorío y jurisdicción de la dicha Villa y el título de Conde de ella llamándose Señor y Conde de Oñate; siendo por ende, a Vuestra Alteza pido y suplico mande pronunciar y pronuncie no tener derecho la parte contraria a se llamar ni nombrar Conde ni Señor de la dicha Villa de Oñate... e pronunciando ser la dicha Villa propia de Vuestra Alteza... así mismo no ser mis partes obligadas a le prestar a la parte contraria la reverencia y obediencia que vasallos deben a señor... Otro sí la parte contraria así mismo hace a mis partes otro agravio muy grande y en mucho perjuicio de Vuestra Alteza, que sin título ni causa que bastante sea, tiene usurpado el patronazgo de la Iglesia Colegial de la dicha Villa siendo merelenga y estando dispuesto en derecho que ningún lego pueda ser patrón en iglesia colegial, y no solamente lleva los diezmos, pero lleva el pie de altar y ofrendas a los clérigos que sirven en la dicha Iglesia, lo cual es en evidente daño de mis partes porque como parroquianos son obligados a mantener los dichos clérigos de la dicha Iglesia, pues la parte contraria les quita sus alimentos... (14). Otro sí por cuando habiendo los dichos mis partes edificado y hecho la dicha Iglesia de Señor San Miguel de Oñate a sus propias costas y espensas, así la capilla principal y colaterales y coro y todo lo demás de dicha Iglesia y tienen con sus armas, de pocos días a esta parte (de) hecho y por fuerza atrajo a ciertos mayordomos de la Iglesia a que por las paredes de la dicha capilla principal y pilares que mis partes edificaron en nombre de Vuestra Alteza le pintasen sus armas, y las hizo pintar de hecho a costa de la fábrica de la dicha Iglesia, y ha hecho poner así mismo ciertas tumbas delante del altar mayor, delante de la capilla principal de la dicha Iglesia, y ha hecho que se entierre allí un hijo suyo donde nadie hasta hoy de sus antepasados se ha enterrado (15) y en lugar y prin-

(14) Como patrono laico de la iglesia colegial de San Miguel, el Conde nombraba al abad y a los beneficiados, y cobraba todas las rentas, dando a los curas un salario que éstos estimaban irrisorio. El Cabildo sostuvo pleitos con el Conde a lo largo de varios siglos, recurriendo varias veces a Roma. Estas diferencias se allanaron en gran parte al dictar el Obispo de Calahorra, en 1793, el «Plan benefical de la iglesia parroquial y colegial de San Miguel de Oñate». En el Archivo Parroquial existen gran número de Bulas y de Provisiones Reales relativas a esta secular contienda, que aunque más pacífica que la mantenida por el Concejo, no es menos interesante.

(15) En el testamento de Pedro Vélez de Guevara (1559) puede leerse: «...mi cuerpo sea llevado a la mi iglesia y monasterio del señor San Miguel

cipio que mis partes construyeron y edificaron para sus asientos y lugares que tienen para oír sus oficios divinos teniendo la parte contraria como de suso tengo dicho capilla destinada y apartada y enterramiento por sí... a Vuestra Alteza pido y suplico mande condenar a la parte contraria y a los dichos mayordomos que pintaron las dichas armas a que las quiten a sus propias costas y espensas... y así mismo a que quite las dichas tumbas de la dicha capilla principal, y a que des(en)tierra el hijo que tiene enterrado, y deje a mis partes libre la dicha capilla principal y enterramiento... (16).

Al mismo tiempo presentó otra demanda acerca del *puerco ezcurbeste* y el gravamen de veinticinco maravedís por año y macho que acarrese carbón de Artia y otros montes (17). En una palabra, los principales derechos señoriales que disfrutaba el Conde.

El documento que hemos consultado es copia sacada en 1582 para incorporarla al proceso criminal que a su tiempo detallaremos. Juan Carlos de Guerra consultó, al parecer, en 1909 el original de este proceso en el que halló la copia del documento de la fundación del mayorazgo de Oñate en 1149, y que la dió a conocer en un folleto publicado en colaboración con Arturo Campión, Carmelo de Echegaray y P. N. de Sagredo (18). Según Guerra, el Concejo de la Villa de Oñate adujo en el proceso que el documento fundacional del mayorazgo de señorío era falso. Tres fueron las objeciones aducidas: mención de García como Rey de Navarra; empleo de la era de la Encarnación, y el título de Príncipe atribuido a don Ladrón. Las tres son infundadas; según los autores que han estudiado el documento puede admitirse como auténtico (19). Pero lo raro del caso

de la mi Villa de Oñate, y en ella sea sepultado delante del altar mayor del señor San Miguel, a la parte de donde se dice la Epístola, donde está una tumba y dentro de ella los huesos de don Víctor de Guevara mi señor padre, y en la dicha vesa sean puestos los dichos huesos porque están en depósito, y que mi cuerpo sea envuelto con el hábito del bienaventurado señor San Francisco». *A. M. de O. Leg. 2, núm. 8, fol. 101*. Había otra tumba en el lado del Evangelio. Una de éstas, seguramente la del lado de la Epístola, es la que actualmente está adosada al muro de la capilla del Rosario. Fué labrada en la primera mitad del siglo XV para servir de enterramiento a Pero de Guevara, señor de Oñate y padre de Íñigo de Guevará.

(16) *A. M. de O. Leg. 2, núm. 8, fols. 116 s.*

(17) En el *Capitulado viejo* de 1467 se especifica así: «Paguen a vuestra merced en el tiempo que hubiérase cevera en los dichos montes altos y bajos comunes del dicho condado, de cada un rebañío de sesenta y seis puercos, un puerco común ezcurbeste; y así mismo pagando a vuestra merced los carboneros que fiesesen carbón en todos los dichos montes altos y bajos comunes del dicho condado, por cada una bestia en que cargasen carbón que fiesesen en los dichos montes veinte y cinco maravedís en cada un año». *A. M. de O. Leg. 1, núm. 7, fol. 7*.

(18) *El mayorazgo de Oñate*.

(19) Vid. el estudio de don Leonardo Zabaleta «*Oñate en los albores de su historia*». Revista «*Oñate*», 1950.

es que en la copia de este pleito que hemos manejado, que es copia de una Provisión de emplazamiento en la que se hace historia de todo el pleito, no se diga una palabra de lo que dice Guerra haber leído en el original que consultó. Por otra parte nuestros esfuerzos por dar con el documento manejado por Guerra han sido infructuosos, y tenemos noticias de que el P. Lizarralde fracasó también. Y el caso se complica al comprobar que en el Inventario hecho en el siglo XVIII por Manuel de Urmeneta del Archivo Municipal, no se hace mención de este pleito original.

Pero dejemos a un lado este *problema* de investigadores, y prosigamos con el pleito que estamos reseñando, que al parecer debía ser acogido con agrado por los *funcionarios* de Carlos I. Buena era la ocasión para eliminar uno de los residuos del feudalismo que sus abuelos los Reyes Católicos consiguieron domeñar. Por otra parte no era la primera vez que los reyes de Castilla, a instancias del Concejo de Oñate, habían ordenado la incorporación del condado a la Hermandad de Guipúzcoa. Todos aquellos intentos fracasaron; este de ahora iba a sufrir la misma suerte. Por algo eran los Condes de Oñate señores de gran influencia en la Corte: capitanes de la Guardia Real, miembros del Consejo de S. M., Ricohomes, etc.

El Presidente y Oidores de la Real Chancillería dieron al Conde un traslado de la demanda de la Villa. El Conde declinó la jurisdicción del tribunal alegando no ser jueces competentes para tamaño asunto, ya que éste era de la sola incumbencia del Consejo Supremo. La Real Chancillería denegó la apelación del Conde declarándose jueces de la causa e instándole que para la primera audiencia preparase su descargo, concediéndole para lo mismo un determinado plazo.

En esto intervino el obispo oñatiarra Rodrigo Mercado de Zuazola que por aquel entonces andaba atareado con los proyectos de la Universidad. En carta dirigida al Concejo de Oñate el 21 de octubre de 1541 exponía sus dudas respecto a la pronta solución del pleito, que el "Conde quería componer", y que "aunque la justicia está muy clara (a favor de las pretensiones de la Villa) como todos los letrados lo afirman, por negligencia podría perescer como cada día lo vemos" (20). El obispo Mercado de Zuazola, que conocía bien el tinglado de las chancillerías —había sido presidente de la de Granada— y las trapisondas jurídicas en ellas amañadas, pensó liberar a su pueblo del yugo condal comprando la villa de Torquemada y regalándosela al Conde en compensación de la renuncia al

(20) «Historia de la Universidad de Sancti Spiritus de Oñate», por el R. P. José A. Lizarralde. Tolosa, 1930. Pág. 65.

Condado de Oñate. Sueño dorado que no llegó a cuajar porque las arcas del magnánimo prelado comenzaron a menguar a causa de las ingentes sumas gastadas en el embellecimiento de su pueblo con monumentos que hoy en día mantienen viva la memoria de este gran señor del Renacimiento.

Si el "Conde quería componer", como decía Mercado de Zuazola, bien se las arregló para convencer a los del Concejo. El 16 de julio de 1542, "en las casas de Pedro Miguélez de Araoz que son en la dicha Villa", ante los escribanos Pedro González de Marquina y Juan López de Galarza, se firmó la escritura de "transacción e iguala". Por ella se comprometían ambas partes a no insistir más en los pleitos pendientes en los diversos tribunales. El Conde por su parte se obligó a confirmar la elección del alcalde ordinario sin oponer impedimento alguno, "y sin conocer de la avilidad idoneidad y suficiencia de tal electo, sólo con el testimonio de cómo fué electo por el dicho Concejo y linaje, dentro del tercer día que fuese requerido con el dicho testimonio"; en la Confirmación se abstendría de poner las palabras ofensivas que motivaron los pleitos anteriores; y en el caso de ausentarse dejaría a persona facultada de confirmarla, y de no dejarla en Vitoria, Guevara u Oñate, con solo el haber estado en estos tres lugares en su busca, podía darse como confirmada. Se obligaba además: a no tomar residencia al alcalde ordinario, ni cuentas al Concejo; a permitir al alcalde ordinario poner horca u otros instrumentos para hacer justicia, donde quiera y cuando quisiera; a no entrometerse en el gobierno de la Villa; a que los beneficiados del Cabildo Eclesiástico fuesen naturales de Oñate; a renunciar al *puerco ezcurbeste* y a los maravedís de impuesto por las cargas de carbón, etcétera. El Concejo a su vez se obligó a pagar al Conde 4.000 ducados, ya que éste tenía "necesidad de pagar ciertas costas y gastos que hizo en los dichos pleitos y así mismo en la jornada de Bari Argel, a donde fué y sirvió por mandato de su Magestad" (21).

Así quedaron las cosas hasta que el 1559 moría en Oñate el Conde don Pedro Vélez de Guevara, "muy viejo y gotoso" al decir de Garribay, siendo enterrado en la iglesia de San Miguel. Le sucedió su hijo Juan Ladrón de Guevara, que bien pronto olvidó los compromisos adquiridos por su padre, pues al año siguiente ya estaba reclamando a los oñatiarras el *puerco ezcurbeste* y los maravedís sobre el carbón. El pleito que se originó duró hasta 1582, siendo en esta fecha declaradas nulas las pretensiones del Conde, condenándosele

(21) A. M. de O. Leg. 2, núm. 20. Los 4.000 ducados fueron pagados en varios plazos según consta por varias cartas de pago. Leg. 2, núm. 21.

además a devolver las *prendas* quitadas a varios vecinos y que estaban depositadas en casa del prestamero (22).

El 1570 volvió la Villa a plantear el pleito sobre la jurisdicción del Condado suspendido en 1542 en virtud de la *igualta*. El 7 de abril el Dr. Tobar, fiscal de la Real Chancillería se dirigió al Presidente y Oidores de la misma instándoles a que diesen carta de emplazamiento contra el Conde para que se presentase al seguimiento del pleito. El Conde, por medio de su procurador Juan de Antezana alegó que la petición del fiscal era nula por no estar precedida de la necesaria licencia, y suplicó se retirase la instancia. El fiscal respondió que no le era necesaria la alegada licencia, y así quedó el asunto. El 16 de enero de 1571 comparecieron ante la Real Chancillería el procurador del Concejo, Laurian de Xerez, y el fiscal Dr. Ramírez, quienes declararon:

“Que atento que el dicho negocio era de mucha calidad y estaba rescibido a prueba y suspendido el término, y lo que restaba del por correr era muy poco y en él podían hacer sus probanzas, mandásemos que todo el dicho término corriese de nuevo, de lo cual, por los dichos nuestro Presidente y Oidores se mandó dar traslado al dicho don Ladrón de Guevara... y por el contra ello no se dijo nada, ni alegó cosa alguna en contrario, y así mismo en dicho artículo se concluyó el dicho pleito”.

Y así quedó de nuevo suspendido este trascendental pleito. Algo había por medio que impedía su prosecución. Este *algo* lo paralizará todas las veces que la Villa lo remueva.

Desde fines de 1580, por fallecimiento de su padre, rigió el Condado de Oñate Pedro Vélez de Guevara. Al igual que su homónimo abuelo, pasó su vida peleándose con sus vasallos.

El 13 de mayo de 1581, en la junta del Ayuntamiento celebrada en casa del Alcalde Dr. Francisco Ibáñez de Albiz, se hacía constar que

“...de pocos días a esta parte, en notable perjuicio y desautoridad de las justicias de esta dicha Villa y de los parroquianos de la Iglesia mayor de Señor San Miguel de ella, delante de sus asientos principales y antiguos, pone y toma silla Domingo de Orbea, siendo persona privada y particular, y el señor licenciado Andrés Ortiz de Idígoras, abad, parece que se lo permite y ayuda para que así lo haga, y en lo de hasta aquí las dichas justicias y demás vecinos y parroquianos, por evitar inconvenientes y alborotos lo han templado, y no conviene que adelante se disimule cosa tan perjudicial. Por ende mandaron que se notifique al dicho Domingo de Orbea, que de aquí en adelante no ponga ni tome silla ni asiento particular delante de los asientos principales de las dichas justicias y vecinos y parroquianos en la nave principal de la dicha Iglesia, ni se levante a ofrecer ni a otro acto alguno antes,

y primero muestre si tiene facultad para lo poder hacer; y lo mismo se dé noticia de este auto al dicho señor Abad" (23).

El mismo día se presentó el escribano Martín Galarza ante Domingo de Orbea y le dió cuenta del acuerdo del Ayuntamiento. "Casi a la postre —refiere el escribano— no quiso escuchar ni oír más y dijo que me fuera". El Abad de San Miguel respondió que el uso del asiento en cuestión "no convenía a nadie sino al muy Ilustre señor don Pedro Vélez de Guevara Conde y Señor de la dicha Villa y como patrón de la dicha Iglesia", y prometió proceder con todo rigor.

De hecho, el proceder de Domingo de Orbea databa del año anterior en que siendo alcalde Juan López de Gojenaga, con "favor y calor que parecía le daba" el Abad, se había sentado "algunas veces" en misa mayor delante de los asientos del Concejo. En el pueblo se había murmurado mucho el insólito hecho quejándose del alcalde que lo toleraba y disimulaba. Y así siguieron las cosas hasta que el 8 de mayo, festividad de la Aparición de San Miguel (24),

"...dijo la misa mayor el señor don Pero de Guevara, tío de su señoría del señor Conde de Oñate, y estando el pueblo a lo oír, tornó el dicho Domingo de Orbea a tomar silla y se asentó en ella delante de las dichas justicias y parroquianos. E como el señor don Pero bajó a tomar la ofrenda, se anticipó el dicho Domingo de Orbea a ofrecer y ofreció antes y primero que el doctor Francisco Ibáñez, alcalde ordinario, que estaba presente en su asiento, y el dicho señor don Pedro de Guevara volvió al altar y quedó en su lugar el diácono a tomar la ofrenda del pueblo, y como esto vió el dicho señor alcalde, por evitar todo escándalo calló y disimuló y toleró y dejó de ofrecer aquel día".

La cosa era por demás. Por eso en la primera junta del Ayuntamiento se acordó lo arriba referido. Al día siguiente, 14 de mayo, primer día de Pascua.

"Diciendo la misa mayor el dicho Abad, y estando el pueblo a la oír, y aque estaba consumiendo el dicho Abad, vino el dicho señor don Pedro de

(23) A. M. de O. Leg. 3, núm. 43. Vid. Lizarralde o. c., pág. 237 s., donde se relatan parte de este suceso y otros tocantes a los diversos pleitos originados en el transcurso de los siglos siguientes a causa de los asientos de la iglesia entre el Conde, el Cabildo, el Concejo y el Rector de la Universidad. El P. Lizarralde se equivocó al escribir que este Orbea era alcalde mayor. El alcalde mayor a la sazón era el licenciado Vasquez de Saavedra. Suponemos que este Orbea sería pariente de la mujer del Conde, doña Ana de Orbea, natural de Eibar.

(24) Hoy en día se celebra aún esta festividad. A la misa mayor acude el Ayuntamiento, que concurre también a la procesión que se hace por *Calezarrú*, de la cual es este santo Patrono particular. A esta fiesta se le conoce con el nombre de *San Miguel-tziki* para diferenciarla de la de San Miguel de septiembre, Patrono de todo el pueblo.

Guevara y en su compañía el dicho Domingo de Orbea, y se arrodillaron delante de sendas sillas particulares que delante de los dichos asientos de las justicias y parroquianos se habían puesto, y en esto el doctor Puerto de Hernani diputado y letrado del Concejo de esta dicha Villa se levantó de cabe el Alcalde de la Hermandad, y sin decir nada pasó a donde el dicho Domingo de Orbea estaba arrodillado, y la silla que tenía a las espaldas para se sentar se la tomó y quitó, y le desvió diciendo, que aquella no podía ni debía ocupar el dicho Domingo de Orbea, lo cual hizo y dijo templadamente y con voz baja y sin ninguna alteración; y como esto vió el dicho señor don Pedro de Guevara, se levantó luego muy acelerado y con cólera, y dijo a alta voz al dicho doctor Puerto, que por qué había hecho aquello, y que era un desvergonzado bachillerejo y otras palabras, y el dicho doctor Puerto respondió, que en nombre de la Villa lo hacía como diputado y letrado del dicho Concejo, y que él no era bachillerejo sino doctor, y muy doctor, en lo cual y en todo lo demás que respondió usó de mucha templanza, sin cólera ni altación alguna; y en esto Rodrigo Ibañez de Albiz, regidor de esta Villa dijo que el señor don Pedro de Guevara no debe tener noticia del auto que la Villa proveyó; y el dicho señor don Pedro respondió: si tengo noticia, pero el Alcalde ni Regimiento no tenían que ver en ello; y todavía el dicho señor don Pedro tomó la sila, y en ella y en la otra quedaron asentados él y el dicho Domingo de Orbea...”

Como el alcalde nada dijo, el Dr. Puerto de Hernani optó por callarse, y así quedaron las cosas. En la cabeza de proceso que se redactó al día siguiente los testigos declarantes opinaron que si el alcalde no había secundado al diputado Puerto de Hernani, era en razón del respeto debido al tío del Conde y por no armar escándalo, ya que el pueblo estaba presto a impedir a la fuerza que se sentasen los allegados del Conde en los asientos preferentes.

Este curioso suceso fué la chispa que prendió fuego de nuevo a pólvora de las mal contenidas aspiraciones de autonomía que albergaban los oñatiarras. En el término de los dos años siguientes van a sucederse una serie de procesos más o menos encadenados de los cuales los oñatiarras saldrán bastante mal parados. La documentación que hemos podido consultar está incompleta en lo que respecta a algunos de los pleitos, faltando el Libro de Actas del Ayuntamiento que hubiera podido guiarnos en su complicado enmarañaje.

El 27 de mayo dió el Concejo poder a tres procuradores de la Audiencia Episcopal de la diócesis de Calahorra para demandar a su Ilma. mandamiento prohibitorio de poder sentarse en la Iglesia delante de los asientos del Concejo (25). El 7 de junio el Provisor y Vicario de la diócesis expidió citación a Domingo de Orbea para que a los seis días de recibirla se presentase o enviase su procurador para deponer en el proceso que se iba a incoar.

Entretanto, el Conde mandó prender al Dr. Puerto de Hernani,

quien enterado a tiempo se amparó en la Iglesia. Contrariado, el Conde se presentó en Oñate y en compañía del licenciado Saavedra, alcalde mayor, Martín de Bidaurreta prestamero y algunos criados, prendió violentamente al Dr. Puerto y lo encerró en sus prisiones, violando la inmunidad que el fuero eclesiástico confería a los templos. Se siguió pleito interviniendo como jueces el Obispo, el Abad de San Miguel y el Rector de la Universidad. El Conde envió apelación de fuerza a la Real Chancillería de Valladolid, la cual a su vez expidió el 24 de abril Auto no otorgando al Conde la apelación y remitiendo el proceso a sus primitivos jueces.

El 4 de mayo el Obispo de Calahorra dió comisión al Vicario de Mondragón para que

“...proceda contra el dicha Conde de Oñate y su alcalde mayor y consortes que fueron en sacar de la Iglesia de San Miguel de la dicha Villa de Oñate al doctor Puerto de Hernani vecino de la dicha Villa, hasta y en tanto que lo vuelvan libre y sin costa alguna a la dicha Iglesia el dicho doctor para que goce de la inmunidad de ella, dando para ello sus letras y censuras en forma como nos presente, siendo las podriamos dar hasta la invocación del auxilio del brazo seglar.”

El 6 del mismo mes comunicó el teniente vicario de la parroquia de San Juan de Mondragón al Conde y a sus consortes para que “so excomunión mayor y quinientos ducados” cumpliese el mandato. Al día siguiente fué restituido el Dr. Puerto a la iglesia, pero tuvo que pagar al escribano Gabriel de Marulanda 28 reales “por la saca de los procedimientos y procesos contra él fechos”.

En esto terció Diego de Corriero, Rector de la Universidad, alegando que como Juez Apostólico y Conservador tenía jurisdicción sobre toda clase de procesos en los que interviniesen las personas afectas a la Universidad, y como el Dr. Puerto era profesor de la Universidad, estaba sujeto a su jurisdicción. En escrito pasado al Conde el 8 de mayo, so pena de excomunión mayor, le mandaba

“...que dentro de seis horas primeras siguientes de la notificación de esta nuestra carte anule y revoque y de por ninguna como derecho lo el todo lo por vuestra Señoría fecho, procedido, mandado, señalado y actuado, y lo remita todo ante nos como ante su juez competente.”

El procurador del Conde, Pero López de San Román, comunicó al Rector que su jurisdicción alcanzaba sólo a los estudiantes que estaban matriculados en las aulas de la Universidad, y que siendo el Dr. Puerto abogado y diputado del Concejo, y procesado por su desacato al Conde como vecino de Oñate y miembro del Concejo, no tenía por qué inmiscuirse en el asunto. El Rector, sin andar en más contemplaciones, excomulgó al Conde y a sus consortes.

De nuevo recurrió el Conde a la Real Chancillería de Valladolid. El 8 de septiembre (?) de 1582 una Real Provisión de Felipe II se expresaba en estos términos: "A vos don Pero Vélez de Guevara, juez que os decís ser de la Villa de Oñate... no conozcáis ni os entrometáis más a conocer del dicho plaito y causa... y os inhibáis y hayáis por inhibidos". El proceso quedaba en la Real Chancillería. No hay más noticias sobre el asunto.

Por esta fecha, y más o menos relacionados con los referidos pleitos, se desarrollaron otros.

El 29 de marzo de 1582 enviaba el Conde al alcalde ordinario del año anterior, Francisco Ibáñez de Albiz, un mandamiento citatorio

"...por el cual vos mando que dentro de un día natural primero siguiente que os fuere notificado, parecais ante mi personalmente a estar y asistir a la dicha residencia secreta y publicas que os quisieren poner y demandar, y a estar y ser presente a todos los autos que en la dicha razón deben ser hechos" (26).

No se especifica la causa de esta residencia que el Conde iba a abrir contra todos los componentes del Concejo del año fenecido, aunque parece estar relacionada con el mal gobierno de los abastecimientos, como se desprende de las cartas cruzadas entre el Conde y Juan Pérez de Lazarraga que después se reseñarán. En los documentos relativos al proceso contra el Dr. Puerto de Hernani, citados poco antes, se dice que éste había dado cierto memorial para la elección que el Conde consideró como injurioso; por otra parte el 14 de abril y el 12 de junio de 1581 y en todos los documentos que de este año hemos podido consultar a partir del altercado de la silla, aparece el alcalde como ausente y en sus funciones el teniente de Alcalde Martín Sáez de Tobalina, que a su vez es citado como alcalde en algunas de las cartas referidas poco antes. A falta de más datos sospechamos que algo debió de ocurrirle a Francisco Ibáñez de Albiz, pues el Conde da a entender en el citado mandamiento que había huído con su familia.

El Dr. Albiz, que moraba en Bilbao en la casa y torre de Tristán de Leguizamón, manifestó al escribano que le notificó, que el mandamiento de Conde "era ninguno y de ningún valor y efecto", ya que si alguien podía tomarle residencia era el Alcalde sucesor; y que si éste le exigía, estaba presto a comparecer ante él; por otra parte "no tenía hecha cosa alguna por que hiciese fuga alguna, ni tal se pudiese presumir ni sospechar". Días más tarde daba poder en nombre suyo y en el de su hermano Rodrigo, regidor que fué del

Concejo, a su procurador para interponer apelación. Los documentos consultados no alcanzan más.

El Conde tenía cierta razón al usurpar el derecho de residencia al Alcalde Ordinario, ya que en esta fecha el alcalde electo no había tomado aún la vara. El 4 de febrero de 1582 había resultado elegido por el bando de Garibay, Juan Pérez de Lazarraga. El 25 de marzo, fiesta de la Asunción de Nuestra Señora, día señalado según costumbre para la toma de posesión del nuevo ayuntamiento, no estaban presentes al acto celebrado en el auditorio público de la plaza ni el alcalde saliente ni el entrante. El primero ya se ha visto cómo estaba en Bilbao; el segundo, patrono del Monasterio de Bidaurreta como heredero que era de su fundador, estaba ausente por algún negocio. El teniente alcalde Martín Sáez de Tobalina, para salir airoso de la complicada situación jurídica en la que se encontró, hizo una componenda:

“...y porque el pueblo no esté en el interin sin alcalde, y porque estoy asegurado con parecer de letrado de ciencia y conciencia, puedo retener la dicha vara hasta que el dicho Juan Pérez vuelva, que será en breve según pública voz, y no estoy obligado a dejarla, la retengo sin que por eso sea visto contravenir a lo dispuesto por su merced.”

Leído este requerimiento por él, lo volvió a leer en vascuence el Dr. Mendizábal, y se levantó acta (27).

El 17 de abril comunicaba el Conde a Juan Pérez de Lazarraga,

“...que por razón de no haber alcalde, regidores, concejo y oficiales en esta Villa, porque su jurisdicción y oficios espiraron el día de Nuestra Señora de Marzo próximo pasado, toda la jurisdicción se incorporó y a uno en mí como señor que soy de ella y de toda la entera jurisdicción, pues por mi confirmación y poder, y por las de los señores condes mis antepasados, los alcaldes ordinarios que hasta agora han sido, han ejercido sus oficios, y de aquí adelante les han de ejercer por la dicha virtud y poder, por donde estais obligado por la dicha razón a tomar la vara de tal alcalde, caso que lo pretendais o podais, a ello ser compelido de mi mano sola y no de otra.”

El día 19 respondió Juan Pérez de Lazarraga:

“La jurisdicción del alcalde mi predecesor no espiró el día de Nuestra Señora de Marzo, antes se continua en el interin que yo hubiese de ejercerla de derecho, y en su cumplimiento retuvo la vara... y cuando en esto hubiese algún escrúpulo, que no hay, el día que la dicha Villa me eligió por alcalde, y por vuestra Señoría fui confirmado conforme a las ejecutorias reales que hay sobre este particular, que fué primero que el día de Nuestra Señora de Marzo, se trasmitió en mí la jurisdicción en prima instancia ordinaria y necesaria y está conservada en mí al presente, de suerte que no hay que tratar de devolu-

ción, y cuando hubiera lugar la tal devolución, sería a vuestra Señoría lo que es suyo, que es la confirmación, y a la Villa la elección que es suya conforme a las dichas ejecutorias, y lo otro porque de tiempo antiquísimo a esta parte, como a vuestra Señoría consta y no puede pretender justa ignorancia, el alcalde electo recibe la vara de su predecesor, y no de vuestra Señoría.”

Le suplicaba a continuación anulase su mandamiento y le permitiese recibir la vara como era costumbre, y que en el caso contrario estaba dispuesto a recurrir ante el Rey.

El mismo día le dirigió en unión del Dr. Mendizábal, otro escrito:



Torre de Zumelzegui

“A mi noticia ha venido que vuestra Señoría de algunos días a esta parte se ha entrometido en el gobierno de la dicha Villa y de sus bastimientos, en particular poniendo y mandando poner precios y posturas en los dichos bastimientos de vino, pescado y otras cosas; poniendo aranceles en el auditorio público y en los mesones y ventas de la jurisdicción de esta Villa; achicando las medidas de lo que primero solian estar, y compeliendo a los taberneros contra su voluntad vendan el vino por las dichas medidas; poniendo a su prestamero en el contrapeso de las carnicerías, y prendiendo al personaje que estaba en el contrapeso conforme la costumbre de esta Villa; tomando residencia a los

alcalde y oficiales del año pasado, y compeliendo con captura de su persona al mayordomo del dicho Concejo le de las cuentas de los propios de él; y compeliendo con captura y prisiones a los escribanos entreguen originalmente los procesos que por su presencia y ante el alcalde ordinario de esta Vila están pendientes, y otras cosas... a vuestra Señoría pido y suplico anule y revoque todo lo hecho y actuado..."

Al día siguiente respondió el Conde, que se hallaba hospedado en la "torre y palacio" de Zumelcegui, al primer escrito, alegando

"...que las razones que el dicho Juan Pérez de Lazarraga dice y alega son frívolas y sin fundamento por cuanto el no tiene jurisdicción alguna por razón de la elección y confirmación, porque solo está apto y en potencia para ser alcalde en esta Villa por razón de ellas hasta tanto que le sea entregada la vara, la cual ha de recibir conforme a derecho, de mano de quien tenga jurisdicción, pues ha tomalle el juramento y comepelle a que de las fianzas y para examinar los recaudos por virtud de los cuales pide la entrega de la vara, se requiere que la haya de parte de quien la ha de recibir, la cual dicha jurisdicción nadie la tiene sino es su Señoría, porque como ha dicho está todo incorporado en él como Señor en toda la jurisdicción, atento que la jurisdicción del alcalde su predecesor expiró y se extinguió el día de Nuestra Señora de Marzo próximo, y no obsta el testimonio y protesto del alcalde su predecesor porque este protesto es contrario del hecho que hace dejando como dejaba, como en efecto el dicho alcalde dejó, renunció, y así como conferido y dilatado para tiempo inhabil en el cual en ninguna manera pudo usar de jurisdicción, no puede ni debe ser de algún valor y efecto..."

En cuanto a la protesta del alcalde relativa a la injerencia del Conde en los asuntos tocantes al gobierno del pueblo, he aquí lo que respondió el mismo día:

"...y lo puede muy bien hacer por lo que le toca por el buen gobierno de esta su Villa, y para escudriñar y saber cómo se administraba y se administra justa, y cómo se gasta la hacienda de la república en lo cual no tiene que agravarse nadie pues le viene de ello mucho fruto y aprovechamiento..."; y si él ha obrado así, es para "que la república no padezca, y así ha aforado y puesto los dichos mantenedores porque lo puede hacer como tal señor y también porque ha habido y hay falta de alcalde y regimiento en esta Vila y su Señoría lo puede hacer y no otro; y en cuanto al haber bajado las medidas su Señoría ha remediado y proveído sobre una cosa que tenía mucha necesidad de reparo porque las medidas eran mucho mayores que las que su Magestad manda que haya, y debajo de su cubierta de ser mayores se ha descubierto un estanco y sisa que ha mucho tiempo que hay en esta Vila..."; y si para tratar de oponerse a sus órdenes "hiciese alguna junta o monopolio le castigara muy bien castigado."

A las pocas horas expidió el Conde otro mandamiento en términos casi iguales al transcrito poco antes referente a la vara, amenazándole al final con 500 ducados de multa si no lo cumplía. Pero el alcalde electo seguía en sus trece, y volvió a afirmarse en sus protestas y apelaciones.

El día 28 suplicó al Conde le diese un traslado del mandamiento que había hecho leer en el púlpito de la iglesia aquel mismo día, de cuyo contenido no pudo enterarse por no estar presente, ni poder nadie darle razón exacta del mismo. El Conde le contestó que en el mandamiento

“...hablaba con el pueblo y con el linaje de Garibay, el cual se leyó, como constaba por testimonio de tres escribanos y voz inteligible por dos veces, y que no habla con el dicho Juan Pérez, ni el dicho Juan Pérez lo puede pedir en nombre del pueblo ni del linaje porque es persona particular.”

Pese a esta evasiva, y seguramente por conducto del cura Gorostidi, encargado de leerla por el púlpito, se hizo con él. La súplica dirigida al Conde el día 29 se refiere al mantenimiento, y protesta de la amenaza lanzada en él sobre ordenar nuevas elecciones si no se avenía a recibir la vara de sus manos; y añadía, que si lo hacía, habría mucho “ruido y escándalo... por ser vuestra Señoría muy poderoso y yo muy emparentado”, por lo cual, habiendo presentado demanda a S. M., era conveniente dejar las cosas como estaban interin resolvía la autoridad el asunto. El mismo día daba el Conde otro mandamiento, que fué leído también por el púlpito, muy ambiguo, en que ora amenazaba con nombrar él mismo alcalde si el linaje no lo hacía, ora daba a entender no lo haría para evitar males al pueblo, anunciando al final que se ausentaba de Oñate llamado por sus ocupaciones. El alcalde electo protestó de nuevo remitiéndose al juicio de la Real Chancillería.

Este expidió el 22 de junio Auto en el que mandaba

“...que el Rector del Colegio de la Villa de Oñate o el Vicerector de él por ausencia del dicho Rector, de y entregue la vara de alcalde ordinario de la dicha Villa a Juan Pérez de Lazarraga para que use y ejerza el dicho oficio” (28).

Ni el Conde ni el Concejo quedaron conformes, y apelaron (29). El 17 de julio se pronunció la sentencia definitiva confirmando la anterior. El 25 del mismo mes, el Vicerector Joanes de Iturrieta en-

(28) *A. M. de O. Leg. 2, núm. 23.*

(29) Para reflejar la mentalidad del Conde, he aquí una de las razones que aduce, del más puro cuño medieval: «Conforme a derecho, en los pleitos dudosos entre vasallos y señores, el señor había de ser siempre preferido a sus vasallos, mayormente en este caso que no se trata de interés y ni comodo pecuniario, sino de una honra y preeminencia, la cual era más justo se diese al señor que no a sus vasallos.»

tregó en el auditorio público la vara a Juan Pérez de Lazarraga (30). Pocos días antes, el 6 de julio, por mediación del procurador del Concejo, Laurian de Xerez, era introducida en la Real Chancillería de Valladolid una relación de agravios hechos por el Conde. Esta requisitoria constaba de 19 puntos, y es el resultado de las cartas cruzadas entre el Conde y Juan Pérez de Lazarraga referidas más arriba. Se trataba de diversas injerencias del Conde en el gobierno del pueblo; además de lo ya referido se le acusaba: de hacer ronda por las noches con el alcalde mayor, siendo esto de incumbencia del alcalde ordinario; tomar residencia sobre la administración de las obras pías; sentarse el alcalde mayor en la iglesia en la cabecera del banco del linaje del alcalde ordinario; sentarse en asientos preferentes personas allegadas al Conde; encerrar a los detenidos en la torre de Zumelcegui habiendo cárceles públicas (31); avocar los pleitos pendientes en primera instancia ante el juez (alcalde ordinario) no siendo de su incumbencia más que los de segunda instancia en grado de apelación; traer escribanos de fuera habiendo en el pueblo, y no permitir a éstos guardar copia de ciertos autos; el alcalde mayor había dejado de jurar su cargo y de presentar la fianza ante el Con-

(30) Durante estos meses de disputas el Concejo elevó a S. M. tres requisitorias. Felipe II expidió tres Provisiones dirigidas al Conde: la primera, del 30 de marzo, mandándole no moleste a los del Concejo en sus pleitos, dé un *seguro* de «no les prender, ni herir, ni matar, ni les serán tomados ni ocupados sus bienes». *A. M. de O. Leg. 3, núm. 25*; la segunda, del 10 de mayo, mandándole no moleste a los escribanos en el ejercicio de su cargo en los asuntos referentes a los pleitos. *Leg. 3, núm. 24*; la tercera, del 3 de junio, para que no impida ni moleste se hagan juntas donde se acuerde contribuir particularmente a la prosecución de los pleitos. El 17 de junio, estando la mayor parte del pueblo, y el mismo Conde, oyendo la misa mayor, se leyó desde el púlpito esta Real Provisión. A la una del mediodía «en la plaza y lugar acostumbrado» hubo junta general «para tratar y conferir y ordenar lo que conviene hacer en los pleitos y causas que la dicha Villa trata con el dicho Conde, y para que cada uno de su voluntad dé lo que quisiese para las costas y gastos de los dichos pleitos y su prosecución». El mismo día, y en la misa mayor celebrada en el monasterio de Bidaurreta, se leyó también «en romance y vascuence» la Real Provisión, añadiendo «que todos los vecinos se juntasen en la plaza de esta Villa en las puertas de las casas que fueron de Pero López de Lazarraga». De esta misma Provisión se sirvieron los del Concejo en los años 1584 y 1602. *Leg. 3, núm. 26*.

(31) Sobre este punto se expidió Real Provisión el 8 de octubre de 1584, en la que se manda: «...de aquí adelante cuando mandaredes prender a algunos vecinos de la dicha Villa por algunos delitos que hayan cometido y otras cosas, no les lleveis, ni mandeis llevar presos a la dicha fortaleza que esta fuera de la dicha Villa, ni otra parte fuera de ella, sino que los pongais presos en las cárceles que ordinariamente hay en la dicha Villa...» *A. M. de O. Leg. 2, núm. 9*.

cejo como era costumbre, etc. (32). Juan de Antesana en nombre del Conde contestó a todas las acusaciones alegando sistemáticamente tener el Conde derecho a obrar como lo hizo. Nuevo informe del procurador del Concejo, y nueva réplica del del Conde. El 7 de septiembre del mismo año estaba todavía pendiente en la Chancillería. En esta fecha fué sacado un traslado a petición del procurador del Concejo para presentarlo en el proceso que a continuación vamos a relatar.

Cierto día del mes de agosto envió el licenciado Vázquez de Saavedra, alcalde mayor, un mandamiento al escribano del Concejo Martín de Galarza para que le entregase ciertos documentos referentes a los derechos del Conde. El escribano respondió que los tenía el alcalde ordinario. Expedió otro para éste, el cual respondió que el "Conde ni su alcalde no eran partes para dar el dicho mandamiento". Dos nuevos mandamientos, y dos nuevas negativas. En vista de lo cual dió el Conde mandamiento de prisión contra el alcalde ordinario, que

"...habiéndose leído al dicho alcalde ordinario en presencia del dicho licenciado Vázquez de Saavedra alcalde mayor, le había dicho que en su cumplimiento viniese preso por la causa contenida en el dicho mandamiento, de lo cual se había alborotado mucho el dicho Juan Pérez y con gran impetu menosprecio había respondido al dicho alcalde mayor que ni el ni el dicho Conde eran partes para prenderle, y que era tanto como ellos. Y replicando el dicho alcalde mayor que todavía se viniese preso y que no hiciese alborotos, ha respondido con mayor cólera y más menosprecio, y así le había sido necesario para le prender pedir favor y ayuda a todos los que estaban presentes, que eran los del regimiento y ayuntamiento de la dicha Villa, y otros muchos vecinos de ella; y el dicho Juan Pérez haciendo resistencia y con grandes voces y alborotando el pueblo contra el dicho alcalde mayor les mandaba y mandó que so pena de perdimiento de bienes y las vidas... que ninguno diese favor al dicho alcalde mayor, y que antes le resistiesen; y queriendo el dicho alcalde mayor aser al dicho Juan Pérez para le llevar preso, le había querido asir el dicho Juan Pérez al dicho alcalde mayor, y en efecto le había asido diciéndole (le) echaría a en un calabozo, y que se fuera para corro (?) con sus tacañerías, dándole repujones al dicho alcalde mayor, el cual aunque insistía por favor y ayuda ninguno le había querido ayudar" (33).

El alcalde mayor recurrió al Conde, quien se presentó en Oñate y se fué

"...personalmente con mucha blandura al dicho Juan Pérez diciéndole que porque no iba preso como se le mandaba, y en esto se había alborotado

(32) *A. M. de O. Leg. 2, núm. 8, fols. 59 s.*

(33) *A. M. de O. Leg. 2, núm. 7, fols. 1 s.*

mucho mas el dicho Juan Pérez, y habia respondido al dicho Conde con voces altas y descomedidas: que no era parte para le poder prender ni llevar preso, ni se dejaría prender. Y el dicho Conde le habia asido para le llevar preso, y el dicho Juan Pérez habia asido al dicho Conde diciéndole que el le llevaría preso; y en todo esto le habia ido tratando de vos, con mucho desacato y descomedimiento dándole repujones, poniendo las manos favorablemente (?) en el dicho Conde, pidiendo a grandes voces favor y ayuda, y apellidando al pueblo, y que se repicasen las campanas a voz de concejo, amotinándose él y los demás contra el dicho Conde, por lo cual habia sido necesario al dicho Conde dejarlo porque si insistiera en llevarlo preso, sin duda ninguna el dicho Juan Pérez y regidores y los demás acusados le matarian a él y al dicho alcalde mayor, porque todos estaban muy alborotados y desconcertados contra el dicho Conde, desobedeciéndole y poniendo las manos en él...”

Como es natural, en vista del mal cariz que tomaron las cosas, el Conde tuvo que largarse a todo meter con las orejas gachas.

Este altercado originó un proceso similar al de 1538 del que hay abundante documentación. El cuerpo principal lo componen dos legajos de 211 y 41 folios respectivamente; el último es la sentencia pronunciada por el Juez comisario con inserción de varios documentos de capital importancia para la historia de Oñate, tales como la Carta de Perdón dada por Beltrán de Guevara en 1389; toma de posesión del Condado por Pedro Vélez de Guevara en 1447; capítulos del “Capitulado Viejo” entre Iñigo de Guevara y los vecinos de Oñate, etc.

Para no alargar demasiado nuestro trabajo, de por sí bastante extenso, vamos a resumirlo muy sucintamente. A mediados de septiembre se presentó en Oñate el licenciado Alonso de Agreda, alcalde de la Casa y Corte de S. M. Felipe II, y Juez comisario nombrado para entender del asunto acompañado de notarios, alguaciles, verdugos y criados. Su primera labor nada más llegar, consistió en detener a todo el Concejo y demás inculpados en la resistencia hecha al Conde: 35 en total, 33 oñatiarras y dos vitorianos.

Los procuradores de una y otra parte presentaron diversos documentos relativos a los derechos de sus partes, muchos de los cuales han sido resumidos en el transcurso del presente trabajo. La Villa consiguió que el 17 de septiembre fuese de nuevo abierto el proceso sobre la jurisdicción; otro tanto hizo con el pleito de los 19 puntos que vegetaba en la Chancillería (34). Se ve que pensaron re-

(34) El 30 de septiembrré de 1600 se dictó sentencia sobre este pleito, que siendo apelada por ambas partes, fué confirmada con ligeras modificaciones el 23 de agosto de 1602. Según ella el Conde y su prestamero podían hacer las rondas durante la noche; reever las cuentas, y los registros de los escribanos; poner nuevas medidas si éstas eran las del reino; el alcalde mayor podía sentarse en la iglesia en el banco que quisiera, pero las personas particulares allegadas al Conde no podían ocupar asientos preferen-

mover todos los asuntos en litigio para restar importancia a lo que se les venía encima. Entre los documentos presentados por el Concejo hay uno muy interesante: es la información abierta para la residencia contra el prestamero del Conde, Martín de Bidaurreta: cohechos, pesca vedada, abuso del cargo para lucro personal, amancebamiento, malos tratos a los detenidos, etc. ¡Una verdadera *crónica negra*! Esta información la principió el alcalde ordinario el 20 de agosto, o sea, poco después de los sucesos que originaron el proceso criminal que estamos resumiendo. Esto indica que los del Concejo se habían envalentonado por el éxito aparente de su desplante ante el Conde.

El licenciado Alonso de Agreda comenzó a dictar sentencias el 11 de diciembre del mismo año. La primera recayó sobre Juan Pérez de Arregui, tejero. Esta prioridad nos hace sospechar que fué el que más se distinguió en el altercado:

“Le debo condenar y condeno a que de la cárcel y prisión en que está sea sacado caballero en una bestia de albarda con una sogá a la garganta y con voz de pregonero que manifieste su delito, sea traído a la vergüenza por las calles acostumbradas de esta Villa, y luego sea desterrado de esta Villa y su jurisdicción por tiempo de dos años primeros siguientes, y no lo quebrante so pena de servirlo en galeras...”.

A Juan Pérez de Ocariz, alcalde de la Hermandad se le condenó a cinco años de destierro y privación perpetua de oficio en la Hermandad, más 100 ducados de multa. La sentencia 24 se refiere al alcalde ordinario Juan Pérez de Lazarraga:

“A que sirva a su Magestad cinco años a su costa con sus armas y caballo en Orán, o en otra frontera cualesquiera señalada de lo que el general de ella le mandase donde sea llevado; y no lo quebrante so pena de muerte. Mas le condeno en privación perpetua de oficio de alcalde y de otro cualquier del ayuntamiento y concejo... mas le condeno en quinientos ducados”.

Al Dr. Mendizábal y a Juan Ibáñez de Hernani lo mismo. A los demás acusados fueron impuestas penas de destierro que oscilaron entre cinco y un año, más multas. Y a todos, las costas. Fueron absueltos cinco.

tes a los del Concejo; no podía entrometerse en los abastecimientos del pueblo, y en cuanto a los precios, únicamente podía ponerlos si había protesta; el Conde no podía quedarse con los documentos originales de los escribanos, pero podía traer escribanos de fuera; no podía advocar las causas que pendían en primera instancia ante el alcalde ordinario, ni comenzarlas, ya que primero habían de pasar ante el alcalde; el alcalde mayor no necesitaba jurar su cargo ante el Concejo, ni presentar fianza, pero había de mostrar sus credenciales; el segundo alcalde ordinario no necesitaba confirmación, etc. *A. M. de O. Leg. 2, núm. 12.*

Los condenados (¡y hasta el mismo Conde!) apelaron previo el pago de 2.000 ducados; también pagaron 297.326 maravedís de costas, pero no sin antes protestar. El 9 de febrero de 1584 fueron pronunciadas las nuevas sentencias. A Juan Pérez de Lazarraga se le condenó a

“...diez años de galeras por soldado en ellas sin sueldo, y después acabado el dicho servicio, y en destierro del reino por todos los días de su vida, y no se ausente de las galeras ni quebrante el destierro so pena de muerte. Y con que los quinientos ducados sea perdimiento de mitad de bienes...”



Pescadería y escuela de niñas. Está construida, aproximadamente, en el mismo emplazamiento que el Colegio de los Jesuitas.

Las demás sentencias se diferenciaron poco de las primeras. De nuevo se apeló, siendo pronunciadas las definitivas el 15 de enero de 1585. A Juan Pérez de Lazarraga se le redujo la pena a cuatro años de servicio en Orán, destierro y 400 ducados. A los demás se les aminoró algo las condenas dadas en las otras dos sentencias.

El Conde de Oñate organizó para el domingo de Carnaval de 1591

un torneo de a pie "para ejercitar las armas y honrar a los de esta Villa" (35). Con varios días de antelación se colocaron en la plaza y cantones carteles anunciadores con precios y condiciones: podían participar de *aventureros* los que quisiesen. Se nombraron por jueces al Dr. Luis de Echezarreta, Rector de la Universidad, a Miguel Ruiz de Landaeta, alcalde ordinario, y a Juan Pérez de Lazarraga, que estaba de nuevo en Oñate cumplida la sentencia. El hecho de ser nombrado por el mismo Conde para este acto nos hace pensar que le fué perdonada la pena de destierro que pesaba sobre él. Por mantenedor del torneo fué nombrado Antonio de Guadalajara, alférez de los hombres de armas de la compañía del Conde. En el lugar escogido fué puesto un tablado para que tomasen asiento los jueces, el Concejo y demás personas importantes que acudían al espectáculo.

El día y hora señalados se presentó el Conde en el lugar de la fiesta acompañado de sus hombres y con tambores.

"...entendiendo hallar allí a los dichos jueces, y era así que aunque acudió y estaba en el puesto y tablado señalado para esto el doctor Luis de Echezarreta, Rector del dicho Colegio y Universidad, y Juan Pérez de Lazarraga, juez así bien nombrado, y gran número de gente principal calificada de esta Villa y fuera de ella, el dicho alcalde, perdiendo el respeto que debía a su Señoría como a Señor natural, por le hacer caer en falta y disgusto, y que por aquella vía tratando mamporlio (?) con los enemigos de su Señoría que siempre le procuran disgustar, estorbaría la dicha fiesta del torneo, dejó de ir al lugar señalado donde se había de hacer e hizo la dicha fiesta mostrando por obra su mal propósito que tenía que si en su mano estuviera estorbara la dicha fiesta, por lo cual y por haber sido en desacato y deservicio de su Señoría merecía ser punido y castigado ejemplarmente..."

En sustitución del alcalde ordinario hizo de juez el capitán Diego de Guevara y el Corregidor de Guipúzcoa Manuel de Favia (36). Tampoco apareció por el estrado el Dr. Puerto de Hernani, regidor a la sazón. El Conde mandó detener al alcalde y al Dr. Puerto, que fueron encerrados no ya en las mazmorras de Zumelcegui, sino en el mismo Ayuntamiento (37).

(35) *A. M. de O. Leg. 1, núm. 5*. Por error del pendolista en varios de los documentos de la cabeza de proceso aparece 1581.

(36) No sabemos quién será este señor. En la información uno de los testigos dice que era Corregidor de Guipúzcoa; otro, el «Corregidor que había sido de Guipúzcoa». El Corregidor de Guipúzcoa en los años 1590 a 1595 fué Antonio Vergara, y en los años anteriores no hubo nadie de este nombre, ni parecido. Vid. Carmelo de Echegaray «*Compendio de las Instituciones Forales de Guipúzcoa*». San Sebastián, 1924, págs. 111 s.

(37) Por estas fechas el Ayuntamiento no tenía edificio propio. Las juntas extraordinarias se celebraban en la capilla del Hospital, y las ordinarias en casa del alcalde; las juntas generales, el *batzar*, en el claustro de la iglesia o en la plaza pública. El Hospital antiguo desapareció hacia

El Conde mandó abrir cabeza de proceso. El 4 de marzo declaraba el alcalde, ante el escribano Miguel de Otaduy, que habiendo sido invitado a ser juez del torneo, lo había aceptado a pesar de hallarse enfermo, y que procuró

“...ir al dicho torneo y así con propósito de ir al dicho torneo mandó hacer el dicho tablado como su Señoría le mandó”; y que luego el día de la fiesta “se levantó de la cama con propósito de oír la misa mayor, y después de comer acudir al dicho torneo a hacer lo que se le estaba mandado por su Señoría, y así estando en la iglesia mayor con este propósito acudió a este confesante el mal de ijada que ordinariamente le persigue, y se fué a su casa con oír una misa rezada delante del altar del Rosario sin tener lugar de oír la misa mayor; y luego llegando a su casa le tomó mal de orina, y se hizo en cama de tal modo que no pudo en manera alguna salir de casa; y estando así enfermo vino Martín de Ugalde a le llamar a las dos horas para que fuese al dicho torneo, el cual le vió estar tan enfermo que en manera alguna pudo salir, y con todo ello dijo al dicho Martín de Ugalde de que dijese a su Señoría cual estaba, y que si todavía su Señoría mandase, aunque fuese en peligro de su salud iría, y como no volvió con respuesta se estuvo en cama”.

El Dr. Puerto de Hernani adujo tenía

“...una llaga que le curaban médico y cirujano tal que en ninguna manera pudiera estar en el dicho torneo asentado, y que si su Señoría hiciese más torneos iría a los ver de muy buena gana”.

No hemos encontrado más noticias sobre este curioso incidente. Lo más verosímil es que el Conde se convenciese con las excusas dadas por los acusados. Lo raro del caso es que en el Libro de Actas del Ayuntamiento, y en la junta del 2 de marzo, última de este Ayuntamiento, nada se dice sobre el asunto, máxime estando ya este día el alcalde detenido en el propio local del Ayuntamiento. A esta junta no acudió el Dr. Puerto, o al menos no consta (38).

Por estos días ocurrió también el curioso incidente que hemos relatado en uno de los últimos fascículos del Boletín (39). El Conde de Oñate cerró con clavos el púlpito de la iglesia parroquial para impedir que un jesuita predicase los sermones de Cuaresma.

Este año o al siguiente volvió de nuevo a plantearse en la Real Chancillería el pleito sobre la jurisdicción que estaba condenado a

1844 para construirse en el mismo emplazamiento el que hoy existe. En la plaza pública, y suponemos en el mismo lugar donde actualmente se levanta el Ayuntamiento construido a fines del siglo XVIII, existía el auditorio público donde se sentaba el alcalde ordinario para hacer justicia y rematar los abastecimientos; en el mismo edificio se encontraba la alhóndiga.

(38) A. M. de O. Libro de Actas 1588 a 1603, fol. 47.

(39) Año VII, pág. 459.

vegetar durante siglos, originando cuantiosos gastos al Concejo y ningún provecho.

En el Libro de Actas del Ayuntamiento, junta del 8 de marzo de 1593 (40), podemos leer:

“...dijeron que como a los del dicho regimiento que presente estaban, y todos los vecinos de la dicha Villa de Oñate, les costaba y parecia ocularmente, de pocos dias a esta parte, después que última vez vino a esta dicha Villa de Oñate su Señoría de don Pedro Vélez de Guevara, Conde de la dicha Villa, su Señoría había puesto y hecho poner su escudo de armas en la audiencia y auditorio público, a donde suelen y acostumbran juzgar los alcaldes ordinarios de la dicha Villa las causas y pleitos que ante ellos penden, y a donde los dichos alcaldes y su regimiento así mismo acostumbran rematar la provisión de los bastimentos de la dicha Villa y otras cosas, quitando del dicho auditorio ciertas pinturas y dibujos de sol y otras cosas (que) estaban puestas, y a donde nunca jamás de tiempo inmemorial a esta parte los dichos Conde don Pedro Vélez, ni señores antecesores habían puesto ni tenido las dichas armas ni otra insignia alguna suya”.

Además de esta balandronada del Conde había más “cosas y novedades que agora nuevamente su Señoría a intentado...”. Una de ellas era el haber puesto otro prestamero a más del habitual. A causa de todo ello había en el pueblo “grande decienda y murmuración contra la justicia y regimiento” porque nada se había hecho para remediarlas.

La razón de la apatía del Concejo era el

“...temor que tenían y han tenido de su Señoría del dicho Conde, que si la tal apelación o contradicción hiciesen, y viniera a su noticia, como señor poderoso y persona poderosa les molestaría de palabra y con prisiones”.

Poco dignos de sus predecesores se mostraban los del Concejo de este año. Quizá nos dé la clave de su cautelosa actitud el hecho de ser alcalde Andrés Pérez de Lazarraga, hermano de Juan Pérez de Lazarraga, promotor como se ha visto del alboroto de 1582. El duro castigo que los del Concejo sufrieron en aquella ocasión, debía inducirles a ser prudentes. Pero... era ésta una prudencia muy estudiada, porque en el acta arriba indicada, 17 días antes de finalizar su mandato y la última junta de Ayuntamiento (ya estaba elegido y confirmado el alcalde sucesor), decían:

“Por tanto agora que su Señoría del dicho Conde era ido fuera de esta Villa y su jurisdicción, y estaban con más libertad, según de derecho podían y debían, y hablando con el comedimiento que debían en nombre del dicho Concejo Justicia y Regimiento de la dicha Villa de Oñate y vecinos de ella, apelaban y apelaron de haber puesto y hecho poner su Señoría del dicho

Conde el dicho su escudo de armas en la dicha audiencia y auditorio público de dicha Villa, para ante el Rey Nuestro Señor y Señores su Presidente y Oidores de la dicha Real Audiencia y Chancillería de Valladolid...”

Tres días antes se había dado poder al procurador del Concejo, Rodrigo Sánchez Perdo, para que demandase ante la Real Chancillería. El doce del mismo mes se dió otro poder para lo mismo, y para activar otros pleitos pendientes, como el de los 19 puntos. el de la jurisdicción, etc.

Mientras en Valladolid los procuradores removían los pleitos, falleció don Pero Vélez de Guevara en Burgos el 24 de agosto, viajando de Madrid a Oñate. Como sus hijos don Ladrón y don Pedro habían fallecido ya, heredó el condado su hija doña Catalina de Guevara, casada con Iñigo (Vélez) de Guevara, señor de Salinillas, descendiente de otra de las ramas de los Guevaras.

El 11 de julio de 1597 se expidió Real Auto de emplazamiento para los Condes de Oñate, para que se presentasen o enviasen su procurador a enterarse del asunto. Como en el plazo dado no se presentó nadie, el procurador del Concejo pidió el 29 de julio se les declarase en rebeldía. Y aquí termina la documentación sobre este pleito (41).

Antes de poner fin a esta larga relación de querellas no podemos menos de ceder a la tentación de relatar una más que si bien no es del siglo XVI, por su proximidad, puede muy bien incluirse en él.

En la Acta del 27 de julio de 1602 se lee: que el “Conde había mandado poner horca en la mitad de la plaza, junto y cerca de la iglesia, y en donde jamás había habido horca” (42). Acordaron querellarse.

No aparecen más noticias referentes a este asunto, al menos con relación a las diligencias que hizo el Concejo para llevarlo adelante, pero hemos dado con las que hizo el Cabildo Eclesiástico y el Obispo Otaduy, que terciaron en el pleito por cuenta propia.

La horca en cuestión, “de tres palos”, estaba colocada “a menos de treinta pasos” de la iglesia “en par del Santísimo Sacramento y de los dichos palacios a menos de veinte pasos” (43). Estos palacios, o palacio, eran propiedad del Obispo de Avila a la sazón, el oñatiarra Lorenzo Asensio de Otaduy y Avendaño, que los había comprado a los jesuitas pocos años antes al abandonarlos éstos para trasladar su Colegio a Vergara. En la capilla de este palacio se había ordenado sacerdote, medio siglo antes, San Francisco de Borja.

El aspecto que presentaba la plaza de Oñate en aquel entonces

(41) A. M. de O. Leg. 1, núm. 8.

(42) A. M. de O. Libro de Actas 1588 a 1603, fol. 339 v.

(43) A. M. de O. Leg. 2, núm. 17.

difiere bastante del que podemos hoy apreciar. El riachuelo *Antzuolas* lo atravesaba transversalmente por donde hoy discurre la calle paralela al edificio adosado al ábside de la iglesia, uniéndose con el *Auntzerreka*, que dando un rodeo al pueblo pasaba por el costado de los referidos palacios y se metía por las arcadas del claustro. Esta unión se realizaba justamente debajo del espacio abierto de la reja baja que hoy en día circunda la entrada de la iglesia por el claustro. Estos ríos estaban descubiertos y unidas sus riberas por dos puentes (otro existía frente a *Calezarra*): uno de ellos casi tocando al claustro uniendo la parte baja del pueblo con la de *Zubiñoa*; el otro, que unía esta parte con la plaza propiamente dicha, estaba situado junto a los palacios del Obispo (en el emplazamiento de éstos se alza hoy la pescadería y escuela de niñas) (44). La horca en cuestión debió de estar situada no lejos de este segundo puente.

El Cabildo y el Obispo se sintieron ofendidos, y, en consecuencia, el mes de enero de 1603 dieron sus poderes para querellarse ante quien fuera menester. El Obispo se expresaba:

“...una horca de madera en la plaza de la dicha Villa de Oñate donde nos hacemos y tenemos unas casas y palacios principales, y pedir se quite, derribe y demuele por haberse fecho maliciosamente y en daño y perjuicio nuestro...”

Tenía el Conde sus motivos para no poder ver al Obispo Otaduy. Uno de los testigos que declararon en la información abierta para presentar la querrela, decía: “...ha oído decir que el dicho señor Conde tenía odio y enemistad al dicho señor Obispo y a sus casas...”. Siendo Obispo de Lugo había hecho donación al Concejo, el 19 de junio de 1596, de 8.000 ducados para formar un censo anual de 500 ducados destinados a la prosecución de los pleitos contra el Conde (45).

De la información recibida por mandato de la justicia ordinaria de Segura, el mes de mayo del mismo año, podemos enterarnos de los siguientes detalles: poco antes del hecho en cuestión, cierto día del mes de mayo, en un acto religioso celebrado en el monasterio de Bidaurreta, el sobrino del Obispo, Juan López de Jausoro y Otaduy, segundo alcalde en funciones de alcalde ordinario había intentado ir al lado del Conde como era costumbre dado el cargo que repre-

(44) *Archivo de Protocolos de Oñate. Leg. 3.016, fol. 5, año 1564.* Se trata de una escritura de protesta elevada por el Rector de los jesuitas a causa de éstar el Concejo construyendo este segundo puente sin su consentimiento. Se dan las medidas del puente y del terreno propiedad de los jesuitas. Algo sobre el colegio de los jesuitas en nuestro trabajo «*San Francisco de Borja en Oñate*». «*Aránzazu*», año 1951, págs. 295 s.

(45) *A. M. de O. Leg. 8, núm. 1.*

sentaba; el Conde le había mandado “ponerse delante como su alcalde mayor, y el dicho alcalde ordinario le respondió estaba en su puesto”, y luego a la salida, el Conde le había “tratado mal de palabra”. Días antes de colocar la horca el Conde se había descuidado en decir que “procuraría dar pesadumbre en todo lo que pudiese al dicho señor Obispo y sus casas”. En cuanto al acto de poner la horca, había

“...hecho venir por su prestamero alguacil a unos carpinteros que estaban trabajando en su oficio, y tomando de los materiales que el doctor Berganzo (Felipe), vecino de la dicha Villa tenía aprestados para edificar y reparar unas casas suyas, hizo poner y plantar una forca de tres palos en la dicha plaza pública”.

Siempre que hubo necesidad de la horca, estuvo ésta instalada en *Jaumendi*, que está en un “lugar separado, en un alto que se parece desde la dicha Villa”. Que la horca no se colocaba nunca dentro de los pueblos, sino en despoblados, como era el caso de Mondragón, donde habiendo estado en el arrabal, se quitó.

El alcalde mayor, en nombre del Conde, declaró:

“...que por rencor que tienen al dicho Conde mi parte, pretenden hacer ante vuestra merced, cierta información oculta y en razón de los pleitos que entre el dicho mi parte y la dicha Villa se tratan en el Consejo Real del Rey Nuestro Señor, y otros que injustamente se los quieren poner al dicho Conde por sus pasiones y rencores que le tienen”.

El alcalde de Segura dió curso a la información. No tenemos noticias de lo que resultó de ella.

* * *

Ponemos fin a este largo resumen de los pleitos del siglo XVI haciendo constar que hemos silenciado otros muchos. Nuestro trabajo no ha sido más que un esbozo del gran fresco que forma esta obstinada, ininterrumpida y casi sistemática obstrucción a todo lo que oliese a señorío. El Conde simbolizó en cierto modo para los oñatarras de aquel entonces, el *no* a las libertades que gozaban sus vecinos en raza, lengua y costumbres. Muchos de sus afanes para conquistarlas se tradujeron en estos pleitos.

Oñate, 17-V-1952.

LA ENIGMATICA INSCRIPCION DE TOLOSA

por

ISAAC LOPEZ MENDIZABAL

A la salida de Tolosa, y a pocos metros de la carretera a San Sebastián, se halla el caserío de labranza llamado Arretxe, sobre cuya puerta de entrada se ve una lápida o inscripción, que, desde hace años, ha sido muy discutida. Tiene unos 33 centímetros de alto por 31 de ancho, y su exacta reproducción puede verse en el Museo de San Telmo de San Sebastián.

Gorosabel, en su "Diccionario Histórico-Geográfico-Descriptivo de Guipúzcoa, 1862, pág. 558, nos dice que en 1845 se envió a la Academia de la Historia de Madrid, un facsímil de dicha lápida, a lo que contestaron que las dos primeras líneas, supliendo algunas letras que faltaban, significaban "Amojonamiento nuevo marcado", y que pudiera pertenecer al siglo XV. Añadía la Academia, que, para interpretar el resto, pedía noticias de la situación de la casa, terrenos contiguos, etc.

Hace ya muchos años, creo que fué hacia 1898, hallándose en Tolosa el vascófilo inglés Mr. Edward Spencer Dodgson, le hablé de la misteriosa inscripción y fuimos juntos a verla, pero no pudo descifrarla, por lo que envió una fotografía, que yo obtuve, al sabio Hübner, el cual tampoco pudo dar una solución satisfactoria. Parte de la copia de la contestación del epigrafista alemán se publicó en la obra del Dr. Eugenio Urroz, "Compendio Historial de la Villa de Tolosa", 1913.

Don Serapio Múgica nos habla también de dicha inscripción en el tomo "Guipúzcoa" de la "Geografía del País Vasco-Navarro", y en su página 906 nos dice que "El sabio austriaco H. Schuchardt opina que este monumento tiene todas las apariencias de ser apócrifo".

Vamos a dar nuestra opinión por si pudiera ser considerada como razonable. En la cercanía, a pocos metros del mismo caserío

Arretxe, se hallaba el antiguo Hospital de la Magdalena situado junto a la ermita del mismo nombre, suprimida en 1775, cuyos muros aún subsisten. Este Hospital, como dice Gorosabel, pág. 548 de la obra citada, "se dedicaba para la curación de los que adolecían el mal que se llamaba de San Lázaro, y quedó extinguido, —añade— a fines del siglo XVI, por no acudir a él enfermos de la clase para la que estaba instituido."

En dicho Hospital serían socorridos, seguramente, no sólo los enfermos de la clase citada que pudiese haber en dicha Villa, sino también los que viniendo de fuera, aun afectados de otras enfermedades, pasasen por dicho lugar.

Examinando la lápida observamos una figura definida, una especie de monumento de tres arcos de medio punto, de los cuales el central es el mayor. Pudiera suponerse al principio que se trataba de algún puente sobre un río, pero creemos que esta idea hay que desecharla, y por lo menos no podría referirse a ninguno sobre el río Oria, que pasa precisamente por la proximidad, ya que es bastante ancho en ese lugar, y no sería suficiente sobre él un puente de tres arcos, de los cuales los de los extremos, a juzgar por el conjunto, fuesen relativamente pequeños y de poca altura, y aun el central no de gran dimensión.

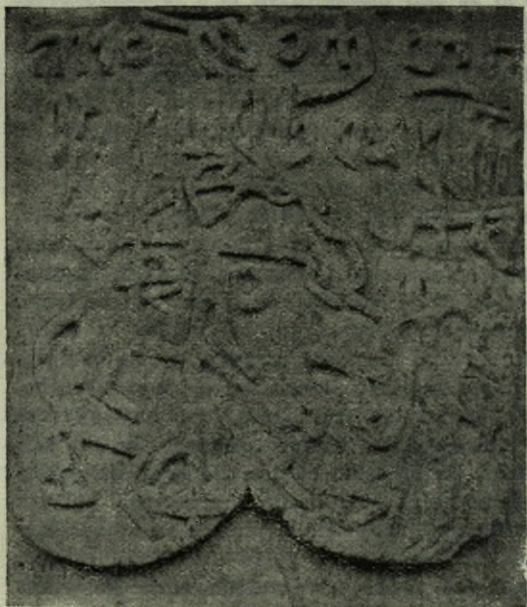
No hay noticia, además, de que este río Oria, al menos desde Tolosa hasta su desembocadura, haya tenido jamás un puente de tales características. Es preciso, pues, desechar la idea de que se presente un puente de la región, al menos, en dicha figura. Sería más razonable, y esta es nuestra hipótesis, ver en ella una reproducción, más o menos perfecta, de un "Arco" o monumento, al estilo del de Septimio Severo o del de Constantino, ambos en Roma, con tres arcos de medio punto, siendo mayor el central, y teniendo el conjunto, en su parte superior, lugar para unas inscripciones o adornos artísticos.

Precisamente, en la figura de que hablamos aparecen en su parte alta como unos huecos verticales, que pudieran, tal vez, representar algunas de las aplicaciones, columnitas, adornos, etc., que llevan los arcos antes citados y otros similares.

Observamos, además, que a esta figura de la lápida afluyen del lado izquierdo dos líneas sinuosas que parecen reproducir dos caminos que se unen en uno solo poco antes de llegar a la misma. Estas líneas, ya rectas ya curvas, de las que está llena gran parte de la lápida, pudieran también ser reproducciones de rutas diversas, pues si admitimos aquella hipótesis habrá que admitir también que las demás líneas reproducen caminos diversos, que el autor pudo haber

recorrido antes de su llegada al Hospital de la Magdalena de Tolosa, donde ejecutó ese enigmático trabajo.

Ahora bien, ¿qué puede deducirse de estos antecedentes? Para nosotros esta lápida, sencillamente, es la obra de algún peregrino trashumante que al pasar por Tolosa, y tal vez enfermo, quedase para su curación en el citado Hospital de la Magdalena, y el cual, ya en su convalecencia, se entretuviese en labrar sobre la piedra



algunos recuerdos de su país de procedencia, tal vez Italia, reproduciendo la imagen de algún arco romano de los que a él le hubiesen impresionado, y los diversos caminos que en su peregrinación hubiese recorrido. Téngase también en cuenta que en aquellos tiempos fueron muchos los canteros o maestros de cantería que viajaron de un lugar para otro para tomar parte en la construcción de catedrales e iglesias y este nuestro viajero incógnito pudo ser uno

de ellos que, en forma tan original, hubiese tallado esta inscripción.

Estas líneas sinuosas nos recuerdan, sin embargo, las que aparecen en la célebre "Tabla de Peutinger" que reproducen, en forma tan primitiva y convencional, las vías romanas. ¿Por qué no podían, pues, las líneas de esta lápida de Tolosa, recordar las rutas o caminos seguidos por su autor, peregrino tal vez, o maestro de cantería, con sus idas y venidas por los territorios que atravesó?

Y en cuanto a los signos que aparecen en la parte superior de la lápida, ¿serían algunas de las contraseñas de maestro cantero, tan frecuentes en las piedras de las catedrales, en caso de que tal hubiera sido la profesión del ejecutante?

Otra cosa digna de notarse es que tanto los signos como el monumento de los tres arcos, así como las vías o caminos que fluyen a él, o que de él salen, y los demás detalles que vemos en el resto de la inscripción, se hallan ejecutados en relieve, y sabido es que esa clase de talla es más difícil que la que se practica directamente en profundidad. Se trataría, por tanto, de un maestro escultor o cantero de bastante experiencia en estos menesteres.

Creemos, también, que la primitiva inscripción sería más ancha, es decir, que tuviese en su parte inferior tres curvas acordonadas, de las cuales la central fuese en posición horizontal, la de la izquierda en forma ascendente y la de la derecha en forma descendente. Deducimos esta apreciación al observar que los signos o líneas empiezan por la izquierda con un pequeño margen, y, en cambio, aparecen como cortadas y sin margen alguno en el lado derecho. Es más, la figura del monumento de tres arcos, que hoy aparece hacia el lado derecho de la inscripción, hubiera quedado, de ser ésta más ancha, como suponemos, en la parte central de la misma, concediéndosele el rango de figura más descollante o principal. Tal vez por querer amoldar al tamaño de la clase de la puerta, en la que hoy se encuentra, fuese suprimida esa tercera parte del lado derecho.

El Hospital de la Magdalena debió ser fundado hace ya varios siglos, y al seguir por la antigua calzada general el peregrino alemán von Harff en 1499, de Tolosa a Villabona, como él relata, pasaría, seguramente, junto al Hospital de la Magdalena. Este debió ser derruido hacia el año 1621, para con su importe, y el de otras propiedades, ampliar el Hospital que había intramuros en el casco de la villa de Tolosa. Tal vez sea de esa fecha la construcción o reconstrucción de la casería Arretxe, para la que aprovecharían algunos materiales del derribado Hospital, y entre ellos los dos ventanales de piedra que se ven en otras fachadas, así como la ya famosa lápida, que, por hallarla interesante, sería colocada sobre la puerta de ingreso.

Resumiendo, podemos decir que, a nuestro juicio, esta lápida o inscripción no contiene letras o cifras que representen texto alguno legible, y que se trata tan sólo de un mero capricho de un peregrino o maestro cantero, que al residir en el Hospital de la Magdalena en Tolosa, hacia los siglos XV o XVI, pudo ejecutar este trabajo, con recuerdos del país de donde procedía o de algún monumento que le hubiese llamado la atención, tallando también algunas vías o caminos próximos a él y los que hubiese recorrido en su peregrinación, así como también algunos signos o contraseñas usadas en su profesión de maestro cantero, dejando dicha lápida en agradecimiento a la hospitalidad que se le había dispensado. Y más tarde, al edificarse o reedificarse el caserío Arretxe, sería aprovechada la inscripción para colocarla, como curiosidad, en la clave de su puerta de entrada.



El Castillo de la Mota de San Sebastián y fortificaciones guipuzcoanas

Por FEDERICO BORDEJÉ GARCÉS

En 1917, con motivo de la próxima cesión del Castillo al Ayuntamiento de San Sebastián, comenzamos una campaña en la prensa de dicha Ciudad para salvarlo de la demolición que se pretendía. En esa campaña fuimos ayudados por don José María Salaverría y Azorín, con unos artículos publicados en "A.B.C.", y por algunas personalidades donostiarra, entre las que se destacaban el Sr. Marqués de Seoane, Presidente de la Comisión Provincial de Monumentos, y don Pedro Manuel de Soraluce, Director del Museo Municipal.

Nuestra campaña comprendía asimismo al Monasterio o Convento de San Telmo, convertido hasta entonces en Parque de Artillería y realmente desconocido para los habitantes de San Sebastián. Fuimos los primeros en dar a conocer su claustro y otras dependencias, proponiendo su restauración, más tarde efectuada, y la instalación del Museo, cuya residencia en el edificio de la Escuela de Artes y Oficios era ya por entonces muy insuficiente.

En el Castillo, proponíamos igualmente la creación de otro Museo que recogiera los recuerdos históricos de Guipúzcoa. La reciente Exposición del Centenario del Sitio de 1813 había demostrado el noble y valioso conjunto que podía reunirse y las colecciones que de aquélla se habían conservado, se hallaban entonces albergadas en un sencillo y pobre edificio, provisionalmente construido para ello en la Zurriola. Ningún otro monumento podía disputar a la Mota el derecho a guardar entre sus muros las reliquias y testimonios de las glorias militares, navales y otras de la provincia, y ningún otro lugar se prestaba mejor a la instalación de semejante Museo, que hubiera sido único en España y muy poco repetido en Europa, ya que, restaurando levemente sus diversas obras y baterías, armándolas de piezas o cañones antiguos, no difíciles de hallar, y aprovechando los edificios del Macho, con el antiguo cuartel y los diversos pabellones esparcidos por el monte, San Sebastián hubiera contado con un Museo

completo de la Fortificación, desde el siglo XV hasta nuestros días, que no hubiera tenido rival. Esta idea o, mejor, este Museo, puede formarse todavía porque, pese al abandono y a las depredaciones sufridas, el Castillo sigue casi intacto en sus principales elementos y las obras de su reconstrucción serían relativamente de poco coste ante la importancia que su realización supondría para la Ciudad.

Nuestra campaña fué, en general, bien acogida, salvo por algunos elementos que pretendían instalar en el Castillo o, por mejor decir, en el Monte Urgull, otra clase muy diferente de recreos, a cuyo efecto se habían trazado proyectos que muchos todavía recordarán. Por esta razón y apenas dicho Ayuntamiento tomó posesión del Castillo, se comenzó una obra de destrucción que la falta de recursos y, más aún, la declaración de Monumento Nacional en 1925, a la que contribuimos en parte, afortunadamente cortaron. El antiguo Cuartel fué volado. Se destejaron y desfondaron la Capilla del Santo Cristo y los pabellones contiguos de la Puerta Real y del Macho, que quedaron completamente al aire. Finalmente, se arrasaron las barbetas y parapetos de las baterías de las Damas, del Gobernador y de la Reina, para convertirlas en simples miradores y todas las obras restantes fueron torpemente abandonadas.

Como detalle singular de ese abandono haremos constar la desaparición de algunas lápidas, como la de Latasa, Gobernador del Castillo, colocada en el lugar donde murió, y la de la poética tumba de don Pedro José de Berasaluce y Elorza, muerto en 1866, situada al pie de una gran peña y sombreada por un árbol que le proporcionaba la mayor belleza. Dicha lápida se hallaba encuadrada también por su blasón, lo que no impidió que al restaurar el Cementerio de los Oficiales ingleses, se colocara en dicha tumba otra lápida dedicada "a los muertos que sólo Dios conoce", a pesar de lo bien que conocemos al personaje allí enterrado. Otra lápida expuesta a desaparecer fué la del Vía-Crucis de Faurinas, bella pieza de mármol, ya desclavada para llevársela. Por verdadera casualidad, pudimos advertirlo a tiempo y evitar su pérdida, aunque como consecuencia de tales manejos la hermosa piedra aún intacta fué rota en varios pedazos, según aparece ahora. Actualmente nos preocupa el hecho de que en las dos últimas visitas hechas al Castillo, luego de largos años de ausencia, no pudimos hallar en el referido Cementerio la otra lápida consagrada al recuerdo del célebre coronel inglés Ricardo Fletcher, muerto en el asalto de San Sebastián y destacado autor de las famosas líneas fortificadas de Torres-Vedras, que contuvieron los avances napoleónicos en la Península, lo que le dió un merecido renombre en la historia militar. Su lápida de mármol estaba incrustada en una gran peña y a bastante altura, lo que dificultaba el

arrancarla. Como dichas visitas fueron muy rápidas, suponemos que no la advertimos o, mejor, que pueda hallarse cubierta por la hiedra que ha invadido con exceso dicho recinto. Sería necesario, en todo caso, descubrirla e, incluso, reponerla, porque Fletcher es un personaje de gran importancia histórica y en Inglaterra se recuerda frecuentemente ese lugar del Castillo de la Mota principalmente por él.

El saqueo de nuestra casa de Madrid en 1936 nos privó de la documentación acumulada desde tantos años y con ella desaparecieron una serie de notas, dibujos y acuarelas del Castillo y de otras fortificaciones antiguas de los alrededores de San Sebastián, como Oriamendi, Mendizorrotz, Ametzagaña, Hernani, Pasajes, Fuenterrabía, etc., que durante nuestra residencia allí y, luego, en el tiempo en que en la Mota cumplíamos nuestro servicio militar, nos dedicamos a componer y anotar. Algunos de aquellos dibujos representaban detalles ya desaparecidos para siempre, por haber sido borrados después por el tiempo o por la ruina. Desde entonces, alejados de San Sebastián y del Castillo y ocupados por nuestros viajes y otros trabajos de investigación, desgraciadamente destrozados cuando iban a producir su largo y paciente fruto, ignorábamos la situación de la Mota hasta que hace dos años y con motivo de la erección del Monumento al Sagrado Corazón en el Macho y de otros proyectos al parecer existentes sobre la Fortaleza, unos amigos donostiarras solicitaron nuestra intervención. De ahí provienen los actuales trabajos que estamos realizando, cuyos resultados sorprenderán seguramente a todos los habitantes, no solamente de San Sebastián, sino acaso de la Provincia entera.

Queremos hacer presente, ante todo, la ayuda, el aliento y la solicitud que desde el primer momento nos han proporcionado nuestro querido y respetado jefe, el Sr. Marqués de Aycinena, Presidente de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País, y don Fausto Arocena, Director del Archivo y de la Biblioteca Provinciales, a quien debemos además atinadas observaciones y referencias sobre algunos puntos concernientes al tema. Sin la cordial acogida encontrada en estos beneméritos varones la obra no hubiera logrado acaso el desarrollo con que hoy cuenta.

Nuestra intención, en principio, era la de dirigirnos exclusivamente a hacer la historia y el estudio del Castillo de la Mota y, a lo más, de las murallas de San Sebastián, esto es, la historia militar de la Ciudad. Pero, ante la magnitud de las fuentes documentales descubiertas y pese al enorme trabajo que, como se verá, ello representa, nos hemos decidido a ampliar la obra con el estudio de las otras Plazas fuertes de Guipúzcoa, como son Fuenterrabía, Pasajes y Guetaria y de otras Villas, cual Hernani y Rentería. Todo ello forma

un sólido conjunto que gira alrededor del Castillo de la Mota, base y pivote central de todo ese sistema fortificado.

El Castillo de la Mota, tal como se halla hoy, es un monumento de gran valor, como ejemplar o, si se quiere, verdadero museo de la fortificación, desde el período medieval hasta el siglo XIX. Su nombre mismo de Mota revela ya a una fortaleza del siglo XII aunque por varias consideraciones que en su lugar expondremos, pudiera remontarse todavía a tiempos muy anteriores. El *Macho*, cuyo nombre es asimismo muy significativo y de origen medieval, posee una serie de problemas difíciles de resolver, a comenzar por el del emplazamiento y la original estructura de su amplio cubo o torreón y de otra clase de restos y elementos extraños que posee. No obstante, tal como se halla en la actualidad, el Macho enseña claramente un modelo de la fortificación de transición, seguramente reconstruido a finales del siglo XV, cuando la reparación o renovación del recinto de la Ciudad por los Reyes Católicos y reformado después a principios del siglo XVI. A partir de allí, el Castillo irá reuniendo una serie de obras o modelos de los diversos períodos, en su mayoría felizmente conservados, que hacen del Monte Urgull, insistentemente, un monumento militar casi único, fácil de restablecer.

En cuanto a las murallas de San Sebastián, diremos que el estudio de los documentos nos ha proporcionado revelaciones realmente insospechadas. San Sebastián debe cuanto actualmente es al Castillo, engrandrador de su desarrollo como Plaza fuerte. Poseedora de un importante recinto medieval, del que todavía quedan vestigios, verá aplicar después en sus murallas todas las innovaciones del Arte de fortificar, hasta el punto de ser, seguramente, la primera Ciudad española que poseyó un sistema de la nueva fortificación abaluartada. Dicho sistema, empezado a construir en 1524 por el Prior de Barleta, Ingeniero del Emperador, sobre los muros de otro cerco levantado en 1516 por Pedro Navarro y Diego de Vera, fué tan importante que su conocimiento plantea la revisión de algunos extremos esenciales de la historia de la fortificación, ya que casi todos los tratadistas de ésta —Zastrow, Rocchi, Mandar, Villenoisy, etc.— atribuyen, por ejemplo, la invención y aplicación de las casamatas y contraminas, con otras defensas activas de los flancos y cortinas, a Durero en 1535 y, más aún, a otros ingenieros como Speckle en 1575, cuando el famoso Cubo Imperial, que fué una obra capital, las poseía muchos años antes. Lo mismo sucede con el hornabeque, planeado en 1592 por el Comendador Espanoqui, Ingeniero Mayor de Felipe II, asimismo atribuido a los holandeses, y con su media-luna, cuya invención se concede al Conde de Pagan, antecesor y maestro de Vauban. Cuando esas obras comenzaban su camino por Europa, San Sebastián llevaba

tiempo en poseerlas y solamente nuestro abandono y descuido en todo lo referente a la historia del Arte militar han dado lugar a esos olvidos y calificaciones que los documentos se encargan de desmentir y rectificar.

A partir del siglo XVI, la ascensión militar de San Sebastián como Plaza fuerte, con sus derivaciones políticas y otras a las que debe su actual situación, se realiza, podríamos decir, a expensas de Fuenterrabía, que desde el famoso sitio de 1638 desciende visiblemente por su manifiesta incapacidad, debida a su emplazamiento, para defender el paso de la frontera. Irún y San Sebastián ascenderán rápidamente a costa de esa vieja Ciudad, cuyo abandono había sido ya propuesto por el Duque de Alba en tiempos de Felipe II. En una consulta del Consejo de Guerra, celebrada en 1640, el Marqués de Castro-Fuerte proponía arrasarla y transplantarla a otro lugar más adecuado y solamente el prestigio de sus piedras gloriosas, defendidas por el Conde-Duque, salvaron a Fuenterrabía.

Otro tanto sucedió con Rentería, cuyos habitantes solicitaron en masa, hacia el mismo tiempo, el abandono de la Villa antigua para trasladarse a "La Nueva Rentería", que habría de situarse sobre el alto y las vertientes de los Capuchinos, con acceso directo a la bahía de Pasajes, que era lo que principalmente buscaban. Los encuentros, disputas y pleitos de Rentería con San Sebastián, monopolizadora de dicho puerto, son muy curiosos, y en ellos sobresale la figura del Licenciado Miguel de Alduncin, verdaderamente notable.

Pasajes y Guetaria tienen asimismo otra curiosa historia militar, atestiguada, como las anteriores, en planos y documentos. Hemos hallado el plano original del Fuerte de Santa Isabel de Pasajes, cuya primera piedra se colocó el 21 de abril de 1621. Este Castillo tiene la historia constructiva más extraña del mundo, pues luego de innumerables proyectos, discusiones, plantas e informes, en 1847 no había sido aún acabado ni lo fué nunca. De Guetaria poseemos la planta de su recinto medieval, aun subsistente en 1597 en que, después de un incendio casi total del que no se salvó apenas más que la iglesia, el citado Comendador Espanoqui planeó su reconstrucción, a la que siguieron igualmente multitud de planos y de proyectos hasta 1848. El mismo Ingeniero con otros estudia de orden del Rey la posibilidad de hacer navegable la barra y la ría de Orío para que las naves de cierto tonelaje puedan subir hasta Tolosa, a la que se intentaba dotar de un puerto. Con este objeto, se advierten los rendimientos económicos, comerciales e industriales a que dicha obra podría dar lugar, en relación con las posibilidades de igual orden de los pueblos a los que serviría. Finalmente, para Hernani hemos encontrado una traza de recinto abaluartado, proyectado por el célebre Ingeniero y

Jesuita, el Padre Francisco de Isasi, del que hemos copiado también varias plantas e informes sobre Fuenterrabía, a la que defendió en 1638. Todos estos planos, informes, cunsultas, cartas, etc., ponen de manifiesto la importancia del sistema fortificado de esa parte de la frontera, cuya base fué, como decíamos, a partir del siglo XVI, la Plaza fuerte de San Sebastián.

Esa importancia militar subió a tanto que, con gran sorpresa nuestra, nos hemos encontrado con el hecho de que en el conjunto de los 6.281 documentos de los siglos XVI y XVII, procedentes del Archivo de Simancas y existentes en el Servicio Histórico Militar, que forman 58 gruesos tomos, con cerca de 20.000 folios y 360 planos, Guipúzcoa y concretamente San Sebastián y Fuenterrabía comprenden una documentación mucho más copiosa que ninguna otra Plaza peninsular, incluyendo a Pamplona y a todo el Reino de Navarra, y salvo Gibraltar, Cádiz y acaso Perpiñán, no hay ningún otro lugar que las sobrepase. De esos tomos hemos copiado o extractado cerca de un millar de documentos y calcado 27 planos, que son los más importantes. En unos y otros, casi todos inéditos, puede seguirse la marcha de San Sebastián, tanto en su aspecto militar como en multitud de episodios y caracteres de su vida local. Dichos documentos figurarán en los Apéndices, tanto porque pueden dar lugar a otra clase de investigaciones como porque, siguiendo las normas del gran Maestro de la Arqueología francesa, Mr. Camille Jullian, que afirmaba la necesidad de aprovechar cuantas ocasiones se presentaran para publicar y divulgar los fondos de estos vastos "cementeros de la Historia" que son los grandes Archivos, expuestos a desaparecer, entendemos es necesario dar a luz semejante ejecutoria que de otro modo quedaría, como hasta aquí, totalmente desapercibida. Como se comprueba en este caso y lo saben todos los serios investigadores, la historia general, regional, local y hasta la individual están absolutamente inéditas y la posible desaparición de tales documentos ocultaría para siempre los verdaderos sucesos del pasado.

De los siglos XVIII y XIX hasta 1875, llevamos también estudiados y anotados otros 330 planos inéditos, procedentes de los fondos del antiguo Depósito Topográfico del Cuerpo de Ingenieros y referentes exclusivamente a Guipúzcoa, principalmente a San Sebastián. De ellos, hemos calcado 45, entre los que figuran planos de San Sebastián y de la Mota, de Fuenterrabía y de su Casa-Fuerte o Palacio, de Pasajes con los Fuertes de Santa Isabel y de Lord John Hay, de Guetaria y de algunos de los 36 fuertes que en 1847 formaban el campo atrincherado de San Sebastián, desde Irún y Oyarzun hasta Hernani y Tolosa. Todos los demás planos serán descritos en sus características y pormenores para su debido conocimiento. Entre los

Fuertes de Irún, mencionaremos los del Parque, Mendivil, Evans, Conrad y Portu, sin contar la posición de San Marcial y el reducto de Behovia sobre las ruinas de Gasteluzar. Hernani poseía los de Santa Bárbara o Luchana, Daoiz, O'Donnell, Tolosa, la Casa-Fuerte de los Arcos y los reductos de Aramburu, Yarzagaña e Iribarren. En cuanto a San Sebastián se rodeaba de los de la Farola o de Igueldo, el del Molino, la Reina, San Martín, Puya, Lugariz, la Cachola, Cristina, Rodil, Jáuregui, la Casa Fuerte de Aguirre, Ametza y Ametzagaña. Todos estos fuertes se hallaban apoyados por otro sistema de obras y comunicaciones secundarias y esta vasta red defensiva venía a radicar en el Castillo de la Mota que en los planos aparece como el índice superior sobre el que se regulan las orientaciones y distancias.

Uno de los planos más curiosos, compuesto de 4 hojas, es un proyecto del año 1848, elaborado en la Escuela Superior de Oficiales de San Petersburgo, para la reforma de las fortificaciones de San Sebastián. Parece ser un ejercicio de Escuela, firmado por algún instructor alemán llamado Bécker y debió ser regalado por un alto personaje ruso a algún visitante español, posiblemente el gran Ingeniero Mayor Zarco del Valle que recorrió por entonces las fortificaciones extranjeras. Los títulos y leyendas están en ruso aunque después y por una mano extraña, fueron traducidos al francés. Son planos primorosos, hechos a todo color, que enseñan además y es uno de sus rasgos más notables, la total refundición de las defensas de San Sebastián para aplicar un nuevo trazado del sistema de Montalembert, entonces muy en boga en Alemania y otros países, alzados contra las viejas y decadentes doctrinas de la Escuela abaluartada. Dichos planos contienen detalles muy notables aunque a veces muy desproporcionados, como lo muestra el gran reducto planeado para la Isla de Santa Clara, con unas dobles baterías acasamatadas de tal extensión que no cabrían en la Isla, a la que habría por otra parte que arrasar y nivelar. También nos proponemos publicar en los Apéndices la relación completa de esta importante cartografía, descrita con el mayor cuidado en cada una de sus partes, así como la otra relación de los documentos a que dichos planos se refieren, los cuales comprenden 209 firmas que estamos ahora estudiando.

Otra de las muchas revelaciones y sorpresas ha sido la referente a las industrias armeras de Guipúzcoa. Asombra su importancia, de tal modo que parece increíble que en los siglos XV y XVI, las fábricas de Placencia, Eibar, Tolosa, Mondragón y el mismo San Sebastián alcanzaran semejante capacidad. Entre los diversos ejemplos, podemos señalar el hecho de que en 1543 se contrataba con un solo

armero de Eibar la construcción de 15.000 arcabuces, con todas sus piezas y guarniciones, más 20.000 picas y una gran cantidad de morriones. En 1640, se producían en un solo año en Guipúzcoa y señaladamente en Placencia, 8.000 arcabuces, 5.000 mosquetes, 1.000 carabinas, 2.000 pistolas, 10.000 picas, 2.000 chuzos, 2.000 espadas, 10.000 palas de hierro, 10.000 azadones, 5.000 picos de zapador, 6.000 hachas y hachetas y 3.000 machetes. Su importe ascendía a 972.176 reales y todas las dichas armas y útiles eran acabadas en todas sus partes y luego probadas. En un informe del Marqués de Távara de 1643, se calculaba que las solas fábricas de Placencia podrían fabricar por año 48.000 armas de fuego, de ellas 21.000 mosquetes, otros tantos arcabuces y 6.000 pistolas y carabinas. Y admira el cuidado y perfección puestos en los contratos y el esmero con que dichas armas eran fabricadas, hasta el punto de que los Ejércitos de Cataluña y de Flandes preferían las armas guipuzcoanas a las de Italia y Alemania, cuyas muestras enviaban para su comparación y contraste.

Respecto a la Artillería, advertiremos que en 1557, por invención del gran artillero Garci Carreño, nació en la Mota de San Sebastián la moderna artillería de montaña o "de lomo", esto es, las piezas desmontadas. Casi al mismo tiempo, el Licenciado Ercilla enviaba a la Corte un nuevo cañón, por él imaginado, que era "labrado a martillo" y estos inventos se reproducen con bastante frecuencia, como aquel montaje especial, presentado en 1597 por un herrero donostiarra, Jerónimo de Celandia. San Sebastián alcanzará el privilegio de ser señalado, con Barcelona y Cádiz, para la creación de una Escuela de Artillería, cuya organización poseía detalles muy interesantes y por unas u otras razones, será objeto de una continua atención por parte de los Consejos de la Corte.

Semejantes descubrimientos nos decidieron a ampliar nuestra investigación a tales extremos, aun a costa de prolongar excesivamente nuestro trabajo. Así, todos los documentos referentes al armamento e industrias militares, con los incidentes a que muchas veces dieron lugar, como los del traslado a Tolosa de la afamada fábrica de espadería de Eugui, serán igualmente publicados en los referidos Apéndices, en los que expondremos, por último, los escritos y referencias concernientes a los Ingenieros militares que trabajaron en Guipúzcoa, que fueron los más notables habidos desde el reinado de Carlos V hasta el de Fernando VI. Entre ellos sobresalen Pedro Navarro, Diego de Vera, Martinengo, Pizaño, Calvi, el Fratin con su hermano Francisco y su sobrino, Espanoqui, Jerónimo de Soto, padre e hijo, Los Padres Jesuitas Ysasi y Ricardo, Marco Antonio Gandolfo, don Juan Manso de Zúñiga, Rinaldi, Cepeda, Hércules Torrelli y su acervo crítico don Luis de Liñán, don Diego Luis de Arias, don Felipe

Crame, don Juan de Subreville y don Juan Martín Cermeño. De la mayor parte de estos ilustres Ingenieros hemos podido reconstruir, merced a los documentos, la trayectoria de su vida, desde la iniciación de sus servicios hasta su muerte, por cierto, casi siempre desastrosa, pese a los importantes cargos que ocuparon.

Hemos de confesar también aquí y deseamos hacerlo resaltar con todo el relieve que merece, que esta importante aunque agobiadora labor, que dura ya desde hace 19 meses, no hubiera podido ser llevada a cabo sin la acogida y protección que nos ha sido dispensada por nuestro antiguo Jefe y muy respetado y querido General don José Ungría, siempre dispuesto a amparar y facilitar nuestros modestos estudios y por los ilustres y también muy respetados Coroneles don José Vidal Colmena y don Joaquín Martínez Frieria, Directores del Servicio Histórico Militar y de la Biblioteca Central del Ejército respectivamente. A estos bondadosos y eminentes Jefes, verdaderas cabezas de la ciencia histórica militar, así como a los Capitanes señor Marqués de Moscoso y don Sebastián Díaz Rebollo, debemos toda nuestra gratitud, por sus extremadas atenciones y por las facilidades dadas a nuestros pesados trabajos, sin las cuales, repetimos, esta Historia militar de San Sebastián no hubiera podido producirse. Otra mención de nuestra gratitud ha de hacerse para los bibliotecarios de la Real Academia de la Historia, señaladamente para don Germán García Muñoz, igualmente bondadoso y solícito en cuanto hemos necesitado.

La obra se divide en tres partes: la primera concierne a la historia de "San Sebastián como Plaza fuerte", subdividida en 5 capítulos que estudian los orígenes de la Ciudad, desde la antigüedad hasta 1865 en que desaparecen sus murallas. La 2.^a parte se refiere al "Sistema fortificado de la Provincia de Guipúzcoa", con "Las Plazas Auxiliares" de Fuenterrabía, Pasajes, Guetaria, Hernani y algunos otros lugares. Aquí se incluye lo concerniente a la artillería, armamento, inventos e industrias militares. Finalmente, la 3.^a parte está dedicada exclusivamente al Castillo de la Mota, desde sus lejanos orígenes al estado actual, con las ideas posibles sobre su restauración y el destino que puede y debe dársele.

En los Apéndices figuran unos 900 documentos, copiados o extractados, de los siglos XVI y XVII, existentes en el Servicio Histórico Militar, procedentes del Archivo de Simancas, así como la Relación de los documentos del antiguo Depósito y Biblioteca del Cuerpo de Ingenieros que, como dijimos, suman 209 signaturas y la de los planos de igual procedencia, revisados y descritos, que alcanzan la cifra de 330 hojas aunque algunos estén repetidos o duplicados. La parte gráfica llevará 23 planos o dibujos de San Sebastián, 41 de las Plazas y Fuertes Auxiliares en 27 láminas y 15 especiales del Castillo, en

los que se incluyen vistas y perspectivas inéditas y originales. En total, se reúne un conjunto de 79 plantas, perspectivas, alzadas y secciones, escogidas como las más importantes. A esto han de añadirse 5 dibujos, con las reconstrucciones del Cubo Imperial y de la puerta principal del Macho, con su puente levadizo y otros detalles. En el texto se introducirán las fotografías que se consideren necesarias.

Con toda la sencillez y modestia que nos corresponde, pero sin temor a que nadie pueda contradecirnos, podemos asegurar que una vez publicada esta obra, San Sebastián y las referidas Villas y lugares contarán con una historia militar, única en España y tampoco igualada en el extranjero. El solo mérito se debe a las facilidades y alientos otorgados por esos eminentes y generosos varones que nombramos y a la cantidad de documentación inédita descubierta en los Archivos mencionados.

Más tarde, contando siempre con la misericordia de Dios y ultimados nuestros trabajos ahora, de momento, suspendidos para rehacer la Historia de la Arquitectura militar española, que también nos fué arrebatada, podremos dedicarnos de nuevo, si Dios nos da aún fuerzas, a abordar algún otro tema militar de las regiones vascas, como es el referente a las Torres y Casas-Fuertes y al sistema de sus defensas, casi siempre a base de los arcaicos cadalsos. Dichas Torres, cuna de la Arquitectura militar del Norte cantábrico hasta el Duero, poseen una mayor antigüedad de la que se les concede y una significación política y hasta jurídica de la que nadie se ha dado cuenta, empeñados siempre en verlas como índices o exponentes de los linajes y banderías de los bajos siglos medioevales. El defecto capital y permanente de todos los estudios hechos en España sobre los antiguos monumentos militares radica, tanto en verlos siempre a través de las únicas fuentes documentales, sin atender a sus caracteres y modalidades constructivas que los remontan casi siempre mucho más lejos, como en apreciarlos asimismo con lentes y espejismos de los monumentos de fuera, con los que en todos los órdenes apenas tienen afinidades. La historia de la fortificación española está aún por escribir, no obstante su capital importancia. Nuestra Arquitectura militar, directa heredera en Europa de la fortificación clásica y bizantina, alcanza tal relieve en sus elementos y técnica constructiva que, a su lado, ninguna otra de la Europa occidental puede, no ya superarla, sino igualarla en cuanto a su antigüedad, fidelidad al arte clásico y proporciones. España posee aún elementos apenas conocidos fuera de ella, cuyo origen hay que ir a buscarlo en los viejos monumentos conservados en Oriente, entre las rayas o "límites" que un día delimitaron los dominios de Roma y de Bizancio.

Un castillo español reúne una personalidad, no solamente defensiva y militar, sino política y jurídica, que no tienen sus similares, aunque éstos, mucho más tardíos y de caracteres plenamente opuestos, les superen después en ostentación, aparato exterior y en lujos de construcción. El viejo Castillo español fué ante todo y exclusivamente un Castillo "nacional", jamás sometido, salvo en muy contadas y pasajeras excepciones, a otro Poder que no fuera el servicio de la colectividad. De allí arranca una larga concepción defensiva que repercutirá en la fortificación de transición y, más tarde, hasta en la abaluartada. Pero todo ello está aún por descubrir porque el abandono de esta interesante materia ha sido tal que difícilmente podrán ya vencerse muchos prejuicios y atribuciones, sólidamente establecidas, las cuales, como el caso de San Sebastián lo demuestra, habría que rectificar.

A pesar de sus depredaciones y de sus ruinas, más aparentes que reales, el Castillo de la Mota de San Sebastián es un venerable monumento, digno del mayor de los respetos. La Ciudad le debe cuanto es. Pero podría deberle mucho más si, restaurando sus partes esenciales, todavía en pie y cobijando entre sus muros los recuerdos y reliquias de las viejas glorias marineras y militares de Guipúzcoa, a lo que tiene pleno derecho, se constituyera allí, según todavía puede hacerse, un completo Museo de la fortificación que, como ya hemos dicho, sería único en España y tan importante, por lo menos, como los mejores monumentos de esta clase conservados en el extranjero.

Madrid, julio, 1952.



EL SUPERLATIVO ABSOLUTO EN EL EUSKERA HABLADO

por

EL P. DIEGO B. DE ALZO

*En memoria del ilustre euskeralogo don
Resurrección M. de Azkue (Q. E. P. D.)*

En latín y en las lenguas romances se llama superlativo al adjetivo o adverbio que significa la calidad del positivo en grado sumo.

El superlativo se divide en absoluto y relativo. El absoluto es el que no compara con otro: así se dice de Dios que es altísimo; el relativo es el que compara con todos los demás del grupo que se considera, expresando tener las cualidades en un grado superior a todos ellos.

¿Se pueden aplicar estas nociones al euskera? Ciñéndome ahora al superlativo absoluto voy a presentar a los lectores un modesto estudio hecho a base de numerosas fichas lingüísticas de los dialectos G. y AN. hablados, que luego aduciré. De su examen he deducido las siguientes conclusiones, que podrán comprobar los lectores:

1.^a El superlativo absoluto euskérico es propio no sólo del adjetivo o adverbio como en latín y lenguas romances, sino de todas las partes de la oración;

2.^a El superlativo absoluto euskérico expresa la idea de elevado en toda categoría: acción, pasión, calidad, cantidad, lugar, modo, tiempo. Los superlativos de acción y pasión expresan ya mucha continuidad, ya mucha intensidad de las mismas; los de cantidad un número o tamaño o muy grandes o muy pequeños; los de lugar, ocupación sucesiva de posiciones, el término preciso de un lugar, el centro preciso de un objeto, mucha aproximación o alejamiento de los mismos; los de tiempo, lo elevado en cuanto a largura o cortedad, multiplicidad o rareza de espacios de tiempo y el tiempo preciso de un hecho;

3.^a En los dialectos G. y AN. hablados existen tres clases de superlativo absoluto: el de primera vocal acentuada y prolongada, el de palabra repetida y el de partículas de superlativo, que se añaden a la palabra;

4.^a En cada una de estas clases de superlativo existen cuatro grados: el elevado, el más elevado, el elevadísimo y el extraordinario.

5.^a De lo dicho se infiere que en euskera convendría llamar superlativo aquella parte de la oración que significa una categoría en grados, que se extienden del elevado al extraordinario.

En confirmación de estas conclusiones voy a presentar a los lectores los datos lingüísticos, de que han sido deducidas; primero, los del superlativo de primera vocal acentuada y prolongada; en segundo lugar, los que tocan al superlativo absoluto de palabra repetida, y en tercer lugar, los que tocan al superlativo absoluto formado por partículas de superlativo.

I. SUPERLATIVO ABSOLUTO DE PRIMERA VOCAL ACENTUADA Y PROLONGADA

Este superlativo se forma, salvo raras excepciones, acentuando y prolongando la primera vocal de palabra.

Se pueden distinguir tres clases: el de primera vocal acentuada y prolongada por dos tiempos, que expresa una categoría en grado elevado; el de primera vocal acentuada y prolongada por tres tiempos, que expresa una categoría en grado elevadísimo (1).

Este superlativo es el que mejor se amolda al genio sintético del euskera y es muy usado en el G. y, sobre todo, en el AN.

I. EJEMPLOS DE SUPERLATIVO DE PRIMERA VOCAL ACENTUADA Y PROLONGADA POR DOS TIEMPOS

A) *Superlativos de acción y pasión*

a) *Superlativos de continuidad de una acción o de una pasión.—Sustantivos superlativos.*—Bèrriketari aritu da ta lanak egiteko=No ha hecho más que charlar y tiene los trabajos sin hacer (G. Leaburu)—Arria zèrrenda erori zen=La piedra cayó formando una faja larga (AN. Baztán).

b) *Superlativos de intensidad de una acción o una pasión.*—Sus-

(1) Por dificultades tipográficas no está indicada la prolongación de las vocales por medio de un acento circunflejo cuando éstas están escritas con mayúscula. (N. de la R.).

tantivos superlativos.—Se traducen al castellano por un sustantivo acompañado de los adjetivos mucho, fuerte, etc., y tratándose de opinión, seguro, firme; de los adverbios muy, absolutamente, etc.

Ekaitza asi zan; âizeakin ebia...=Se levantó una tempestad con ventarrón y lluvia (G. Leaburu).—Alegiña egin dut, âiegiñak egin ditut, êgiñalak egin ditut=He hecho todo todo lo posible, he puesto todo todo mi empeño (G. AN).—Ez al da etorriko? Bildur=¿No vendrá? Lo temo mucho (AN.G.).—Kôleran erran nun=Lo dije en un momento de gran cólera (AN. Baztán).—Oju egin zun=Dió un fuerte grito (AN. Igantzi).—Gôrroto izan=Odiar de corazón (AN. Berroeta).—Nâi zun, bañio eziñ=Lo quería de veras, pero no pudo (AN. G.).—Pârrez egon, pârrez ito=Desternillarse de risa (G.).—Ala ûste dut=Esas es mi firme creencia, estoy seguro de ello (AN. G.).—Ori egin dezu? Ustez ez=Ha hecho eso? Estoy seguro que no (AN. G.).

Pronombres superlativos.—Nor izan da? Aû izan da=¿Quién ha sido? Este, éste ha sido (G.).

Sustantivos verbales superlativos.—Irrikitzen daude etortzeko=Desean con vivas ansias venir (G. AN.).

Adjetivos verbales superlativos.—Se traducen por el participio acompañado de la partícula adverbial muy, de los adverbios mucho, completamente, etc.

Alegin det=He puesto todo el empeño posible (AN. Dorrau).—Arritu nintzen=Me quedé muy admirado (AN. Baztán).—Lurra âxetu da (AN. Zugarramurdi).—Zango guziak bêroturik etorri da=Ha venido con las piernas recalentadas (AN. Lekarotz).—Etsiturik dago=Está muy desanimado (AN. Zugarramurdi).—Ito egin zun=Lo sofocó (G. Leaburu).—Zârtu da=Ha envejecido mucho (G. Leaburu).

Adverbios superlativos.—Se traducen de diversos modos:

Atsalde on-Bâi zuri ere= Buenas tardes-Le deseo a V. de corazón buenas (AN. Igantzi).—Alez âlik etorri zen=Hizo lo posible por venir (AN. Baztán).—Egia da-Bâi?=Es verdad.¿Pero es posible? (AN. G.).—Bâño...=Mira que... (AN. G.).—Zuk egîn duzu?-Ez (AN. G.).—Pozik utzi zendun?-Pozik ala êre=¿Lo dejó usted a gusto?-Por cierto muy a gusto (G.).—Orrek egin al du?-Eztut uste=¿Lo ha hecho ése?-No lo creo en modo alguno (AN. Baztán).—Asko aditzen zun ta êzin eraman=Oía mucho y no lo podía sufrir en ninguna manera (G.).—Ifiondik ezin=No podía en modo alguno (AN. G.).—Ala ômen da=Se dice con insistencia que es así (AN. Zugarramurdi).—Ostikoka ibilli zun=Lo anduvo dándole fuertes patadas (AN. Arizkun).—Pôzik negon=Estaba contentísimo (G. Ataun).

B) *Superlativos de calidad*

Adjetivos superlativos.—Bêartsuak, biurria, êderra, gâiztoa, gâixoa, gôgorra, illun, ixilla, jâtorra, lûzea, ôna, pôlita, zâkarra=Muy pobres, muy travieso, muy hermoso, muy malo, pobrecito, muy duro, muy oscuro, muy callado, muy castizo, muy largo, muy bueno, muy bonito, muy áspero (AN. G.).—Gôrtua=Muy sordo (AN.).—Otzak u ôtza gan nintzen=Fui transido de frío (AN.).

C) *Superlativos de cantidad*

Sustantivos superlativos.—Pûrrusta, pârrusta=Un grupo grande (AN.).—Pixka bat=Un poquitillo (AN. G.).—Dena sâsi jarri zan=Todo se convirtió en matorral (AN. G.).

Pronombres superlativos.—Zêrbait (G.), gogorazione zêrbait, solas zêrbait (AN.)=Algo muy poquito, algo muy poquito de pensamiento, de conversación.—Iñori ez=Absolutamente a nadie (AN.).

Adjetivos superlativos.—Bâtzuk, dêna, gûziak=Algunos muy pocos, absolutamente todo, todos (AN. G.).—Automobilla jôsia zetorren=Venía el automóvil abarrotado (AN.).—Zelaia urez jôsia=La llanura llena de agua completamente (AN.).

Verbos superlativos.—Mêetu da ibillitan=Se ha enflaquecido mucho andando (G.).—Xêetu=Partir en pedazos muy pequeños (AN.).

Adverbios superlativos.—Asko (G.), âunitz (AN.)=Muchísimo.—Bâtere ez=Nada absolutamente (AN. G.).—Pixkeka=Muy poquito a poco (AN.).

D) *Superlativos de modo*

Adverbios superlativos.—Egiñen al du?-Aixa=¿Ya lo hará?-Muy fácilmente, ya lo creo (AN.).—Ederki=Muy bien (AN. G.).—Nôlabait=De algún modo imaginable (AN. G.).—Olaxen=Muy exactamente (AN. G.).—Pôlliki=Muy bonitamente, en franca mejoría (AN. G.).

E) *Superlativos de lugar*

Adverbios superlativos.—Alde=Muy cerca (AN. G.).—Bêra=Muy abajo (G.).—Gêrtu (G.), ûrbil (AN.)=Muy cerca.—Urrun=Muy lejos (AN.).—Lûrreraño=Hasta la misma tierra (AN.).

F) *Superlativos de tiempo*

Sustantivos superlativos.—Bêtaç joango naiz=Iré muy despacio (G.)

Adverbios superlativos.—Askotan=Muchísimas veces (G.).—Aspal-

di, âspaldin=Hace muchísimo tiempo (AN. G.).—Bâtzutan=Algunas raras veces (AN. G.).—Bêiñ ere ez=Ni una sola vez.—Bêti=Sin cesar (AN. G.).—Lâister=Muy pronto (AN. G.).—Lên=Antiguamente (G.)
 Beti bere burua lênik=Siempre se antepone a los demás (AN.).—
 Orain=En este preciso momento (AN.).

EXCEPCIONES

Podemos señalar dos excepciones: 1.^a *La de las palabras que forman este superlativo de primer grado acentuando y prolongando dos tiempos las dos primeras vocales de palabra, y prolongando las dos primeras vocales y acentuando ya la primera, ya la segunda; 2.^a La metátesis o trasposición del superlativo de la segunda palabra de la oración a la primera en algunos casos.*

1.^a Aunque se hace difícil en una conversación precisar los matices de acentuación y prolongación de las vocales, parece que se puede asegurar:

a) Que en el AN. del Baztán el superlativo de primer grado de asarretu=enfadarse se forma acentuando y prolongando dos tiempos la segunda vocal: asârretu=enfadarse mucho;

b) Que ya en el AN., ya en el G., las palabras aldeena, bapo, ezta, izugarria, izigarria, langillea, porrokatua, ondo, ongi, forman este superlativo prolongando dos tiempos las dos primeras vocales y acentuando la segunda, o sea, âldêena, bâpô, êztâ, izûgarria, izigarria, lângillea, pôrrôkatua, ôndô, ôngi; langillea hace también lângillea (AN.).

c) Que la palabra ederra forma este superlativo de dos modos: ya del modo general, o sea, êderra, ya prolongando dos tiempos las dos primeras vocales y acentuando la primera, êdêrra, y que gizona lo forma de este segundo modo, gîzôna;

d) Que la palabra ikaragarria forma en el AN, este superlativo acentuando y prolongando dos tiempos la primera vocal y deteniéndose algo en la tercera, ikarâgarria.

2.^a Por los ejemplos, que luego aduciré, parece poder sentarse como regla general que cuando el superlativo debiera ser la segunda palabra de la oración y esa segunda palabra está unida a la primera como sustantivo al adjetivo o viceversa, o como sustantivo regente a genitivo regido, o como auxiliar transitivo a adjetivo verbal, o como verbo a sujeto o complemento directo, el superlativo se traspone de la segunda palabra a la primera.

Erri guzia dago orrela=Todo el pueblo, absolutamente todo, está así (AN.).—Nâi zun guzia egiten zun=Hacia todo, absolutamente todo, lo que quería (AN.).—Karioa da emen egurre. Emen êgûrre...=La leña

es aquí muy cara; pero muy cara... (AN.).—Entzun orduko jautsi zen= Bajó en el instante en que oyó (AN.).—Utsak badire=No deja de haber faltas (AN.).—Arria jotzen zan=Estaba sin parar picando piedra (G.).

No sucede lo mismo cuando las palabras no están tan íntimamente ligadas, v. gr., Ala ômen da=Se dice con insistencia que es así (AN.).

II. EJEMPLOS DE SUPERLATIVO DE PRIMERA VOCAL ACENTUADA Y PROLONGADA POR TRES TIEMPOS, O SEA, DE SEGUNDO GRADO

Corresponde al superlativo terminado en -ísimo castellano. Para designarlo emplearé la vocal repetida poniendo el signo de acentuación y prolongación del superlativo de primer grado en la primera vocal.

Sustantivo superlativo de acción continuada.—Bêerricketan aritu zan=Estuvo charlando un rato muy largo (G.).

Adjetivos superlativos de calidad, cantidad y tiempo.—Aainbertze urte=En tantísimos años (AN.).—Ootz dago=Hace muchísimo frío (AN.).—Zâarra da=Es viejísimo (AN.).

Adverbios superlativos de cantidad, de intensidad de acción y pasión y de tiempo.—Lo más callando posible=Aalik ixillen (AN.).—Nekatu zera?-Aasko=¿Se ha cansado?-Muchísimo (G.).—Etorri al da?-Aaspaldi ez=¿Ha venido?-Hace muchísimo tiempo que no.—Bêeiñ edo bertze=Algunas rarísimas veces (AN.).—Bêeiñ ere ez=Nunca jamás (AN. G.).

EXCEPCIONES

Las palabras que en la formación del superlativo de primer grado se exceptúan de la regla general, harán el superlativo de segundo grado prolongando un tiempo más la vocal acentuada del superlativo de primer grado, o sea, por tres tiempos. Así las palabras bisílabas bâpô, êztâ, ôndô, ôngi, harán. bâpôo, êztâa, ôndôo, ôngii; las trisílabas êderra, êdêrra, gízôna, formarán êederra, êedêrra, giizôna; las cuatrísílabas en gillea y ena tendrán lãngillea, âldêena; las pentasílabas izûgarria, izigarría, kãnkãrriatuta, pôrrôkatuta, harán izûugarria, izigarría, kãnkãrriatuta, pôrrôokatuta, pero aserretuta, en el AN. asêerretuta; la exasílabo ikarãgarria forma en el AN. tìkarãgarria.

2.^a En los casos de metátesis o trasposición del superlativo de la segunda palabra de la oración a la primera, el superlativo de segundo grado se forma según la regla general, e. d. prolongando por tres tiempos la primera vocal del superlativo de primer grado.

III. SUPERLATIVO DE TERCER GRADO, O SEA, DE PRIMERA VOCAL DE PALABRA ACENTUADA Y PROLONGADA POR CUATRO TIEMPOS

Los ejemplos recogidos son raros, como es natural. Lógicamente se puede formar este grado de superlativo prolongando por cuatro tiempos la vocal acentuada del superlativo de primer grado.

Aaaspaldin eznaiz etorri=Hace un tiempo en extremo largo que no he venido (AN.).

II. SUPERLATIVO ABSOLUTO DE PALABRA REPETIDA

La palabra repetida puede tener diferentes significado según los sufijos, preposiciones y otros accidentes con que se presente.

El sustantivo repetido con el sufijo *ik* en la primera palabra y *ra* en la segunda, el sufijo *z* en la primera y ninguno en la segunda, con ningún sufijo en la primera y la preposición *gañean* en la segunda, indica diversos seres relacionados entre sí por movimientos de traslación, y yuxtaposición, etc., p. e.: *Etzetik etxera, etxez etxe ibilli ziran*=Anduvieron de casa en casa (G.).—*Arri-arri gañean botatzen zuten*=Arrojaba piedra sobre piedra (AN.).—Otras veces el sustantivo repetido sirve sólo para dar energía a la frase, p. e.: *Onen aitzaki, besten aitzaki enintzan etorri*=No vine por una razón o por otra (G.).

El verbo repetido con la partícula *bai* antes de la primera palabra y *ez* antes de la segunda significa un estado intermedio, de duda, indecisión, inconsistencia, y el verbo repetido con la partícula *ba* en la primera palabra y *ez* en la segunda forma oraciones disyuntivas, p. e.: *Bai nintzan enintzan lanerako gauza etxean gelditu nintzan*=Dudando si estaba o no en disposición de trabajar me quedé en casa (AN.).—*Bai nai ez nai nindagon*=Estaba indeciso (AN.).—*Umeen esana bai dala ez dala badakizu*=Ya sabe usted que los dichos de los niños carecen de fundamento (AN.). El verbo repetido en diferentes formas verbales significa a veces concesión, p. e.: *Artzen badu, artu*=Si lo toma, tomado (AN.).

Pero se puede decir que una palabra repetida sin ningún sufijo o

con el mismo sufijo en las dos palabras, intercalando a veces la conjunción *eta*, los verbos *izan* y *egon*, el adverbio *herriz*, etc., da generalmente a la palabra repetida el valor de superlativo, que llamaré superlativo de palabra repetida. Hay excepciones en que la palabra repetida con el mismo sufijo no es superlativo, p. e.: *Asteleanean astelenean etortzeko zan*= Era de venir de un lunes para otro; y otras, en que la palabra repetida con diferente sufijo se puede considerar como superlativo, p. e.: *Aidez aide*, *bidez bide etorri zan*= Vino en una acción continuada volando, caminando (AN.).

El superlativo absoluto de palabra repetida como el de vocal acentuada y prolongada se aplica a todas las categorías y a todas las partes de la oración y como él tiene tres grados: el de elevado, el de más elevado y el de elevadísimo. El primero se forma por una sola repetición de palabra; el segundo, por dos repeticiones o por acentuación y prolongación por dos tiempos de las dos palabras del superlativo de primer grado; el tercero, por acentuación y prolongación por tres tiempos de las dos palabras del superlativo de primer grado, o añadiendo a la primera el sufijo *ren* y a la segunda el sufijo *z*, o por interposición entre las dos palabras del superlativo de primer grado de las partículas *bai*, *baño*, *alako*, *ez beste*, o por perífrasis.

En la primera palabra de esta clase de superlativo se verifica muchas veces la elisión del artículo o sufijo. Sobre esta elisión parece poder establecerse la siguiente regla: Cuando las dos palabras del superlativo de palabra repetida de primer grado están juntas, tienen artículo o algún sufijo, éstos generalmente se eliden en la primera palabra.

Den-dena=Todo absolutamente todo (G.) *Batzu-batzuek*=Algunos poquísimos (AN.) — *Alde-aldetik*=Desde muy cerca (G.) — *Aldera-aldera*=Muy cerca (G.) — *Barru-barruan*=Muy adentro (G.) — *Bearbearrezkoa*=Muy necesario (AN. G.) — *Bilin-boloka*=Dando volteretas (G.) — *Biotz-biotzez*=De lo íntimo del corazón (G.) — *Galdu-galduan dago*=Está a punto de perderse completamente (G.) — *Isil-isillik*=En completo silencio (G.)—*Len-lenago*=Hace muchísimo tiempo (G.) — *Ume-umetan*=Siendo muy niño (G.) — *Txalo-txaloka deitu*=Llamar con muchas palmadas (G.).

Como excepciones de la regla anterior se pueden anotar las siguientes:

1.^a Cuando las dos palabras del superlativo tienen el sufijo *an* o el sufijo *z*, no se elide el sufijo en la primera palabra si el superlativo indica acción continuada: p. e. *Berriketan-berriketan joan gitan*=Fuimos en una charla continuada (G.) — *Ikusian-ikusian, ikusiaz-ikusiaz ikasten da*=Se aprende a fuerza de ver (G.).

2.^a Los superlativos con los sufijos *ka* y *oro*, aunque la mayoría de las veces eliden en la primera palabra el sufijo, dejan de hacerlo otras: p. e.: *Pixka* forma *pixka-pixkaka* y también *pixkaka-pixkaka*. *Igande* y *oro* forman *igan-igandero* e *igandero-igandero*, aunque más generalmente este último.

I. EJEMPLOS DE SUPERLATIVO DE PALABRA REPETIDA UNA VEZ O SEA DE PRIMER GRADO.

A) *Superlativos de acción y pasión.*

a) *Superlativos de continuidad de una acción o de una pasión.*—*Sustantivos superlativos.*—*Arren da arren egin*=Encarecer sobremañera (G.) — *Berriketan-berriketan bidea egin*=Hacer todo el viaje entretenidos en la conversación (G.) — *Estul ta estul zegon*=No hacía más que toser (AN.) — *Lo-lo egin dezu?*=¿Ha dormido mucho (G.)—*Txalo-txalo egin*=Aplaudir mucho (G.).—*Aitzaki-maitzaki ugari; aiko-maiko naiko*=Demasiadas excusas (G.).—*Ainbeste txirri-mirri*=Tanta menudencias (G.) — *Txurrute-murrute asko*=Frecuentes bebidas (G.).

Verbos superlativos.—*Euria gogotik ari du?* — *Ari du, ari du*=¿Llueve mucho?—Sí, sin cesar (AN.) — *An zebillen, an zebillen bere lanetan*=Andaba afanoso de una parte a otra en sus trabajos (G.).

Adjetivos verbales superlativos.—Pueden presentarse ya como complementos, ya en forma que llamaré gerundio.

Astin-astin egin zun=Lo golpeó mucho (AN. G.) — *Egondu-egondu naiz*=He esperado un largo rato (AN.) — *Jan da jan ari da*=No hace más que comer (G.).

Los adjetivos verbales superlativos declinables, equivalentes a gerundios, se traducen por la frase adverbial a fuerza de: *Ekin da ékin, ekiñean-ekiñean, arian-arian egiten da*=Se consigue realizarlo a fuerza de constancia (G.) — *Ikusian-ikusian, ikusiaz-ikusiaz ikasi egiten da*=Se aprende a fuerza de ver (G.) — *Egonez-egonez jarriko da* = Se repondrá a fuerza de reposo (AN.).

Se pueden agregar aquí las formas verbales personales terminadas con el sufijo *la*: *Dabillela dabillela, giltza galdu du*=Ha perdido la llave en su continuo trajinar (G.).

Oraciones principales superlativas.—Son una de las oraciones de una compuesta cuyo verbo se halla en general en infinitivo, elidiéndose muchas veces éste cuando es *izan, egin, ibilli* u otra de las más corrientes. Estas oraciones se traducen por adversativas, causales, consecutivas, temporales, etc., castellanas.

a) *Equivalentes a adversativas.*—*Nik aldegin, nik aldegin, aiek*

ez uzten=Me esforzaba en apartarme, pero no me dejaban (G.).—Aize ta aize, etzuen asmatzen=A pesar de soplar continuamente, no acertaba el chistulari a hacer sonar el chistu (V. G.).—Lan da lan, ezin atera bizia=A pesar de trabajar con intensidad, no podía sacar la vida (AN.) — Ikuşi nuen; nik keñu ta keñu, baña arrek ez aditzen=Lo vi; le hacía continuas señas, pero él no me oía (AN.) — Aditu ta sor, aditu ta sor, baño azkenean erantzun zun=Se hizo largo tiempo el sordo, pero al fin respondió (AN.).

b) *Equivalentes a consecutivas.* — Len idorra ta idorra, orain euria egin bear=Como ha hecho una sequía tan larga, no puede ahora menos de llover (AN.).

c) *Equivalentes a causales.*—Aski asperturik gare, beti euria, beti euria...=Estamos ya cansados, pues está lloviendo sin cesar (AN.).

d) *Equivalentes a temporales precedidas del modo adverbial después de:* Ibilli-ibilli egualdia ona gelditu da=Después de varias mudanzas el tiempo ha quedado bueno (AN.) — Beti juteko, beti juteko, azkenean abiatu giñan=Después de estar siempre para ir, al fin nos encaminamos (G.) — Dena prestatu, dena prestatu, etzen egin prozesioa=Después de haber preparado todo hasta en sus menores detalles, se suspendió la procepción (AN.).—Utzi, utzi, ez tute giago egin=Después de dejarlo mucho tiempo, ya no lo he hecho (G.).

Oraciones completivas superlativas. — Gaizki egiten nula, gaizki egiten nula bildur egon naiz=He estado con la preocupación de que iba obrando mal (AN.).

Superlativos de intensidad de una acción o una pasión. — Entre estos superlativos hay algunos que significan sumo de intensidad de afirmación o negación y que tratándose de sustantivo, adjetivo, adverbio, se forman generalmente intercalando los verbos izan y egon entre las dos palabras del superlativo y tratándose de verbos se forman ya repitiendo el adjetivo verbal con su auxiliar, ya solo el adjetivo verbal.

Sustantivos superlativos.—Aita zan aita lan egiten zuna=El que trabajaba verdaderamente era el padre (G.).—Ezer eman gabe lotsa da lotsa=Es verdaderamente vergonzoso quedarse sin dar nada (G.).—Lan ontan nekatzen da nekatzen=Se cansa uno verdaderamente en este trabajo (AN.).

Adjetivos superlativos. — Otza dago otza=Hace verdaderamente frío (AN.).

Adjetivos verbales superlativos.—Adi-adi jarri zen=Se puso a escuchar con toda atención (AN.).—Beti ziri, asper-asper niñun=Como no hacía más que tentarme, me dejó completamente hastiado (AN.).—Egin-egin zera=Ha engordado usted mucho (G.).—Neka-neka egiñik

gelditu zan=Quedó fatigadísimo (G.).—Bizi aiz bizi=¿Pero ya vive usted?—Eldu zera eldu?=¿Pero ya ha llegado usted? (AN.).—Egin du egin=Por fin lo ha terminado, lo ha terminado a Dios gracias (AN.). Etorriko da etorriko=Esté usted seguro de que vendrá (AN.).

Entre los superlativos de intensidad de afirmación y negación parecen deber incluirse las siguientes construcciones: Esan banion, esan gogorrak aditu nitun=Si verdaderamente le dije, tan pronto como le dije, tuve que escuchar tremendas (G.).—Bazkari onen billa ibilli giñan, ta ibilli bagiñan ibilli ederra etorri zitzaigun esku artera=Anduvimos en busca de buenas comidas y, si verdaderamente anduvimos o en mala hora anduvimos, porque nos ocurrió algo lastimoso (G.).—Esan badiot esan diot, aserre jarri da=Si verdaderamente le he dicho o en mala hora le he dicho, se ha enfadado (AN.).

Adverbios superlativos.—Izertia arra-arra erori=Caer el sudor en gotas continuadas (G.).—Elurra bala-bala erori=Caer la nieve en copos continuados (AN. G.).—Raka-raka edan=Beber en sorbos continuados (AN. G.).—Taka-taka lan egin=Trabajar poco a poco (G.).—Tapa-tapa joan=Ir poco a poco (G.).—Ta-ta aritu=Hablar en conversación continua (G.).—Txor-txor bildu=Recoger poco a poco (G.).

B) *Superlativos de cantidad.*

a) *Sustantivos superlativos.*—Apur-apur egin=Hacer añicos (G.). Zer edo zer ekarri det=He traído alguna cosilla (G.).

b) *Pronombres superlativos.*—Batzu-batzuek etorri dire=Han venido algunos raros (G.).—Zenbait-zenbait etorri dire=Han venido algunos pocos (AN.).

c) *Adjetivos superlativos.*—Patata aundi-aundirik eztut=No tengo patata de clase muy grande (AN.).—Urte guzi-guzian egon naiz=He estado el año entero (G.).—Urte oso-oso ez=Un año escaso (G.).

d) *Adjetivos verbales superlativos.*—Bete-bete zun=Lo llenó completamente (G.).

e) *Adverbios superlativos.*—Aundien-aundiena = A lo sumo (AN. G.).—Geien-geiena=A lo sumo (G.).—Dirua parra ta parra ibilli=Despilfarrar el dinero (G. AN.).

C) *Superlativos de cualidad.*

a) *Sustantivos superlativos.*—Bear-bearrean egin dut=He hecho por necesidad urgente (AN.).

b) *Adjetivos superlativos.*—Alper-alper da=Es completamente inútil (AN.).—Arro-arro eginda=Completamente ensoberbecido (G.). Arroxkak-marroxkak=Los muy vanidosillos (AN.).—Lan bear-bear

batzuk egin ditut=He hecho algunos trabajos imprescindibles (AN.). Euskerak bere-bere dituan itzak=Las palabras peculiares del euskera (G.).—Geren-gerenak=Muy nuestros (G.).—Gañ-gañeko gizonak = Los hombres eminentes (G.). — Giro-giro dago ereiteko = Hace un tiempo excelente para la siembra (AN. G.).—Zelai-zelai da=Es lugar completamente llano (G.). — Etxe zar-zar bat=Una casa muy vieja (AN. G.).

c) *Adverbios superlativos.*—Besterik da besterik=Es muy diferente (G.).—Isill-isillik=Muy callandito (G.).—Onez-onean=Completamente a buenas (G.). — Ixilka-mixilka aritu=Está echucuchando (G.).—Iritzi-miritzi aritu=Está criticando (AN.). — Kiskili-maskili itzegin=Hablar tartamudeando (G.).—Tiliki-talaka ibilli=Andar tambaleando (G.).—Belarrak zeuden zabal-zabal belaian=La hierba estaba completamente extendida en la pradera (AN.).

D) *Superlativos de lugar.*

Se pueden distinguir tres clases: Superlativos de ocupación continuada de posiciones o de reposo continuado, superlativos que indican lo sumo en precisión de término o centro, en altura, profundidad, cuesta, llanura, etc., superlativos que indican mucha aproximación a un lugar u objeto o mucho alejamiento de los mismos.

a) *Superlativos de ocupación continuada de posiciones o de reposo continuado.*—*Sustantivos superlativos.*—Aidez-aide gan zen=Se fué en un vuelo continuado (AN.).—Bidez-bide ibilli zen=Se marchó caminito caminito (AN.).—Denak txanda-txandan joan bearko=Todos tendremos que marchar por turno (G.).—Lerro-lerro gan ziren mandoak=Los mulos se fueron en fila perfecta (AN.).—Egonez egonez sendatuko da=Se curará por un reposo continuado (G.).

Adjetivos verbales superlativos. — Etxetik atera atera zijoan=Iba saliendo poco a poco de casa (G.).

b) *Superlativos que indican lo sumo en precisión de término o centro, en altura, llanura, cuesta, etc.*—Sumo en la precisión de término o centro.—Elurra atari-atarian dago=La nieve está en la misma puerta (G.).—Etxe-etxeraño etorri ziran=Llegaron hasta la misma puerta (G.).—Ikulluan sartzen-sartzen dago=Está en la misma entrada de la cuadra (AN.).—Or-oroko nagusia=El señor de ahí mismo (G.).—Ortxe-ortxe zebiltzek biek=Los dos andan casi iguales (G.).—Erdi-erdian jo du=Le ha dado en el mismo centro (G.).—Erri-erriá bakarrik artu dute=No han tomado más que el casco del pueblo (G.).

Sumo en altura, profundidad, llanura, cuesta, etc.—Aldapa-aldapan dago=Está en plena cuesta (G.).—Gañ-gañean, be-bean dago=Está en

la misma cumbre, en la misma profundidad (G.).—Zelai-zelaian dago= Está en lo más llano (G.).

c) *Superlativos que indican mucha aproximación a un lugar u objeto o mucho alejamiento de los mismos.*—Alde-aldean dago=Está muy cerca (G.).—Alde-aldera etorri da=Ha venido muy cerca (G.).—Urruti-urruti da=Está muy lejos (G.).

E) *Superlativos de tiempo.*

Se pueden distinguir dos clases: Superlativos que indican el momento o espacio de tiempo preciso y superlativos que indican lo sumo en cuanto a largura, o cortedad, multiplicidad o rareza de espacios de tiempo.

a) *Superlativos que indican el momento o espacio de tiempo preciso.*—Gau-gauan etorri zan=Vino en plena noche (G.).—Illuntzen-illuntzen etorri zan=Vino a punto de oscurecer (G.).—Orain-orain zan emen=Ahora mismo, hace poquito, estaba aquí.—Ume-umetan gertatu zitzaidan=Me sucedió cuando era muy niño (G.).

b) *Superlativos que indican lo sumo en cuanto a largura o cortedad, multiplicidad o rareza de espacios de tiempo.*—Len-len, len-lenago, len-leno=Hace mucho tiempo, antiguamente (AN. G.).—Laburka-laburka: egin=Hacer muy cortamente (AN.).—Aldiz-aldiz (AN.), ifioiz-ifioiz (G.), noiz edo noiz (AN. G.)=Alguna rara vez.—Egunero-egunero, y más raras veces egun-egunero o egunear-egunero (G.)=Todos los días sin excepción.

II. SUPERLATIVO DE PALABRA REPETIDA DE SEGUNDO GRADO.

El superlativo de palabra repetida de segundo grado se forma de dos modos: Repitiendo dos veces la misma palabra, acentuando y prolongando dos tiempos la primera vocal de las dos palabras del superlativo de primer grado.

A) *Ejemplos de superlativos del primer modo.*

a) *Superlativos de acción continuada.*—Arian, arian, arian ikasten da=Se aprende a fuerza de muchísimo ejercicio (AN.).—Iratzeak ebaki, ebaki, ebaki, aizeak ematen badu, zirriborron ematen ttu=Si después de estar cortando larguísimo rato helechos sopla el viento, los lleva en remolinos (AN.).—Erantsi, erantsi, erantsi, asko bildu gendun=Después de reunir constantemente recogimos mucho (G.).—Arrek begiratu, nik begiratu, arrek begiratu, itzegin nion=Después de mirarnos varias veces le hablé (G.).

b) *Superlativos de intensidad de pasión.*—Pozik zare?-Arras, arras, arras=¿Está usted contento?-Contentísimo (AN.).

c) *Superlativos de calidad.*—Burni txar, txar, txar bat=Un trozo de hierro pequeñísimo (G.).

d) *Superlativos de cantidad.*—Xe, xe, xe egin zun=Lo partió en pedazos pequeñísimos (AN.).

e) *Superlativos de lugar.*—Goiti, goiti, goiti dago=Está en un lugar altísimo (AN.).

B) *Ejemplos de superlativos del segundo modo.*

a) *Superlativos de cantidad.*—Pixkeka-pixkeka edan dut=He bebido muy poquito a poco (AN.).

b) *Superlativos de tiempo.*—Bêiñ edo bêiñ egin det=He hecho alguna rara vez (G.).—Bêti-bêti eztet egin=He dejado de hacer alguna rara vez (AN. G.).

c) *Superlativos de lugar.*—Gôiti-gôiti dago=Está en un lugar altísimo (AN.).

Creo haber oído una vez en el AN. formar este superlativo acentuando y prolongando sólo la primera vocal de la primera palabra: Gôiti-goiti dago=Está en un lugar altísimo.

Alguna vez se oye formar el superlativo de palabra repetida de segundo grado anteponiendo al del primer grado una partícula superlativa, p. e.: Arras bear-bearrezkoa=Necesario en grado elevadísimo (AN.).

También se pueden agregar a este grado de superlativo aquellas construcciones en que entre las dos palabras del superlativo de primer grado se intercalan las partículas ponderativas bai, baño, ez beste, alako, eta, p. e.: Lenbailen etorri=Venga V. cuanto antes (AN. G.).—Nekez baño nekez irabazi zuen=Ganó con grandísimo esfuerzo (G.).—Aserre baño aserreago=Enfadadísimo (G.).—Ondo baño obeto=Inmejorablemente (G.).—Txoliña ez beste txoliña=Insustancial más que insustancial (G.).—Gogorra alako gogorra=Duro en grado elevadísimo (G.).

III. SUPERLATIVO DE PALABRA REPETIDA DE TERCER GRADO

Se forma de dos modos: Acentuando y prologando por tres tiempos la primera vocal de las dos palabras del superlativo de primer grado, anteponiendo o posponiendo al superlativo de palabra repetida de primer grado partículas superlativas de segundo grado; no se oye el superlativo de palabra repetida tres veces. Incluyo también entre los superlativos de palabra repetida de tercer grado aquellas

construcciones de superlativo de primer grado en que a la primera palabra se añaden los sufijos *ren* y *en* y a la segunda el sufijo *z*.

A) *Ejemplos de superlativos del primer grado*

Bêeiñ edo bêeiñ egin dut=He hecho alguna rarísima vez (AN. G.).

B) *Ejemplos de superlativos del segundo modo*

Arras bear-bearrezkoa=Necesario en grado extremo (AN.).

C) *Ejemplo de construcciones en que a la primera palabra del superlativo de primer grado se añaden los sufijos ren o en y a la segunda el sufijo z*

Egarrien egarriaz=Por la sed extraordinaria (G.).—Ekiñaren ekiñaz=Por el extraordinario esfuerzo (G.).—Ikaren ikaraz=Por el extraordinario espanto (G.).—Itxuaren itxuz=Por la extraordinaria ceguera (G.).—Pozaren pozaz=Por el gozo extraordinario (G.).—Txikia-
ren txikiz=Por la extraordinaria pequeñez (G.).

III. SUPERLATIVO ABSOLUTO FORMADO POR ADICION DE PARTICULAS

Las partículas que se emplean para formar esta clase de superlativos, son algún sustantivo y varios adjetivos y adverbios, que muchas veces son diferentes en cada uno de los grados del superlativo. El sustantivo y los adjetivos se aplican a sustantivos, pronombres y adjetivos; los adverbios, a todas las partes de la oración. En las respuestas se emplean a veces solos.

I. PRIMER GRADO DE SUPERLATIVO POR ADICION DE PARTICULAS.

Las partículas que se emplean para formar este grado, son en el G., *asko*, *ondo*, *oso*, *txit*; y en el AN., *agitz* (Cinco Villas del Bidasoa), *arras*, *arrant* (Baztán), *ongi*, *txoil* (Ondarrabi). Los adverbios comparativos *onen*, *orren*, *arren*, *aiñ*, tienen a veces significado de superlativo y también lo tienen algunos diminutivos.

Asko.—Adv. Muy—bien.—Se pospone o la palabra a que se aplica.—*Ezta iñor asko etorri*=Han venido muy pocos (G.).—*Azkar asko antzeman zion*=Le reconoció bien pronto (G.).—*Goizean goiz asko emen zan*=Estaba aquí bien temprano (G.).—*Larri asko ibilli zan*=

Anduvo muy apurado)G.).—Etxean gelditu zan lasai asko gañera=Se quedó en casa y bien tranquilo por cierto (G.).

Arras, arront.—Adv. Muy.—Se puede anteponer o posponer a la palabra a que afecta.—*Arras ongi, ongi arras*=Muy bien.—*Arront errian bizi naiz*=Vivo en el mismo pueblo.—*Arront ona*=Muy bueno.—*Arront beti*=Siempre sin excepción.

Ondo, ongi.—*Ondo argia zan*=Era bien despabilado.

Oso.—Se puede anteponer o posponer a la palabra a que afecta.—*Oso ona da, ona da oso*=Es muy bueno.—*Ona zan—oso*=Era muy bueno—Buenísimo.—*Oso errian bizi da*=Vive en el mismo pueblo.

Onen, orren, arren, aña.—Se anteponen a la palabra a que se aplican.—*Pozik gare; orren prediku ederra egin dauku*=Estamos muy contentos; nos ha predicado muy bien (AN.).—*Miñ aundia dezu?—Ez aña aundia*=¿Le duele mucho?—Mucho, no (G.).

II. SEGUNDO GRADO DE SUPERLATIVO POR ADICION DE PARTICULAS

Se forma de tres modos: Por adición de partículas propias, por adición y prolongación por dos tiempos de la primera vocal del superlativo de primer grado, en las admiraciones poniendo el positivo como comparativo.

A) Primer modo

Las partículas que se emplean, son: *alako, alen, ederra, gaiztoa, olako, porrokatua, utsa.*

Alako.—Adv. En grado muy elevado.—*Alako ederra da*=Ez hermosísimo (G.).—*Patata aundirik baduzu?*—*Alako aundirik ez*=¿Tiene usted patata de gran tamaño?—No tengo de tamaño muy grande (AN.).

Alen.—Se pospone al adjetivo.—*Gaizto alena*=Malo, más que malo (G.).—*Maltzur alen ura*=El muy cazurro de él (G.).

Ederra.—*Ustel ederra!*=¡Podrido de marca! (AN.).

Gaizto.—*Ler gaiztoa egin zuen*=Se casó muchísimo (G.).

Porrokatua.—*Langille porrokatua da*=Es un grandísimo trabajador (G.).

Puska.—*Adiñ-puska badu*=Es muy anciano (AN.).—*On-puska da*=Es un buenazo (G.).

Utsa.—*Langille utsa zan*=Era un trabajador empedernido (AN.).

Diminutivos.—*Xartu da*=Ha envejecido mucho (AN. G.).—*Motxa da*=Es muy corto (G.).—*Llaburra da*=Es muy corto (AN.).

Orrelako, olako.—*Olakorik?*=¿Se ha visto cosa semejante? (G.).—*Nor norekin eta orrelako alprojatzarra gure etxeko batekin?*=¿Quién

iba a decir que un hombre en tanto extremo ruin iba a entenderse con uno de nuestra casa? (G.).

B) *Por acentuación y prolongación por dos tiempos de la primera vocal del grupo superlativo de primer grado*

Arront.—Arront ona zan=Era buenísimo.

Polliki.—Nola zare?—Pölliki arras=¿Cómo está usted?—Perfectamente.

C) *En las admiraciones poniendo el positivo en comparativo o por oraciones admirativas*

Zelaiago da!=¡Es llanísimo! (G.).—Urxaze bazan, bai astotxo!=¡Qué animal tan grande era aquel! (G.).

III. TERCER GRADO DE SUPERLATIVO POR ADICION DE PARTICULAS

Se forma de tres modos: Por adición de partículas propias, por acentuación y prolongación por tres tiempos de la primera vocal del grupo superlativo de primer grado, por acentuación y prolongación por dos tiempos de la primera vocal o de las dos primeras vocales del grupo superlativo de segundo grado.

A) *Por adición de partículas propias*

Las partículas que se emplean, son los adjetivos berealdiko (AN. G.), berebiziko (AN. G.), izugarrizko (G. X.), ikaragarrizko (G.), ikarazko (G.) y los adverbios ikaragarri (AN. G.), izugarri (G.), izigarri (AN.). Izugarri e izugarrizko hacen también de sustantivos.

Berealdiko jipoia artu zuen=Recibió un palizón de padre y señor mío.—Berebiziko masallekoa eman zion=Le dió un bofetón mayúsculo.—Izugarri ederra da=Es hermoso en grado elevadísimo (G.). Izugarrizko lana=Un trabajo enorme.—Izugarrizko urez egin zun=Ca-yó usa cantidad enorme de agua.—Euria gogotik ari du—Ikaragarri=Llueve mucho—A cántaros.—Ikaragarrizko ederra da=Es sobremanera hermoso.—Ikaragarrizko naigabea=Un disgusto terrible.

B) *Por acentuación y prolongación por tres tiempos de la primera vocal del grupo superlativo de primer grado*

Ooso ona da=Es buenísimo (G.).

C) *Por acentuación y prolongación por dos tiempos de la primera vocal del grupo superlativo de segundo grado o de las dos primeras vocales del mismo grupo*

Alako ederra da=Es hermoso en altísimo grado (G.).—Ler gáiztoa egin zun=Se cansó enormemente (G.).—Langille pòrròkatua=Es trabajador activísimo (AN. G.).

IV. CUARTO GRADO DE SUPERLATIVO POR ADICION DE PARTICULAS

Se forma de tres modos:

A) Acentuando y prolongando por tres tiempos la vocal acentuada de las partículas del superlativo de segundo grado: p. ej.: Àalako aundia da=Es extraordinariamente grande (G.).—Langille pòrròkatua=Un trabajador extraordinario (G.).

B) Acentuando y prolongando por dos tiempos la vocal acentuada de las partículas del superlativo de tercer grado: p. ej.: Ebia egin du—Ikaragarri=Ha llovido—Extraordinariamente (G.).—Izugarri aundia da=Es extraordinariamente grande (G.).

C) Anteponiendo al comparativo ezin o interponiendo entre el positivo y el comparativo la conjunción baño: p. ej.: Ezin obea, ezinda obea, ezinda geiago obea=Inmejorable (G.).—Ondo baño obeto=Inmejorablemente (G.).

APENDICE.—SUPERLATIVO DEL SUPERLATIVO RELATIVO

El superlativo relativo forma su superlativo como el superlativo absoluto, tiene tres clases y en cada una de ellas, cuatro grados.

Estas clases con sus grados son:

A) La de primera vocal acentuada y prolongada por dos, tres, cuatro tiempos: p. ej.: Onena=el mejor formará ònena=el mejor en grado más elevado, ònena=el mejor en grado mucho más elevado, ôñena=el mejor en grado elevadísimo.

B) La de palabra repetida, que puede formar sus grados de tres modos: a) Repitiendo la palabra por una, dos, tres veces, según los grados: p. ej.: Onen-onena (G.) u oben-obena (AN.)=el mejor en grado elevado; onen-onen-onena=el mejor en grado mucho más elevado; onen-onen-onen-onena=el mejor en grado elevadísimo; b) Prolongando por dos, tres, cuatro tiempos la vocal acentuada del superlativo de primer grado del caso anterior: Onen-onena formará ònen-ònena, ònen-ònenena, ôñen-ôñena, c) Añadiendo al superlativo de primer grado del primer caso partículas superlativas.

que pueden elevarse de grado por acentuación y prolongación de su vocal acentuada: Askoz onen-onena; âskoz onen-onena; âaskoz onen-onena.

C) La de adición de las partículas propias de este superlativo, askoz o askotzaz (G.), aunitzez (AN.), erraz, alde batetik, alde askotatik, alde guzitatik onen-onena.

D) Por la adición de las partículas propias de este superlativo antedichas al superlativo relativo: p. ej.: Askotaz onena; âskotzaz onena; âaskotzaz onena.

Sobre la elipsis del artículo o del sufijo, que se verifica en la primera palabra del superlativo de palabra repetida, hay que hacer notar:

A) Que en la casi totalidad de los casos se eliden en la primera palabra del superlativo de palabra repetida del superlativo relativo el artículo y todo sufijo, que no sea el sufij -en del superlativo relativo: p. ej.: Aundien-aundiena=el mayor con mucho; bearren-bearrena=el más necesario con mucho; geien-geiena=la mayor parte de las veces con mucho. Alguna rara vez se oye también geiena-geiena.

B) A veces se elide también el mismo sufijo -en de superlativo relativo: p. ej.: Bear-bearrena=lo más necesario con mucho (AN.).



Euskaltzaindia-ren lanak

AITA VILLASANTE - KORTABITARTE

LITERATUR - EUSKARA

LAPHURRTARR KLASSIKOAREN
GAIN ERATUA

III

Euskara idatziaren tradizioa aztertzean, Frantzi-aldeko Euskal-herriak deramazkigun abantail ta aitzinaldea aithortu beharrean aurkhitzen gara. XVI'gn. mende edo ehun-urtekoan hastapen izanik, ethengabeko tradizino hori gure egunetara-arte heltzen da, idazle-eli ederra osaturik. Gure artean, berriz, XVIII'gn. mendera-arte ezta bihirik ageri (47). Lehen-zituak, gure baithan, giputz-nafar aldeetan erne ziran: A. Mendiburu, Larramendi ta Kardaberaz, alegia, Gure Bizkaian XIX'gn. mendera-arte euskarak eztuela bururik inharrosi erran genezake. Gainera, Frantzi-aldeko euskal-idazleak, zuberotarrez idatzi ukhan duten apur batzuk edekiz gero, bertze guztiak hizkara-molde jakin, bakharr, berdintsu bat erabili ukan dute; lehen-idazlei atxikiak izanik, literatur-hizkara berezi bat sorthu eta moldatu zeraukuten. Gathe ederr etengabeko bat bezala mendez-mende osatzen dute, idazle bakhoitza gathe horren maila bat bertzerik eztelarik. Orogen artean egin deraukuten laborantza huni eskerrak, ba dugu hemen litteratur-hizkuntza landua, moldatua, behar genduen lanhabes egoia, alegia.

Alde huntako idazleezaz bertze horrenbertze ezin erran diteke. Hemen idazleak izan genitun, erabateko tradizino bakharr bat, ordea, ez. Bat bedera bere aldetik, bakarti, bertzeren berri izan gabe ibili zirela dirudi, eta hala, jakina, litteratur-hizkarak beharr duen berdintasun eta homogeneitate hori ezin ardiets diteke. Etxegarai jauna

(47) 1609'gn. urthean Iruñen izandako sariketan euskal-neurthitz batzuk saristatuak izan ziran. XVII'gn. mendean bertan Nafarro-aldean aurkhitu ahal izan diren bertze ale banaka batzuk Intzar Damaso Aitak bildu ditu: «Nafarroko aditz laguntzalea»; Euskera, II'gn. urtea, II zenbakia.

gure euskal-idazleen makhurr horretaz ohartu zan (48). Eta Urkixo Jauna hunen hitzei buruz gisa hunetan mintzo zaiku:

“Dice el erudito cronista de las Provincias Vascongadas señor Echegaray, en el Apéndice arriba citado, que se observa entre los escritores vascongados hasta días muy recientes un fenómeno raro y digno de atención, y es que cada cual escribe con absoluta independencia de los demás, en el más perfecto aislamiento del espíritu. No creo, por mi parte, que esta afirmación, muy cierta, sin duda alguna, si se refiere a los escritores guipuzcoanos que existieron con anterioridad a la publicación del Cancionero Vasco del señor Manterola, pueda hacerse extensiva a los autores labortanos del siglo XVII y principios del XVIII. Porque alguna influencia ejercerían sobre Pouvreau los autores que a menudo cita en su diccionario manuscrito, y muy en especial Liçarrague, Oihenart y Axular; sin que parezca, por otra parte, aventurado suponer que Materre fuera amigo y acaso discípulo de Axular y que Harizmendi tuviera presente el Guero al hacer su traducción de l'office de la Vierge. Nos consta, además, que el famoso párroco de Sara conoció los escritos de Etcheberri de Ciboure, puesto que encontramos la firma “P. de Axular” al pie de las aprobaciones del Manuel Devotionezcoa y del Eliçara erabilceco liburua; y no cabe duda de que Haramboure y Harizmendi se conocían, ya que éste dedicó a aquél unos versos, con motivo de la publicación del “Debocino Escuarra Miraila eta Oracintogüa” (49).

Idazle-sail huni eta batez ere erabateko tradizino huni eskerrak, koberatu du Laphurdiko hizkarak bere prestutasun ta nagositasuna. Zuberotarr euskalkiak bere litteratur berezia izanarren, Zuberoan bertan ere laphurtarra zaie ederr zuberotarrei; Be-Nafarroan, berriz, laphurtarra soil-soilik erabili izan da bethiere litteratur-hizkara bezala. Hemendiko eta handiko euskalkien artean elkharr topo egiteko abagunerik azaldu den guztietan, laphurtarra garaitzaile atheratzen dela ohartu da. Eta nagositasun hori litteraturaz gehiago landua izaitetik dathorkola dirudi.

Huni buruz, huná hemen Orixek “Euskaldunak” Poemaren aitzin-solhasean **dirauskuna**:

“Napar-euskaldunekin bizi izan diran giputz amerikanoek napar-euskera artzen dute”. “Laphurtarrekin an bizi izan diran naparrak ordea, beurena utzita Laphurtarreana artzen dute... Ortza, egusk-aldera jotzen du erriak ere” (50).

(48) Carmelo Echegaray; Apéndice a la «Noticia de las cosas memorables de Guipúzcoa», de D. Pablo Gorosábel; Cap. IV: «Literatura vasca: reseña sintética de los escritores guipuzcoanos que han sobresalido en el estudio del vascuence hasta 1876: Mendiburu, Iztueta, Lardizabal, Aguirre, Iparraguirre, Vilinch...».

(49) «Obras vascongadas del Doctor labortano Joannes d'Etcheberri (1712), con una introducción y notas, por Julio de Urquijo e Ibarra, Paul Geuthner, Paris, 1907; L-LI orriald.

(50) Nikolas Ormaetxea «Orixek», «Euskaldunak», Zarautzen, 1950, hitz-aurrean, 10^ogn. orriald.

Gorago aiphaturiko Ibarr'ek, berriz, hitz gogoangarri hauk idatzirik utzi ditu:

“El dialecto labortano ha gozado siempre de consideración y simpatía en Zuberoa, donde se le lee con especial fruición. Se suele explicar este hecho atribuyéndolo al crecido número de sacerdotes de Laphurdi que allí ha ejercido su ministerio. Baste o no la explicación, el hecho de la popularidad de los libros labortanos en Zuberoa (y no se diga en la Baja Navarra) es notorio, y ha retenido la atención de los observadores. Nosotros, por nuestra parte, atribuimos esa preferencia de los suletinos por el labortano a la misma atracción que ejerce este dialecto sobre todos los demás euskaldunes, cuando una circunstancia espontánea favorece su encuentro y competencia; atracción análoga a la que desarrolla el guipuzcoano con respecto del vizcaino, y que ya anotó el P. Cardaveraz en “Eusqueraren berri onac”, pág. 13” (51).

Litteratur-hizkara laphurtarr huni azterrenak hartu nahi nerazukioke hemen orai, idatz-molde hura nola sortu zen eta bere lehen-urhatsak nolakoak izan ziren ikhuskatuz. Agi denez, berri labur murrirtza jartzeko baizik ez tugu hemen erarik izanen, aiphagarrietan zerbait gehiago pausatuz. Zuberotarrez izkiriatu zutenak (Oihenart t. a.) eztira gogoratzen, aparteko saldoa osatzen baitute. Detxepare lehenbiziko izan zelako izendatu ondoren, gero hitz lauz eta laphurtarrez hari izan direnak bakharrik hartzen dira kontuan.

XVI'gn. mende edo ehun-urthekoa.

Detxepare.—Gogoangarri da, lehenbizi, bide urratuz, lehen-zituak eskaini zerauzkigulako (52). Are gehiago, nabaski, euskararen alde ageri duen maitasun bizi-biziagatik. Euskarak izan duen poetarik handiena dela erran duenik ere izan da, ni hortan ez naiz sarthuko baina (53). Libururik euskaraz ez egoitea miresten du Detxeparek, eta gure hizkuntzari hortik dathorkon ahalke ta reputazino-ezaz ongi ohartzen da (54). Detxeparek, bada, bere aldetik bide urratu nahi

(51) Ibar (aiphatu-liburuan), p. 106, nota.

(52) «Linguae Vasconum primitiae per Dominum Bernardum Deche-
pare Rectorem Sancti Michaelis Veteris», Bordeaux 1545. Egun lehen-edi-
zinoaren ale bakhar bat bertzerik ezagun ezta. Urkixo jaunari eskerrak, or-
dea, edizino horren reproduzino photographiko ederra daukagu, R. I. E. B.,
t. XXIV, 1933. Liburu huni buruz ikhus jaun beraren artikulua, R. I. E. B.,
denen dutela (suporturequin) cerçaz contenta».

(53) Mme. Gil Reicher. Ikhus René Lafon (aiphatu-liburua), 46 orriald.

(54) «Ceren bascoac baitira abil animos eta gentil eta hetan içan baita
eta baita sciencia gucietan lettratu handiric, miraz nago, jauna, nola ba-
tere ezten assayatu bere lengoagè propriaren favoretan heuscaraz cerbait
obra eguitera eta scributan imeifera ceren ladin publica mundu gucietara
berce lengoagiac beçala hayn scribatzeco hon dela. Eta causa honegatic
guëlditzen da abataturik eceyn reputacione vague eta berce nacione oroc

ukan zuen. Euskara, munduko bertze hizkuntzak bezala landu eta argi zabalera ateratzeko gauza dela agirian eman nahi du. Nola bihotza ukhitzeran deraukun aspaldiko euskaldun hunen hots ozen hark: "Heuskara, jalgi adi kanpora", "Heuskara, jalgi adi plazara", "Heuskara, habil mundu guzira"... Hitz hoik baino emblemata ederrago ta egokiagorik eztut nik uste bila ditekunik euskaltzaleon joranak, mamiturik eta hitz bakhar batean bildurik aditzera emaiteko.

Detxeparek, ordea, etzuen laphurtarrez idatzi. Bere eskualde ta sortherriko euskara-mueta erabili zuen, hau da Nafarroa Behereko euskalkia, Doniane-Garazi aldean egin ohi den gisan. Gainera, liburu hau (zabaldu etzelako-edo), ondoko idazleek etzuten ezagutu, eta hala, litteratur-euskara moldatzean parterik izan etzuela erran diteke (55).

Leizarraga (56).—Tradizino laphurtarrak hunengan du hastapen. Hau dugu, beraz, gorago erran dugun gathe luze etengabekoaren lehenmaila. Leizarragak, luma eskutan hartu bezain lasterr, askatu beharko duen korapiloaz ohartzten da: Euskalherrian, ia etxe batetik bertze-
ra ere, mintzatzeko moldean ezberdintasun handiak direla gogotan daduka. Eta idazleak, denak hobeki hultertzeko bidetik jo beharr du. Huna hemen, bada, Leizarragak problemata huni eman zeraukon erantzupena: bera, sortzez be-nafarr izanik —Beraskoitz'koa (Brisous)—, laphurtarra hautatu zuen bere liburuan zimendu ta oinharri bezala erabiltzeko. Baina berberak dirauskunez, eztu herri jakin bateko hizkara hutsa erabili nahi; aitzitik, Nafarroa Behereko hizkaratik eta are gehiago Zuberokotik nahasi du (liburu egitean lankide zuberotarrak izan zituela ere jakina da) (57).

uste dute ecin deusere scriba dayteyela lengoage hartan nola berce oroc baitute scribatzen beryan».

(55) Ikhus «Introducción al Linguae Vasconum Primitiae...», por Julio de Urquijo. San Sebastián, 1933.

(56) «Jesus Christ gure Jaunaren Testamentu Berria», Rochellan, 1571.

(57) Ikhus René Lafon, «Le système du verbe basque au XVI siècle», p. 64-65. Huna hemen Leizarraga beraren hitzak: «Gaineracoaz den becembatean, batbederac daqui heuscal herrian quasi etche batetic bercera ere mincatzeco maneran cer differentia eta diversitatea den: raçoin hune-gatic sensu egulazotic aldaratu gabe, lengoageaz den becembatean ahalic guehiena guciey adi eraciteari iarreiqui ican gaitzaitza, eta ez choil edo-cain leku iaquineco lengoage bereciri: eta badaquigu ecen demborarequin anhitz hitz eta mincatzeco manera, eridenen dela obra hunetan bercela hobequi erran çatenic: halacoetan, gauça ceren den daquinetic batbede-
ra, orhoituren da, othoi, ecen hunelaco gauçac, gueiz, lengoage oraino ussa-tu gabe batetan, ecin behingoz halaco perfectionetan iar daitezquela, nola behar bailizateque: guciagatic ere mincatzeco maneran anhitz arrastatu gabe, Jaincoaren hitz purari iarreiquiteco desira dutenac, sporçu dugu eridenen dutela (suporturequin) cerçaz contenta».

Gainerakoan, bai Detxepare eta bai Leizarragak ere, euskara lan-
du, prestatu eta ohoretu nahi izan dute. René Lafon'en hitzak dira:

"Dechepare et Liçarrague ont essayé l'un et l'autre de montrer que le basque pouvait s'écrire et servir à des usages plus relevés que l'expression des choses de la vie de tous les jours. "Je suis étonné, dit Dechepare (A 2r8), qu'aucun Basque n'ait essayé, en faveur de sa propre langue, de composer quelque ouvrage en basque et de la mettre par écrit, pour qu'on proclamât dans tout le monde que le basque est aussi bon à écrire que les autres langues". Liçarrague, de son côté, pensait et voulait montrer "que les Basques, entre toutes autres nations, n'estoyent point si barbares que de ne pouvoir reconnoître le Seigneur en leur langue" (*3v27), et espérait que, grace au travail qu'il avait accompli, "la pure parole de Dieu auroit entrée et accroissement au pays des Basques" (*4r15). L'oeuvre de ces deux écrivains correspond au cas où, suivant l'expression de M. Vendryès, "la langue littéraire n'est que la langue écrite et où toutes les deux expriment la norme de la langue commune". Dechepare a exprimé la norme de son parler; Liçarrague a essayé de dégager, de la diversité des parlers basques, la norme d'une langue commune" (58).

Oraino eredurik ezpaitzegoan, erabili beharr zen lanhabesa anto-
latu-beharrean aurkhitu zan Leizarraga, eta lanhabes hori gertutzeko
zer anzotan moldatu zen erran dugu: basis bezala laphurtarra hartu-
rik eta bertzeetatik ere asko edo guti nahasiz. Bere hizkera ezta, ba-
da, nehon ere hitz egin ohi den bezalakoa. Hizkera izkiriataua ber-
tzerik ezta, litteratur-hizkuntza, handik eta hemendik hizkara biziari
hartutako elementakin osatua. "Liçarrague, suivant l'expression de
Schuchardt, a établi lui-même la langue dans laquelle il a écrit" (59).

Bertze aldetik, berriz, bai Detxepare eta bai Leizarragaren hizka-
rari ere, egungo aho-euskaraz bekaldeuz gero, kutsu eta usai arkhaiko
handi-samarra somatzen zaio, handik hunerat aho-euskarak hide han-
dia egin baitu, batez ere verbuaren aldetik.

"...la langue de Liçarrague est pour les Labourdins et les Bas-Navarrais
d'aujourd'hui au moins aussi loin que la langue de Luther pour un Allemand
d'aujourd'hui". "L'archaïsme de la langue de Liçarrague se manifeste dans
le verbe, comme Bonaparte l'a justement noté". "Il est exact que les formes
verbales de Liçarrague ne peuvent pas être classées de la même façon et rangées
dans les mêmes cadres que celles d'un parler basque moderne". "...la structure
du système s'est profondément transformée entre le XVI siècle et l'époque
actuelle. La même remarque vaut, d'ailleurs, pour Dechepare, dont l'archaïsme
ne le cède en rien a celui de Liçarrague" (60).

XVII^{gn.} mende edo ehur-urthekoa.

Mende hunetan idazle-sail ederra azaltzen zaiku. Leizarragak hasi-
tako moldeari jarraikiz, egituraz laphurtarra izanen da hekien litte-

(58) René Lafon, Le systeme... 71-72 orriald.

(59) René Lafon, 63 orriald.

(60) René Lafon, 60-61 orriald.

ratur hizkara ere. Bertze aldetik, ordea, aho-euskararen biraldakuntza, gora-behera ta astin-aldiak galdegiten duten beharrezko aldaketak asko edo guti idazle hekien euskararen oihartzen dira, ezpaitute arkhaismu-usai hura, Leizarraga eta Detxeparek adina behintzat. Izan ere, hizkuntza idatziak bat ere aldaketarik ez izaita, egundaino ardietsi ezten gauza da. Hizkuntza idatzia, ondotik eta berant bada ere, hizkara bizari jarraitzen zaio, eta hala, nahi ta nahiez beraren astinaldiak eta eragindurak jasaiten ditu. Ezer ere aldatzen ezten hizkuntza idatzirik ezta, guztiz hilak diren mintzoak izan ezik. Ahotan gehiago hartzen ezten mintzoa, ezpainetan jadanik erabiltzen eztena (erraiterako latin edo grekoa), huraxe soil-soilik bethierekotzat berdin eta erabateko finkatua geratzen da. Heriotzaren iduriko gerakortasun ta aldatu-ezinen hori, ordea, euskararentzat nahi ezkenduke. Beharr dugun batasunaren lortzeko, aspaldiko idazleei behatu, baino egungo euskara bizari alde guztiz gibel eman gabe: huna hemen zuzenbiderik hobereana, nere aburuz.

Mende huntako idazlerik gehienak itzulpen batzuk bertzerik ezterauzkigute utzi; bainan litteratur hasi-berri huni lasterr sorthu zitzaion beharrezko zuen aitzindari ta buruzagia ere. Atxularr ospetsua, Ordu-danik ba du euskarak kanon bat, eredu bat, litteratur-hizkuntza guztiak beharrezko duten eredu eta aitzindari hori, alegia. Idazle hekien berri murrizta jarriko dugu ondoan.

Materre, o.f.m., 1617.—Frantziskotarr mixiolari hau sortzez etzan euskaldun, baina Laphurdiko Saran euskaraz ikasi zuen eta euskal herrietan Jainkoaren hitza zabaldu ondoren, girstino ikasbide ta debozinotegi den liburu bat eratu zuen. Berberak dirauskunez, Saran ikasitako euskara-mueta darabil, eta hango Erretore Jaun zen Atsularr handiarekin har-eman eta adiskidego izan zuela dirudi. Liburuko "examinatzailearen aprobazionea", behintzat, P. de Axularr'ek, Saran, 1616 urtean emana da. Gainera, aitzin-solasean Materrek erraiten dituen gauza batzuk antz-iduri handia, Atsularrek urte guti-barru bere *Geroan* erranen dituenekin. A. Larramendiren aburuz, Materre'ren Doktrina "en bascuence hermoso" idatzia da (61). Girstino doktrina euskaldunei erakustea izan zan A. Materreren asmo nagosia, baino hertze xede bat ere ba du, euskaldunei euskaraz nola edo zein anzotan izkiria eta irakurr ditekean irakastea, alegia (62).

(61) M. de Larramendi, S. J., Diccionario Trilingüe, ed. 1853, p. XXXI.

(62) «Euskaldunei. Miretsico duzue aguiari nic (Euscal-herrico ez naicelario) Euskaraz esquiribatceco ausartziaren hartcea. Baiña baldin considera badadi edirenen duzue éztela gauza hunetan ausartciario, eta ez cer miretsiric: aiticic bertcela eguin banu miretsi behar zatequeyela, eta erran ahanci citzaitala neure eguinbidea. Ceren Jaincoac miri hitzcunza hunen lckasteco ance appur bat eman derautanaz gueroz, iduritcen zait hoben nu-

Ohargarri da Sarako herrixka tipiak litteratur-euskararen historian duen lekhu nabarmena, A. Materre eta hurrengoetatik ere agiriko denez.

Etxeberri Ziburukoa.—Hirur libururen auktore da: *Manual devonezkoa*, 1627; *Noelak*, 1631 (63), eta *Elizara erabiltzeko liburua*, 1636. Lehenbiziko eta hirugarrenak Axularren izena daramate aprobazinoan, Materre'renak bezala.

Haramburu, o.f.m. Cap., 1635.—Euskaldun Kaputxin hunek "*Devotino eskuara, miraila eta orazinotegia*" izeneko otoiz-liburu bat utzi derauku.

Axularr (64).—Detxepare eta Leizarragak eraindako hazi tipi hark lasterr ekarri zuen. Axularrekin eman zeraukun zeruak idazle nabarmen eta goitarr bat, gure euskal-litteraturaren aitzindarirako sorthua. Litteratur-hizkara orok kanon, eredu eta zutenbide bezala hartua izaiteko beharr duten idazle buruzagi garaia. Izan ere, idazle ospetsu izen handiko bat eredu bezala eraikiz, eta ikasleak haren hizkara-moldearen usantzarekin ohituaz, hunela, eta hunela soil-soilik, hel gintezke batasunerat, litteratur-hizkuntza normalizatu baten kreatzera; aitzindarizat jarritako idazlearen hizkara-moldea litteratur-euskara kanoniko bezala deklaratu eta aitortuaz, alegia. Eta egikizun handi hunen betetzeko, Axularr bide-dugu erazkoen. Alde batetik, zaharrsamarr da, eta hunek veneragarritasun berezia bihurrtzen derauko. Arno eta leinuak bezala, idazleek ere, zaharr izaitiaz, ohore, presutasun eta berebiziko balioa koberatzen dute; gazteen edukazinarako orai-aldikoez ezutzen egokitasun bere moduko bat izan ohi dute. Bertze aldetik, idazle bezala, haren jario gozo, ekarri jori-berezko ta mintzairer arraiak ezta parerik. Hemengo aldean sorthua eta hangoan loratua, bi Euskalherriak lotu eta elkhartzen ditu eta hortarakotz Euskalherri guztiaren batasuna adierazten eta egiten duen symbola eta lokarri bezala dugu Atsularr.

Atsularrek ere aho-euskararen ezberdintasunekin bere kezak izan

queyela eta ezagutza gutitako eta esquer gabe izanen nincela, baldin Euskalherrian ickassia euskalherriko probetchutan empletatu ezpanu... Eta nola lanac cimendutic behar baitu assi, eta gure salbamenduco obraren cimendua baita Doctrina Christiana, halatan nic ere, handic hasten naicela, hartu dut gogo liburutto hunen eguiteco, eta lendartera atheratceco, hunetan (bertce eracusleric eztenean) ikus dadin laburzqui cerere sinhetsi, obratu eta escatru behar baita; eta guero ikus dadin halabé nola behar den Euscara esquiribatu eta iracurtu. «Bouqueta lore divinoena bereciac eta Duronea apezac Aita Materren liburuari emendatuac», Bayona, 1693 (Urkixo jaun zenaren bibliothekatik, Gipuzkoako Diputazinoan).

(63) «Noelac eta berce cantá espirital berriac. Jesus Christoren bielaren misterio principalen gafean. Eta sainduen ohoretan besta burueta-cotz».

(64) «Guero, bi partetan partitua eta berecia...», Bordelen, 1643.

zituén. Eta problemata huni soluzino emaiteko, aitzinekoei jarraiki, Laphurdiko euskara hartu zuén basis bezala, baino hiztegian eta bai verbuan ere anhitz gauza nahasi ditu laphurtarr eztirenak. Eztu Laphurdi tipia soil-soilik gogotan, Euskalherri osoa baizik. Beraz huneletan, alde huntatik ere bertze nehor baino gomendagarriago dugu Atsularr euskaldun guztien aitzindaritzat hartua izaiteko, bere hizkarak, provincialismo huts baten kutsu izan beharrean, euskaldun ororentzat, baltsan emanik, hulerterrezena baita. Gorago erran dugunez, euskaldun guztientzat idazteko ardura hori aspaldiko idazle laphurtarr denetan nabari da, eta izan ere hekien euskara hemengo euskaldunentzat egungo laphurtarrenena baino errezago ta adikorrago bihurtzen zaiku. Laffitte Jaunaren "Euskaldunen Loretegia" harturik eta hango idazle zaharren eta Lafitte beraren oharra bekaldetuz nabari da hori (65). Egungo idazle laphurtarrek, aspaldikoen oro-ardura eta zabaltasan hori ahantzirik, nor bere zoko ta eskualdeko berezitasuné lohuak hari direla dirudi, baino nahi dugun xederat heltzeko bide okherra lizateke hau.

Axularrek egiten deraukun zazpi eskualdeen enumerazino hura, euskalduné bihotz-ukigarri zaiku; Homerok Troyako gudaketan parte izandako untzien egin duén enumerazinoa grezitarrentzat gozo ta kilikagarri zen bezalaxe (66).

Detxepare, Leizarraga eta Materrek bezala, Axularrek ere ba du euskara landu eta jasotzeko xede aberkoia. Huna hemen bere hitz gogoangarriak:

"Orai badirudi euskara ahalke dela, arrotz dela, eztela jend'artean ausart, eregu, bitore eta ez trebe. Zeren are bere herrikoen artean ere, ez paitakité batzuek nola eskiriba eta ez nola irakurr.

Baldin egin baliz euskaraz hanbat liburu, nola egin baita latinez, frantsesez edo bertze erdaraz eta hizkuntzaz, hek bezain aberats eta komplitu izanen zen euskara ere, eta baldin hala ez pada, euskaldunek berek dute falta eta ez euskarak" (67).

(65) Pierre Lafitte, «Euskaldunen Loretegia, XVI'garren mendetik huna-
teko liburuetarik bildua. Lehen zathia (1545-1800)», Baionan. 1931.

(66) «Badéquit halaber écin heda naltequeyela euscaraco minzatce molde guztietara. Ceren anhitz moldez eta differentqui minzatcen baitira euscalherrián. Naffarroa garayan, Naffarroa beherean, Zuberoan, Lappurdin, Bizcáyan, Guipuzcoan, Alaba-herrian, eta bertce anhitz leccutan. Batak erraiten du behatcea, eta bertceac so eguitea. Batac haserretcea, eta bertceac samurtcea, Batac ilquitcea, bertceac ialguitea. Batac athea, bertceac borthá. Batac erraitea, bertceac esatea. Batac irakurtcea, bertceac leitcea. Batac liscartcea, bertceac ahacártcea. Batac hauzoa, bertceac barridea. Batac aitonen semea, bertceac zalduna.. Finean batbederac bere guisara, an-zora eta moldera. Eztituzté euskaldun gurziec legueac eta azturac bat, eta ez euscarazco, minzatzea ere, ceren erresumac baitituzte different. (Iracurtzailleari, 17).

(67) Iracurtzailleari, 19 orriald.

Axularri buruz erran diren gorapen eta laudorio denak hemen orai ezin gintezke gogora eta bildu. Bat edo bertze bakarrik aiphatu- ren dugu. Eta lehenbizi, gure A. Añibarrok Axularren liburua Bizkai- ko euskararat aldatu eta bizkaitarrei eskaintzean dirauskuna:

“Irakurle Bizkaitarra, Ona emen zeure eskuetan ta zeure euskeran Axula- rren libru famaduna, Euskaldunen Ciceronen izenaz izentaturik eta ailtaturik ibilli da beti Axular; bada Aita Larramendi euskaldun guztien Maisuak diñolez “bere euskerea da ederra, nastubagea, uts-garbia ta ugaria: baieztu ta era- kusten ditu egiak Eskritura, Elexako Aita Santu, gertaldi, antz-irudintza adiga- rri argiakaz; agertzen ditu bekatuak biziro ta argiro euren ezaintasan itsutsi baltz guztiaz. Beregaitik, diño, euskaldun guztien eskuetan ibilli bear leukela libru onek” (68).

Ormaetxea jaunak, berriz:

“Axularren idaztankera bizia da, arraia, garbia, ta zainduna. Naiz bitxi- kerri edo axekarako, naiz funtsez eta gogor mintzatzeko gai dago beti. Orrek eman dio Laphurdiko euskalkiari bere joera ta aria. Onen atzetik etorri da idazle-sail ederra Laphurdira. Laphurdiz esan diteke bere denboran Larramen- dik ziona: “en lo impresso nos hace ventaja a todos el labortano”. Gaur bertan ere irakurri beintzat an egiten da geienik” (69).

Eta Axularren ondoko idazle laphurtarrak, “Axulartarak” idazpu- ruaren azpian sartzen ditu Ormaetxea berak, Axular buruzagi ta mai- sutzat hartu zutela nabari baita.

Huna hemen, berriz, Lafitte jaunaren ephaia:

“Doctrine abondante, passionnée, précise, colorée, saveur et originalité du style, voilà ce que l'on ne peut pas ne pas y almer. L'ouvrage est tout a fait “renaissance” par l'énorme place qu'y occupent les citations antiques, profanes et chrétiennes, mais tout a fait basque aussi par les allusions au pays, la tournure d'esprit, les proverbes, la syntaxe, la connaissance d'un vaste vocabulaire. Axular a eu le mérite de révéler aux Basques abasourdis les hautes possibilités d'expression de leur langue. Il y aura peut-être un jour quelques écrivains à mettre sur le même rang que lui, mais ils lui devront tous honneur et reconnaissance comme a leur ancêtre et a leur modele: il a le premier compris qu'il y a un génie du basque et le premier aussi il l'a laissé rayonner savoureusement dans son oeuvre” (70).

Ibar ere, gure idazle hunek euskarari egin derauzkion mesedeaz gisa hunetan mintzo da:

(68) «Gueroco Guéro edo gueroco luzamenduetan ibilteac eta arimé- ren eguitecoac gueroco ichiteac combat cälte dacartzan», R. I. E. V., 1923, p. 297-8.

(69) Ormaetxea, «Euskal literaturaren atze...», 195-6 orriald.

(70) P. Lafitte, «Le Basque et la littérature d'expression basque en Labourd, Basse-Navarre et Soule», p. 42.

“En efecto, Axular tiene contraído el triple mérito: 1.º de haber despertado en su jurisdicción dialectal (Laphurdi y Baja Navarra; y, por diversas causas, también Zuberoa) el gusto de la lectura. 2.º de haber suscitado una brillante y ya nunca interrumpida serie de escritores que con sus nuevas obras incrementaron aquella afición, logrando arraigarla definitivamente. 3.º de haber enseñado a los futuros cultivadores del euskera a escribir con sujeción a tres normas, soberanamente objetivas, que, junto con la antigüedad, el volumen, la variedad y amplitud de los temas, y el culto progresivo de la forma estética, caracterizan a la literatura vasca continental: a) con la vista fija en la masa del público, y no en una minoría de aficionados... b) con el fin de prestar a los lectores un servicio positivo, al ofrecerles con la obra literaria un fruto maduro del pensamiento (doctrina y amenidad)... c) sin menoscabo de la mentalidad y sensibilidad del euskaldun...”

“No se nos ha ocurrido comparar el euskera del Guero con la joya elaborada, sino con el oro de la mina; y puede muy bien, sin dejar de ser oro, arrastrar escoria de voces y hasta construcciones erdéricas en cantidad bastante para defraudar a un observador superficial. Los orfebres y joyeros vinieron después de Axular a hacer primores con el metal precioso depurado y bien bruñido, y siguen viniendo cada día. El mérito de Axular consiste en haber dado con la mina, y en haber enseñado a estimar su valor” (71).

Frantzi-aldeko euskal litteraturak Axular buruzagi ta maisutzat aithortu duen bezala, hemengo euskaltzetasunak, ostera, A. Larra mendigandik izan zuen hastapen, ithurri eta baita zuzenbidea ere. Bi movimendu hoik, ordea, beren zuzendariek markatu zeraueten bidetik egun arte joan direla erraiten derauku Ibar berberak:

“Del Guero de Axular (1643) y del Diccionario Trilingüe del P. Larramendi (1745) arrancaron, uno en pos de otro, y con cien años de intervalo, los dos movimientos literarios de las vertientes septentrional y meridional de nuestro Pirineo. Su influencia es todavía sensible; y lo más característico de las dos literaturas tomadas en conjunto es, aun hoy, la contrapuesta orientación que les marcaron sus respectivos iniciadores. En aquellas dos obras puede decirse además que estaban virtualmente contenidos, como el fruto en el germen, los aciertos y equivocaciones básicos de la ulterior producción euskaldun. Por una parte, ninguno de los méritos relevantes de la literatura ultrapirenaica, sin exceptuar el admirable cultivo renacentista de que desde antaño se hace allí objeto a la lengua, es ajeno al Guero. Por otra, en el autor del Diccionario Trilingüe debe de tener su principio el error capital de que, según se ha visto, adolece nuestro renacimiento cispirenaico. El fué al menos quien sentó las premisas; si bien la deducción de las consecuencias y su desarrollo sistemático hayan sido obra casi exclusiva de las actuales generaciones. El rector de Sara escribió con el fin didáctico, objetivo, de instruir a su público euskaldun en la forma más apropiada. Y con realizar cumplidamente su designio guió los primeros pasos de los discípulos por el mismo sendero de la objetividad, que es el camino del éxito. El jesuita guipuzcoano sintió la preocupación de la “honra”, del “prestigio ideal” de la lengua ofendida; y persiguió con su Diccionario el fin apoloético de autorizarla o acreditarla en teoría ante los extraños. Y al hacer así del euskera instrumento de tesis y tema de debates acalorados, abrió incautamente la puerta a la prevención teorizante

(71) Ibarra (aiphatu-liburuan), 106-108 eta 110 orriald.

que, andando el tiempo, había de imponerse de tan extraña manera a nuestros spiritus” (72).

Atsularren biographia bat idazteko lanari nehor ere oraino loturik ez izaita miresten du Urkixo jaunak (73). Jainkoak nahi baldin ba du, hori edo horren iduriko zerbait demborarekin antolatzeke asmoa ba dugu. Biographia ez ezik, idaztankera-aldetik hark dituen edergailu eta bikaintasunak agirian emango dituen lan bat; bere mintzaira ta hizkara-moldearen istudi antzeko lizateken zerbait egin gogo nuke, Atsularrek litteratur-euskararen kanon eta eredu bezala hartua izaiteko dituen mereziak erakustera emanaz. “Gero”ren edizino berri bat argitaratze-lanean ere, Bilboko Urkixo’tar Jul Elkhargoarekin batean eskuak sartzeko asmoa dakargu. Hain zuzen ere, nehoiz zerbaitera helduko bagara, hortik hasi beharra dugula dirudi: eredu batzuk hautatu eta eredu hekien liburuak gure gazteen eskuetan jarri, alegia, iturburu hunetatik litteratur-euskara edan dezaketen. Hauxe dugu litteratur-euskara baterat joaiteko errege-bidea. Bertzela, hizkara normalizatu horrtara heltzeko biderik ezta magu. Euskara hedatu, pres-tu, bikain hori barik, provincialismuekin hariko gara bethiere, bat bederak bere anzorako euskara bat sortuaz, edo gehienaz, bi hizkara-molde sortzera etorriko ginateteke, bat Espaini-aldeko euskaldunak, bertze bat hangoak, eta bitaratze hori okerr handia lizateke.

Pouvreau.—Idazle hau ere sortzez etzan euskalduna, gero euskal-dundua baizik. Hirur liburu asketikoen itzulpenak utzi zerauzkigun: Gristinoen doktrina 1656, Philothea 1664, Gudu Izpirituala 1665. Gai-nera bertze gauza asko paperetan utzi zituen, batez ere Hiztegi bat. Hiztegi horretan maiz izendatzen ditu bere aitzinetik idatzi ukan du-ten idazleak, eta guztiz ere Leizarraga, Oihenart eta Atxular (74).

Harizmendi, 1658.—“Sarako jaun bikario eta predikari zen Hariz- mendi apheza, hamazazpigarren mende erditsutan” (75). Beraz, Ama Birginaren Offizioko bere itzulpena egitean, Atsularren Gero kontu- rako hartuko zuelako uestea ezta doarik eta errogabe asmatua (76).

Gazteluzar, S. J.—“Egia Katholikak” deritzan liburu ederra anto- latu zuen, 1686. “Laphurtarra zela ezin ukha. Haatik asko hitz bade- rabiltza Laphurdiz bertze eskual-herrietakoak” (77).

(72) Ibar, 103-4 orriald.

(73) «Obras vascongadas del doctor labortano Joannes d’Etchebe- rri», LXIX.

(74) Lafitte, Eskualdunen Loretegia, 42 orriald. —Urquijo, Obras vas- congadas del... p. LI.

(75) Lafitte, Eskualdunen Loretegia, 46 orriald.

(76) Urquijo, Obras vascongadas del... p. LI.

(77) Lafitte, Eskualdunen Loretegia, 51 orriald.

Mongongo Dassanza.—Aberesendakintzaz traktatu bat utzi zeraukun, 1692.

XVIII^{gn}. mende edo ehun-urthekoa.

Etxeberri, 1712.—Joannes Etxeberri, Sarako Dotor Mirikua dugu bigarren idazle garaia, Atsularren ondo-ondoan jartzekoa, Atsularren jarraitzaile bero-kartsua eta hura bezain idazle bikain bilakaturia. Hizkara-molde berdintsua dutenez gero, bi-biak dira literatur-euskararen eredutzaz jarriak izaiteko egoki. Atsularr, Espaini-aldeko euskaldun eta hango aldean bizi izana, Etxeberri, ostera, sortzez laphurtarr izanik, Gipuzkoan mirikuntza exerzitua; beraz, bi Euskalherrien anaitasuna aditzera emaiteko, hura bezain haukerako. Atsularrek bere liburuan erlegino-gaiak traktatu zituen, Etxeberri jakin-gaietarako egoki zuen euskara, eta alde hortatik ere goragarri da. Lan gaitza eta eskerga benetan euskararen alde burutu zuena, ia A. Larramendik egingdakoa bezain luze ta zabal, eta gainera dena eta osoki euskaraz (Larramendik erdaraz idatzi zuen bitartean).

Lau dira Etxeberriren operak:

1) Lau-Urdi gomendiozko karta edo guthuna. Baionan argitaratu zan, 1718.

2) "Eskuararen Hatsapenak". Euskararen apologia bat bezala da, "une imposante apologie de notre vieille langue", dio Lafittek (78). Gure mintzoaren etorki, bikaintasun, noblezasun t. a. ukitzen ditu. Jakitete eta erudizino hedatu baten jabe ageri zaiku (egilea), hizkuntzarekiko gaiak erabiltzean, berriz, asko zentzudun ere baita, aldi hartarako.

3) "Eskual Herri eta Eskualdun guztiei eskuarazko hatsapenak latin ikasteko. Lehenbizirik izenen deklinazinoez eta verboen konjugazinoez. Azkenean izenari eta verboari dagozten gauzak". Agiri denez, latin hitzkuntzaren gramatika bat duzu, eskuaraz. Lan hau sasoi argitaratu ezpazan ere, A. Kardaberazek haren berri zekiela dirudi, hitz hoik idatzi baitzituen: "Gramatikako maisu famatu bat gure egunean izan zan, Latin gauzak ere euskaraz erakusten zituen; ta Franzes euskaldunai Gramatikako erreglak euskaraz adirazi ta erakusten diekate" (79).

4) Hitztegi bat lau hitzkuntza hoietan: euskara, latin, frantziarr eta espainiarr. Hitztegi hau galdu da. A. Larramendik bere eskuetan izan zuela dirausku (80).

(78) Lafitte, *Le Basque...* p. 45.

(79) Kardaberaz. «Eusqueraren Berri Onak». ed. 1898, Tolosa, p. 17-18.

(80) M. de Larramendi, S. L., *Diccionario Trilingüe (S. Sebastián)*. Prólogo, § XX, p. XXXII: «El doctor don Juan de Echeverría, natural de Sa-

Lan hoietatik lehenbizikoa soil-soilik agertu zan bere demboran. Bertzeak argitaratzeko Laphurdiko Biltzarraren laguntza eskatu zuen, baina etzeraukoten eman. Damurik, etzuen A. Larramendiren zoria izan, huni Gipuzkoako Diputazioak bere lanak athera baitzeraukion. Tamalez, Altube jaunak dionez, mende heietako euskaldunik geienak antsikabe ta axolakabeak izan ziran euskarari buruzko zeretari, eta antsikabetasun horren ondore txarrak guk orai jasaiten ditugu (81). Beraz, Azkoitiko miriku prestuaren operak, argia ikusi gabe, Zarauzko frantziskotarren konventuko ateak jo beharr izan zituzten eta hango arkhivuan gorderik egon dira, arik eta Urkixo jaunak argitaratu dituen arte (82).

Etxeberrik, bere liburuetan, aitzineko euskal-idazleak aiphatzen ditu sarri eta heietan finkatzen du zangoa. Berezi Etxeberri Ziburukoa, Pouvreau eta Axular ahotan hartzen ditu. Euskal verbuaren paradigmatik ere idazle hekiek lanetatik atreak ditu. Eskuaren Hatsapenak kapitulu bat dadukate alde gutziz ohargarri, Atsularri dagokana, alegia, Bertan gogotik ospatzen du Etxeberri Sarako erretoera, euskal-idazlerik famatuena bezala, "Theologiaren mami hautua bildurik eskuaraz ederkienik argitara eman darokuna" (83). Eta ni narraion pontuarekin geiago hurbiltzen dena, hitz ageriz erraiten derauku bertan euskarak aitzindari baten beharra duela eta aitzindari hori Atsularrek beharr duela izan. Huna hemen bere hitzak:

"Zein nezesario den egiteko guztietan aitzindari eta gidari on baten eta behar bezalako buruzagiaren izaitea, egiaz ezta gaitz aditzera emaita; zeren bat bederak baitaki gauza guztietan beharr dela aitzindari edo gidari on bat bide onerat gidatua eta ongi gobernatua izaiteko, bertzela maiz, eta gehienean egitekoak makhur, eta errebulu ibiliko dirateke, hala-nola ibiltzen ohi baitira zurtz triste jabegabeen egitekoak, eta unti Pilotu gabe galdu ordean dabil-tzanak. Halatan bada gure Eskuara zurtz jabegabeko, eta hainbertze mendez arrokapean, itsaso, eta uhunpean galdu ordean bezala dabilan hunentzat, nahi nuke bilhatu aitzindari eta buruzagi on bat bakharra; erran dut bat eta hura bakharra, zeren asko-orduz hainitz aitzindari eta buruzagiren izaitea baino,

ra, en Labort, hoy médico de la villa de Azcoitia, muy docto y amante de su lengua, tiene años ha compuesto un diccionario cuádrilingüe de bascuence, castellano, francés y latín, que impreso pudiera servir para entender los pocos libros que hay en bascuence, aunque no con toda extensión. Hábrá diez o doce años que estando de paso en Azcoitia, me lo fió por dos días, y entresaque muchas voces del dialecto labortano, para ponerlas después en las correspondientes del castellano. Harto me hubiera alegrado que hubiera precedido la impresión de este diccionario, para valrme del trabajo ageno, sin ofensión de su autor, en cuanto digese bien con la idea del mío.

(81) Altube, «La unificación», p. 184.

(82) «Obras vascongadas del doctor labortano Joannes d'Etcheberri (1712) con una introducción y notas por Julio de Urquijo e Ibarra», Paul Gauthner, París, 1907.

(83) «Obras vascongadas...», p. 61 § 6.

hobe bailizate ossoki batere ez izaita” (“P. de Axular Sarako errotora eskuarazko autoretarik hautuena eta famatuena”) (84).

Zin-zinez, biziki bihotz-ukigarri da egungo euskaldunarentzat, Etxeberri duen euskal konszientza argi eta maitasun kartsua nabaritzea. Euskararen balio eta bikaintasuna bihotz-bihotzean zekarren gure idazleak. Agiri bezala pusketa bat edo bertze erakutsiren dugu:

“Baieldin grekez eta latinez izkiriatu diren gauzak eta zeruko izpiritu bi-ziarekin kantatu eta erran direnak, erran eta ezarri izan balira eskuaraz eta eskual-herrian; diot berriz ere munduaren artean etzela hek baino estimu guttiagokoa izanen, aitzitik uste dut ezen abantail eramanen zerauela” (85).

Loiola ta Xabier Sainduetz mintzo dela, gisa hunetan deskribitzen ditu:

“Hauk dira bi eskualdun, bi izar argi, eta bi aingiru zerutik igorriak Jesu Khristoren lege sainduaren hedarazteko, eta heresien iraungitze” (86).

Mintzoak herri baten bizitza eta iraupenerako duen gora-beheraz hitz alde guztiz ohargarri hau idatzirik utzi zituen:

“Guziek baino hobekiago ezagutu zuten Greziarrek zein estimu handitan idukitzeko eta begiratzeko duten zeinek bere Erresumetako hitzkuntzak; bai halaber galtzera eta erortzera uzteaz, zembat kalte heldu den Erresumetara, eta estimutan idukitzetik zembat ontasun eta progotxu. Ezen ikhusi zutenean bere Imperioa edo Erresumak eroriz eta galduz zihoatzela: Egin zuten lege bat zeinetan manatzen baitzuten, Greziako muthilko eta eskolau guztiak eskola zitezila Erresuma bereko hitzkuntzan, bai halaber lege eta zuzen guztiak irakhats zitezila hitzkuntza hartan berean, eta hala dio Justinianok” (87).

Grammatika-gaiak zein aisa darabilan ikusteagatik, zilhegi bekit oraino zatitxo hau aldatzea:

“Bertze hitzkuntzek izenari aitzinetik finkatzen dioten emendailua deitzen ohi dute preposizioa; ordea eskuarak ondotik eratxekitzen dio hain manera ederrean eta miragarrian, non biez egiten baitu gorputz bat edo izen soil bat, v. g. in Ecclesia; Elizan. In Gallia; Franzian. Ad civitatem; hirirat. Ex coelo; zerutik. Ab hominibus; gizonetz, gizonetarik, gizonenganik, etc.” (88).

Euskarak bertze hizkuntzetatik ethorkia eztuela hunela probatzen du:

(84) «Obras vascongadas...», p. 59 § 1.

(85) «Obras vascongadas...», p. 110 § 9.

(86) «Obras vascongadas...», p. 38.

(87) «Obras vascongadas...», p. 322.

(88) «Obras vascongadas...», p. 5.

“Nahi dut hori hala den (oraino jakiteko delarikan ala bertze hitzkuntzek eskuaratik hartu ote tuztentz gehiago) halarikan ere gainerako hitzak, izenen deklinazioak eta verboen konjugazioak eta mintzatzeko manerak Eskuararenak dira, eta hauk hunela direnaz geroztikan, ezin erran diteke bertzetarik duela bere ethorkia; zeren hautan baitago hitzkuntzaren gora-behera guztia; zembait hitz arrotzen errezibitzea ezta aski hitzkuntzari ethorkiaren emaiteko, ez eta ere izaitearen gambiarazteko...” (89).

Etxeberriz eman diren epai-iritzi batzuk ere gogoratuko ditugu, idazle bezala duen goibe eta balioa hobeki neurtu eta agirian eman dadin amoreagatik.

Urrkixo jaunarena izan bedi lehenbiziko:

“...trabajo original y digno de estudio, escrito en vascuence suelto y elegante, que en nada desmerece del de Axular, modelo de prosistas vascongados” (90).

Ormaetxea jaunak, berriz:

“Karmelo Etxegarai zenak esan izan zuen, euskal-idazleak beren buruz edo beren gisa joan oi zirela, bakarturik, bata besteren berririk gabe, ta kutsurik gabe. Laphurtarrentzat beintzat ez dirudi ala denik, esanen dut Urrkixo Jaunarekin. Etxeberrik, beste asko laphurtarrek bezala, Axular hartu zuen bere buruzagitzat eta gogotik ospatu ere”. “Axular irakurri eta Etxeberriri irakurri, ezin uka diteke antza badutela”. “Laphurdiko literaturan ezintzia da Etxeberriri” (91).

Eta azkenik, Lafitte jaunaren elhe urregorritzko hauk:

“...on y admire une sérieuse érudition latine, une connaissance précise des anciens auteurs labourdins, un sens très délié de la syntaxe populaire. Grand admirateur d’Axular, ce disciple n’est guère au-dessous de son maître. Il est aussi savoureux, aussi abondant, aussi harmonieux. Axular est plus profond, car il remue des vérités éternelles; il est plus entraînant, car il est avant tout orateur; mais Etxeberriri est plus minutieux, plus élégant: c’est un écrivain, un styliste” (92).

Labaien jaunak, orai berriki, Etxeberriren edizino berria eskatu izan du (93). Hain zuzen ere, Bilboko “Urrkixo’tar Jul Elkhargoak” ba du eskabide legezko horren bethetzeko asmoa. Biak, Atsularr eta Etxeberriri, alegia, euskara-molde bakharr bat dutenez geroztik, eta laphurtarr klassikoaren tradizioan nabarmendu diren idazle nago-

(89) «Obras vascongadas...», p. 44 § 6.

(90) «Obras vascongadas...», p. XLI.

(91) Ormaetxea, «Euskal literaturaren atze...», 206 orriald.

(92) Lafitte, «Le Basque...», p. 45.

(93) Antonio M. Labayen, «Joannes d’Etxeberriri»; Eusko Jakintza, vol. III (1949), 103 orriald.

siak izanik, litteratur-euskararen kanon eta eredutzat izendatuak izaiteko biak ditugu haukerako eta egoki.

Etxeberri berak erran derauku aitzindari bat eta bakharra beharr duela euskarak, eta ainhitz izaitea baino hobeki lizatekela osoki bat ere ez izaitea. Egia handia auxe. Hain zuzen ere, hortarakotz bilhatu dugu guk litteratur-euskararentzat oinharri bakhar bat, laphurtarra, alegia. Eta laphurtarr tradizino horren artetik, Axularrekin batean Etxeberri ere buruzagirako hautatzeak, buruzagigoak beharr duen batasun eta bakhartasunari ezterauko kalterik ekharriko, bi idazle hoik bat eta bakharra osatzen baitute. Gainera, erakhustun izaitea ethortzeko, nehoren eskolan eskolatua eta diszipulu molderraz izaitea, ez-tela egundaino eragozkarri izan agirian emaiten derauku ederki asko Etxeberrik. Aitzitik, hauxe dugu maisutzerako errege-bidea.

Xurio, 1718.—“Jesu Kristoren Imitazionea” itzuli zuen. Egilea hilez gero argitaratu zan (1720).

Haraneder, 1749.—Doniane Lohitzungo aphez jakintsu hunek ere lan gaitza burutu zuen euskaraz. 1749'an “Philotea” agertarazi zuen, eta hurrengo urthean “Gudu Izpirituala”, liburu hoik Pouvreauk lehenago euskaratuak izanarren (94). Testamentu Berri osoa ere itzuli zuen, baina lau Evangeliak soil-soilik agertu ziran 1855'gn. urthean. Huna hemen itzulpen huni buruz Orrmaetxeak diona:

“Laphurdin ba ditue lau Evangelioen itzulpen ederrak; baino katolikoen-tan.. Haranederrena da aurrena, Leizarraga protestante baitzen, alegia. Euskera ederra, ugarria, garbia du” (95).

Itzulpen hunek hitztegito bat dakarr eraskin bezala, “eskualdun gehientat adibidea”. Hiztegi horretan euskal-hitz asko jartzen dira. Laphurdiz bertze dialektuetan erraiten direnak aldamenen ezarriaz. Mende hartako idazle euskaldun guztiak gogotan zedukatela ikhusteko, agiri ona dugu hau.

Larregi, 1775.—“Testament Zaharreko eta Berrico historia” frantzi-tarretik itzuli eta euskaraz argitara zuen. Hunek ere, Laphurdirako ezezik, Euskalherri guztirako idazteko borondate hori zuen, berberak aithortzen deraukunez: “Ene artharik handiena izan da klarki mintzatzea, eskal-herri guzian adituren nauen bezala” (96). Testamendu

(94) 1750'ko Gudu Izpirituala, Daranetzen aburuz, Haranederrena bari, Duvergier'enä omen da. Ikhus R. I. E. B. t. IV (1910), p. 478.

(95) Orrmaetxea, «Euskal literaturaren atzé...», 207 orriald.

(96) Larreguy, «Testamen Zaharreko eta berrico historia, M. de Ro-yamontec eguin izan duenetic berrico escararat itzulia; exemplan eta erre-flexione sainduequin; bi liburutan ezarria», Bayonan, 1775-1777. Ikhus Ire-kurtzailleari abisua X'gn. orriald.

Berriko voluminari Sainduen bizitza batzuk eratzeki zerauzkion. Gi-puzkoako euskaraz hainbertze zabaldu zen Lardizabalen "Testamentu Zarreko eta Berriko Kondairak" ere huni asko edo guti zorr deraukola nabari da. Lardizabal berberak Larregiren lana aitzin-solhasean aipahtzen derauku.

Mihura.—1778'gn. urthean "Andredena Mariaren Imitazionea" fran-zitarr hizkuntzatic euskararat itzulia agertu zan. Izenik gabe argita-ratua izanarren, garai hartako Mihura aphez donibandarra liburu ederr hunen euskeratzaile dela Daranatzek erakhustera eman du (97).

Baratziart, 1784.—"Giristinoki bizitzeko eta hiltzeko moldea agerra-razi zuen. Medtazino-liburu ederra da, makina bat edizino ikhusi izan dituena.

...Eta hunez gero, XIX'gn. ehun urtekoan gara. Mende hortan ere litteratur laphurtarrak izen-errenkada ugaria ezagun du: Intxauspe, Duvoisin, Joannateguy, Arbelbide, Lapeyre t. a. Eta behin gure egune-tara helduz gero, "Eskualduna" eta "Herria" astekarien ondoan hazi eta prestatu den idazle-saldo biphila. Bainan ni narraion ponturako eztut aitzinerat luza-beharrik.

Litteratur laphurtar hori Frantzialdeko Euskalherrian ezezik, hemen ere asko edo guti zabaldu eta ezagun zela ba dakigu. Nafarroari buruz, behintzat, huna zer dión A. Kardaberazek:

"Nafarroan len, ta orañ bertako, ta are gelago Franziako Liburuén soko-rruaz, nolera bait errazago beren izkera gorde izan da" (98).

Frantziako liburuak erraitean, A. Kardaberazek euskal-litteratur laphurtarra erran nahi duela nabari da.

* * *

Litteratur guztiek, erabateko hizkuntza baten sortzea possible izan dadin, kanon eta eredu baten premia dutela gorago ikusi dugu. Ka-non-eredu huni atxikiak izanik lortzen dute litteratur-hizkuntzak gal-degin oi duen berdintasuna.

Kanon-eredu hori, berriz, ez egungo aho-hizkaratik, euskara ida-tziaren tradiziotik baizik, hartu beharr gendukela dirudi. Litteratur-hizkuntza idazle eta grammatikalariak moldatzen dute. Grammatikala-riek, eredutzat jarritako idazleen liburuetatik beren erreglak athera daroe, eta gisa hunetan eratu eta bere umotasunerat heldu izan dira izaite hori, alde guztiz ezin konpontze hori. Idaz-hizkuntzarako zuzen-

(97) Daranatz, «Duvergier et Mihura, traducteurs ecclésiastiques bas-ques du XVIII^e siècle»; R. f. E. B., t. IV (1910), p. 478-80.

(98) Cardaberaz, «Eusqueraren berri onac», ed. 1898, p. 12.

litteratur-hizkuntzak. Guk ere, bada, bide hortatik sarthu behar genukela dirudi, aho-hizkararen gora-beherai hainbertze jaramon egiten ibili gabe. Eta hala egitetik aho-euskara berari mesederik handiena eginen generaukeo, huni bere aldakortasunean premia duen euspen, sostengu eta habe sendoa emaiten baitzaio.

Laphurtarr klasikoa, gure idazle zaharrek sagaratu duten euskara-molde uren, zindo, prestua lizateke, bada, egungo euskararentzat habe sendo haukerako hori. Gure idazle zaharrena diogu. Egia erran, egungo idazle laphurtarrek, anhitzetan, tradizinerik ez tuten forma asko sartzen hari direla dirudi; adibidez, verbuan *gire, zire* ta horrelakoak. Zergatik egiten othe dute hori? Hango herri batzuetan popu'uk hala erraiten duelako, nabaski, bainan gisa horretara sekula ere ez ginатеке litteratur hizkuntza baten jabe izaitera helduko. Herriatik herrirat different mintzo da euskalduna, aho-hizkararen berezitasunak konta-ezinak dira.

Idatz-hizkarak, berriz, ororentzat beharr du izan, eta oro-berdintasun hori ardiesteko bere arau eta lege tinkoak beharr ditu, ta heiei leial iraun, aho-hizkararen etengabeko jario eta eguneroko aldaketa zoro ez kontu egiten ibili gabe. Gaztelaraz nahiz frantzitarraz idazten dugunean, eskola eta liburuetan ikasi dugunaren arauaz idaztera saiatzzen gara, hemengo edo ango jende arruntak nola erraiten duen begira ibili gabe. Eta eskola ta liburu hoiek irakasten duten hizkaramoldea idazle ta grammatikalariek antolatatu deraukute. Guk ere bertze horrenbertze egin beharra daukagu, bada.

Heredutzat hartutako idazleetarik litteratur-euskararentzat erabateko arau tinkoak atera eta halatan euskara-molde berdin batetara jo. Eta erran dugunez, litteratur-euskara erabateko hortan, aho-hizkara berberak habe eta eusgarririk sendoena izanen luke.

Egungo frantzitar hizkuntzan nehon baino hobeki nabari da, beharr bada, aho-hizkuntza eta idatz hizkuntzaren artean dagoen alde. Idatzi ohi den frantzitarra, toki guztietan berdin da, bere arau tinkoak sendo ezarririk ditu, aitzin-gibel orotatik nolako beharr duen izan erabakirik daduka. Hizkuntza hori, ordea, hila da, XVII^{gn}. mendean mintzo zen bezelaxe mamitua eta betiko gogortua molde jakin batean geratu da. Hau da eskolan erakutsi ohi den frantzitar mintzoa, liburu eta litteratur beharkizunetarako alde crotan erabil ohi dena.

Herriak, ordea, eguneroko solastatzean bere bidetik jo zuen. Lexikon, Syntaxis eta Morphologia aldetik ere mintzo den frantzitarra idatzi ohi denarekin bat eztago (99). Horrenbertzeraino ezipada ere,

hizkuntza idatziak nahi ta nahiezko du aho-hizkuntzarekin bat ezin izaite hori, alde guztiz ezin konpontze hori. Idaz-hizkunzarako zuzenbidea tradiziotik har dezagun, bada, eta hala idatz-hizkuntza euskaldun orok bat izanen genduke, nahiz ta mintzatzean ezberdintasunak izan.

Zori onetan dago litteratur-tradizino baten jabe den hizkuntza, Nahiz ta tipierna izan, tradizino hori ezta gutiestekoa; hari lotuak eta atxikiak izanik, aitzinerat fidantzarekin begira dezakegu. Tradizino hori zokoratuz eta alde batera utzirik egungo aho-hizkuntzatic hastapen hartu nahi izaitea, hamaigabeko hauzian sartzea eta bide txarretik jotzea lizatekela dirudi. Gure idazle zaharrek moldaturik, eginik utzi deraukuten litteratur-euskara hartu hutsarekin, bilhatzen dugun xedea atzemaña genduke.

Hizkuntza hunek zaharr usaia, kutsua duela? Gure beharrietan beregisako emaiten duela? Hala obe. Litteratur-hizkuntzak, idatz-hizkuntzak, tradiziotik ilkhi denez geroztik, beti dakar antzina-aldiko kutsu berarizko hori, oiharzun hori, eta horrek, arno zaharrari bezala, prestutasun bihurtzen derauko. Egun ez tugula hizkara hori hitzegiten? Ta zer? Idatz-hizkuntza eta ezpainetan erabili ohi dena behin ere eta nehon ere ez tira alde guztiz berdin, Aho-hizkara etengabe aldatuz doa, nondik norat dabilen ezin asma dezakegularik. Idatz-hizkuntza, berriz, beti bat eta ororentzat berdin izaiteko gogo eta lege du, eta xede horren atzemaiteko, eguneroko aldaketa hoi ei jaramon egiten ibili beharrean, tradizinatorat behatzen du, han erroak egiten ditu, han finkatzen da, eta hala aho-hizkara berari ere lehengo oinean egoiteko indarr egiten derauko.

Aho-hizkararen nagositasuna dogmata bat bezala eraikitzean, nahaspil eta konfusinarako bideak zabaltzen direla dirudi. Zenbat eta perfekzino handiagoz aho-hizkararen gora-behera, itzul-inguru eta aitzin-gibel guztiak litteraturak atzemañ, hanbat eta hobeki bere egikizuna betetzen duela uste ohi da sarritan. Baina gorago erran dugunez, litteratur-hizkuntza ezta aho-hizkararen azpiko huts bat, alde guztiz haren mirabe izan beharr balu bezala; aitzitik, bere lege ta eskubide bereziak beharr ditu izan. Bai Euskalherrian eta bai mundu guztiko hizkuntza denetan ere, jende arruntaren aho-hizkara mila dotoreri, ederrgailu eta bitxikeriz aphaindua da.

Ezpainetan darabilgun mintzoak bethiere bizitasun gehiago izaiten du, periodu luzerik gabe, gauzak askaturik, artez eta zuzentki erraiten daki; hitz batean erraiteko, molderraz, arin, bizkorr izan ohi da, eta berezgotasun bere moduko bat ukan ohi du. Idatz-hizkuntzak, aldiz, hotzago emaiten du, bainan gauzak ordenatuago eta zeaztasun ta tinkotasun gehiagoz azaltzen daki, eta molde hunetako beharr du

izan, bere bethebeharra betheko baldin badu (100). Gauza bere erroctatik ateratzea lizateke, bada, idatz-hizkuntzaren perfekzioa aho-hizkara alde guztiz imitatzean jarriko bagenu, bat bederak bere lege ta arau bereziak dituaneez gero.

Atzoko idatz-hizkara kanon bezala eraikitzeak ezterauko, bada, euskarari behaztoparik jartzen. Aitzitik, litteratur-beharkizunen bethetzeko egun bizi diren dialektuetatik bat hautatzea baino hobe, dela, erranen nuke, nehon ere mintzo ezten, baino litteraturan mamiturik geratu den euskara-molde bat hautatzea. Eta horixe da, hain zuzen ere, laphurtarr klasikoarekin egin nahi dena. Egungo hizkara horrek zaharr-usai eta antzina-kutsu arin-samarra daduka are laphurtarren beharrietan ere, bainan horrek egungo euskaldunen begietan prestutasun eta ohore bihurtzen derauko. Herriak berak ere, bere-berea den hizkara-moldea nabaritzean, arlote, baldres ta balio gutikotzat jotzen du anhitzetan. Egungoroko hizkaratik zertobait aldendurik egoiteaz dotore-antza ta prestutasuna bereganatzen du, bada, mintzoak, eta prestutasun-usai hori bereganatzen, ardura handicneko egikizuean bezala, saiatu beharr da gure litteratur-hizkuntza.

Behin ereduia begiz jota izanik, bada, litteratur-euskara bat-egin hunek nolako izan zitekean zeetasun gehitsuagoz azaltzeko orena heldua zaiku jadanik. Hurrengo pontuan hariko gara hortan.

IV

Axulartarren aroko idazle laphurtarrek erabateko litteratur-hizkuntza molde jakin bat eratu zeraukutela erran dugu. Halabaina, are heuren artean ere, alde guztizko berdintasun eta homogeneitate osoosorat heldu etzela erran beharr da. Litteratur-hizkarak galdegin ohi duen batasun eta berdintasun horren ardiesteko, bada, itunezko erabaki batzuk hartzea nahi ta nahiezko da. Hain zuzen ere, grammatikalariek dute hemen aldi eta arlo. Litteratur-hizkuntza orotan grammatikalarien egikizun eta eskua handia izan da. Izan ere, hizkuntza denetan berez molde batera nahiz bertzera jarri litezkeien anhitz gauza izaiten dira eta hizkuntza kilikolo, loka, aldakorr, ezbai eta baitezpadako itxuraz agertuko ezpada, hoik behin betiko tinkotu eta erabaki beharr dira. Erabateko arauiez gauzak oin batean eta tinko ezarrik edukitzeak berarizko ermotasuna bihurtzen derauko hizkuntzari.

Aitzina ere, laphurtarr tradizinoko idazle hoik (litteratur-euskararen eredutzat hartu gogo ditugunak, alegia), euskarari dagozten legeak egun hobeki arakatuak izan direnez geroztik, anhitzetan urri,

gabe eta hutseginak edireiten dira. Eta jakina, nahiz ta idazle bikain izan, onean soil-soilik imitatu ta jarraiki beharr zaiela nabari da, eta ez makurr egin zutenetan. Ganera, laphurtarr kiassiko huni bertze dialektuetan edireiten diren berezitasun ta obari batzuk eratzikitzeo asmoak (litteratur-hizkuntzako batasunaren kaltetan ezteanean, nabaski), asmo zuzen ta egokia iduri du. Gauza guzti hoik, bada, begien aitzinean izaki, litteratur-euskara unifikatu hunek izan litezkeien arau, erregela eta zuzenbide nagosi batzuk ukituren ditugu hemen, Bilboko "Urkixo'tarr Jul Elkargoak beretzat harturik dituenetatik aldatuaz. Litteratur-hizkarak dituen lau alhorretan banaturik joanen dira: Orthographia, Morphologia, Syntaxis eta Lexikonari buruzko zuzenbideak, alegia.

1. *Orthographia*.—Erabaki zorrotz eta tinkoz, lehenbizian eta behin betiko garbiturik utzi beharr den alhorra, Orthographia da. Litteratur-hizkuntza batez ere hizkuntza idatzia dela ezta ahantz beharr, eta hizkuntza idatziari jauntzia, soinekoa Orthographiak emaiten derauko. Hitzak, Orthographiak emandako itxuraz sartzen zaizkigu begien barrena, eta behin idazte-molde bati ohitu ondoren, herabe izaiten dugu aldatzea. Orthographiak duen gora behera handia ikhusteko, bi liburu, hizkuntza berean baino orthographia ezberdinaz eskutan hartu bertzerik eztegu: lehenbiziko kolpean behintzat, bi hizkuntza differenteak direla emaiten dute.

Idazte-molde bakar jakin batera denak ohituak egoiteak eta molde hautatu hori aldatzen ez ibiltzeak mesede handia egiten derauko litteratur-hizkuntzari, eta gizonaren aztura eta setak on hartu, eskatu eta are maite duen gauza da. Beraz, nahiz ta azalari, gain-aldeari dagokon gauza dela uste izan, Orthographia gora behera tipiak zeatz eta zearo erabakitzea ardura handiko egitekoa da eta litteratur-hizkuntzaren batasunerako beharrenetakoa. Euskaldun guztiak idazte molde bakharra har dezatela lortu beharr da, nahiz ta gero, idatziriko hitz oriek ahoz ebakitzean ezberdintasunak izan. Hizkuntza idatzia ororentzat egina da, eta orthographian ezberdintasunak izaitetik behaztopa ez tipia sortzen da litteraturaren oro-lehia eta xede horren ardiesteko.

Orthographiaren bateratze hunen egiteko, bide plaun eta zabala, berriz, Euskaltzaindiak onetsi eta gomendiotan eman duen izkiribatzeo moldeari jarraititzea dela erran beharrik eztago. Jainkoari eskerrak, molde hori gauzarik geienetan behintzat hartu eta hedatu dela erran diteke. Hala ta guztiz ere, ba dira oraindik Frantzi-aldeko euskaldunen eta hemengoan artean alde batzuk, ezberdintasun batzuk, erraiteko, *x* eta *ch* idazteko puntuak; guk *x*'i emaiten derauko-gun soinu eta balioa *ch*'rekin adierazten dute heurak (ichildu: ixildu), eta beraz, guk *tx* jartzen dugunean, berak *tch* ibeni daroe, adi-

bidez *etchea*, *guk etxea*. Lehen erran dudanez, gauza hauietan batasunaren ardiesteko, Euskaltzaindiak hartu duen moldeari jarraiki beharr gatazkie. Beraz *x* eta *tx* euskaldun guztiek, hemengoek eta hangoek, erabili beharr genukela dirudi.

Alderdi handiena, ordea, hangoen eta hemengoen artean, *h* aldetik sortzen da, eta puntu hunetan, alde erantziz, *guk* haien eredura jo beharr dugula derizkiot. Nolako nahaspil ta behaztopa dathorren hunetan usantza ezberdina izaitetik, eztu nehork ukaturen. Euskaraz *h*'rik ez jartzeko usantza duenari, *h* dun euskal idazti bat ikustean, lehen kolpean bertze hizkuntza arrotz dela-edo gogoak emaiten derauko; eta horrenbertze ezpada ere, bethi gaitz eta beregisako bihurtzen zaio. Euskara idatzian, bada, denok molde batera jo beharr genuke. Frantziko euskaldunek *h* hori pronunziatzen, ahoz ebakitzen dute; gainera, euskara idatziak duen tradizinerik hoberenean (litteratur-euskararen oinharritzako hautatu dugun tradizinoan) usantza horrek erro handiak eginak ditu. Beraz, tradizino horren arauz, *guk* ere *h* horiek jarri beharr genitukela dirudi.

Hunetan, bada, *guk* heien molderat jo beharr dugu. Denok zerbaitean amor eman ezik behin ere ezta batasunik eginen, eta hemen amor emaitte hori guri dagokula dirudi. Eztugula *guk h* hori erraiten, ahoz ebakitzen? Eta zer? Paperean jartzeak ezterauku kalterik eginen eta bai mesede handia euskara idatziak beharr beharreko duen batasun hori lortzeko. Hizkuntza orok idazteko moldean, idazkuntzan, finkatzen dute zangoa batasunaren egiteko; idazkaran bateratze hori egiten dute, nahiz ta aho-mintzatzean ezberdintasunak izan; idazkuntza da, bada, litteratur-hizkeraren gogogarririk eta euspenik ziurrena. Behin betiko ikasi ta jakin beharr genituke, bada, *h* daramaten hitzak eta betiere hala idatzi. Hauzi hunen erabakitze bertz bide onik ezta nik ikusten.

Goazen orai bertze puntu berri baten ukitzera, *r* gogor eta samurraren hauzia, alegia. *Donostiarr, gogorr, samurr, arritega, arritean, harrgin* t. a. erraiten, euskaldunak *r* gogorraz ebakitzen ditu hitz horiek, *garra, zorro, lurra* erraiten darabilgun *r* berberarekin; beraz, idatzi ere *r* gogorra adierazteko hautatu ikurraz (hau da, makiladun *r* -*r* edo bi *rr* kin) egin beharr lizatekela dirudi. *R* samurr erraiten den guztietan, berriz, *r* bakunaz idatzi: *paper, nor, erakhusi, ur bedeinkatua*. Litteratur-tradizinoan ezte la zuzenbide edo erregela hunen berri ba dakit; bi vokalen erdiko *rr* gogorra soil-soilik idatzi izan da bi *rr* kin, erdarak egin ohi duen bezala: *garra, zorro, lurra*; bertze guztiak *r* bakunaz: *samur, lur, hargin*.

Erdarak, ordea, arrazoin du hala egiteko, intervokaliko hori izan ezik, ezpaitu bertze *rr* gogorrik ebakitzen: *comer, fresco*, ta hekien

idurikoak erdaraz samurak baitira. Beraz hunelatan, euskaldunaren Phonetikari zuzenki eta hobekiago doakon idazte molde hau, *rr* gogorra eta *r* samurra zeatz distinguitzeko usantza hau, hartu beharr lizatekela dirudi. Alemanitarr hizkuntzak ere hala egin ohi du: *Herr*: jauna, ta bere idurikoak *rr* kin idazten ditu; *irren*: iruzurr egin, eta hortik sortzen den *Irrtum*: okherr, bi *rr* kin idazten dira; *guk*, *berriz*, *turra* bai ta *lurr* zergatik eztugu bi *rr* kin idatzi beharr? (101).

Gavel jaunak urregorritzko erregela bat erakusten derauku orthographia koropilo hoik askatzeko. Hitz batbedera norberaren dialektuan erraiten den gisan idaztera joanen bagina, nahaspil handia sortuko lizateke; adibidez, *jauna* bortz sei erara idatzirik izanen genuke: *yauna*, *jauna*, *xauna* t. a. Erregela, bada, hauxe izan bedi: hitz berbera euskaldun guztiek berdin, era batera idatzi dezatela, nahiz eta hitzaren pronunziazioan bat egon ez. Idazte-molde bakar hori haukeratzean, ordea, zeri behatu beharr ote zaio edo nolako kriterionak eduki beharr othe dira kontuan? Gavel jaunak honako hau proposatzen du: Euskaldunik gehienek erraiten dituzten otsak, nahiz eta eskualde batean erran ere, idatzi bitez toki denetan: adibidez, *jaunen'go* *r*, *naiz*, *nauzu* eta *zerbait* hitzetako *a* Be-Nafarroako aldean ez tira erraiten, baina idazkuntzaren berdintasunari behatuz jarri beharr dira are Be-Nafarroan ere. Bertze batzuetan, berriz, bertzeza ere gertatzen da: bazterr banaka batzuetan tokirik geienetan ezagun eztiren ots batzuk entzuten dira: *buruba*, *zorijona*: berezitasun hoik idazkaran ez bitez jarri (102). Gavel jaunak dionez, bada, amets dugun idazte molde baxharra euskaldunik geienek pronunziatzen duten araura hartu beharr da; eta bertzeak bertze direla, litteratur-tradizino hoberenak erabili ta hautau duen molde gorde bedi.

Aho-sabaiaz ebakitzen diren eta erran nahirik eztakarten otsei buruz (palatitzakuntza asemikoak), idazkaran ez jartzea Urkixo'tarr Jul Elkargoak erabaki du. Hunen arauaz jantziza, baiña, oillo idatzi beharreen, jantzita, baina, oillo jartzen dugu. Hots hori deminutivua adierazteko denean, berriz, orduan soil-soilik jarri bedi: edo marra bat litteraren gain-aldean ezarriaz edo littera bera bi aldiz idatziaz (liburutto, gatzetto).

Herriak anhitzetan hitz-zati batzuk jan egiten ditu, hitza laburtera edo itxuragabetzera jotzen du. Idazkuntzan, berriz, hitz horiek bethi osorik eta diren bezala idaztera jo beharr genukela dirudi: *lehen*, *zaharr*, *ez len*, *zar*.

(101) Ikhus Azkue, Diccionario Vasco-Español-Francés, Bilbao, 1905, t. II, p. 189, «De la r fuerte».

(102) H. Gavel, Necesidad de una lengua literaria y oficial y la unificación de la ortografía vasca, RIEB t. X (1919), p. 137 ss.

Orthographiari dagokon atal hau amaitzeko, euskal-grammatikan ere, hizkuntza orotan bezala, zuzen, jaso eta korrektuaren idea hartu beharr dugula nabari da. Anhitz gauza izaiten dira hizkuntzetan berez era batera nahiz bertzera jarri ditezkenak; hoietan, bada, idazte molde jakin eta baxharra hautatu beharra dadukagu. Idazkara hautatu hori zuzen eta jasoa bezala eraikiz, bertzeak okherr eta makhurtzat jo bitez. Erraiteko, *harri, ederr, zaharr* (ongi); *arri, eder, zar* (gaizki). Erdaraz ere nehork “hablar” *h* gabe edo “conveniencia” *b* rekin idatzi ba leza, halakoa makhur eta hobendun jotzen dugu. Euskaraz ere bertze horrenbertze egin dezagun arteino eztira gauzak bide zuzenean jarriko.

2. *Morphologia*.—Behin baratze hunetara helduz gero, verbuaren hauzia dugu hemen koropilo nagosi eta buruenik. “Euskerearen batasuna aditz-yokatzean bakarrik dago”la (103) gehiegi erraitea bada ere, ardura handienetako puntu bat behintzat hauxe dugula ezin ukha. Orai arte erran direnak erran ondoren, ordea, koropilo hau aisa aska ditekela derizkiot. Behin laphurtarr klassikoa litteratur-euskararen oinharritzat ibeniz gero, verbua ere tradizino hortan erabili dena haukeratu beharr dela dirudi. Ez, ordea, Leizarraga eta Detxeparek dakarten bezala, hekien euskal verbua, egungoaz elkar jota, oso bertzelako agiri baita, eta alde hori ezta azaletikoa soil-soilik, konjugazino systemata osoak biraldakuntza handia egin baitzuen XVI'garren mendean.

Aldakuntza horren azken erro eta kausak René Lafon'ek bere opera bikainean zorrotz hauteman ditu (104). Beraz, Axularr eta bere saldoko idazleak hartzen dira eredutzat; heken liburuetatik ateratako verbua jartzen da, bada, litteratur-euskararen verbu bezala. Idazle klassiko hoik, ordea, heuren artean ere beti bat egon ezpaitira, hemen ere itunezko arau ta erabaki batzuk hartzea beharreko zaiku, zein forma hautatu beharr lirategen behin betiko garbiturik uzteko. Bilboko Urkixo Elkhargoak beretzat hartu dituenetarik, arau banaka batzuk aiphaturen dira hemen:

Laguntzaile aldakorra: Indikativuan, sustraitzat *erau* dadukaten formak hautatzen dira: deraukot, derauku, nerautzun... Nauzu, nau ta hoiek, *a* ta guzti erabili bitez. Subjunktivuan, berriz, *ieza* kin eratuformak: diezadan, ziezadan...

(103) Madariaga'tar Angeru Aba, O. F. M., Euskerearen bakuntzaz; Euskerea, III urthea (1922), 60'gn. orrialdean.

(104) René Lafon, Le système du verbe basque au XVI siècle, 60-1 orrialdean, 523 orriald. (lehenbiziko volumina). Bigarrengoan, berriz, ikhus 160 orrialdean.

Laguntzaile aldakaitza. Gara, zara ta hoik hautatzen dira, ez egun-go laphurtarrek sartu dituzten *gire* t. a.

Heurenaz jokatzen diren aditzei buruz (verbu synthetiko edo gogorrak), gure idazle hoberenek erabili zituztenak orai ere erabiltzea zilhegi bedi. Dirautso, daragoio ta ikhusi daroat, nahiz ta bizkaitarr izan, hartzen dira.

Ikhusi bai tu'en ondoan, hemengo euskaldunen *ikhusi dut-eta* ere bidezko ta zuzen bezala aithortzen da.

*Ethorri den ezker*o eta *ethorri denaz gero*, bi-biak hartzen dira, baina bat bederari erran nahi berezia erantsiaz: lehenbizikoa kausalityatearen adierazteko gordeko da (propter hoc), bertzea, berriz, bata bertzearen ethortze hutsaren adierazteko (sukzessino soila; post hoc).

Laphurtarrek *-tako* eta *-riko* atzizkiak kentzen dituzten okkasinoetan kentzea haizu bedi, baina zeaztasun edo argitasun premiak ibentzea gomenda ba leza, jartzea ere sori litzake (ekharri-liburuek, ekharritako liburuek).

Aditz aldakaitzean forma batzuk daramaten *a*, *e* bihurtzen da, verbuari atzizki edo emendailurik eratxekitzen zaion guztietan. *Ethorri zan* gizona: vino el hombre. *Ethorri zen* gizona: el hombre que vino. *Gara* (forma hutsa); emendailuz, *garen*, *garela*. *Orobat*, da: den, dela, delarik t. a.

Halaber, bukhaera bezala *kean* duten formei ere bertze horrenbertze gertatzen zaie, bukaera hori *keien* bihurtuaz. *Ikhusi zezakean* gizona: pudo ver un hombre. *Ikhusi zezakeien* gizona: el hombre que pudo ver.

An bukaera dutenek, berriz, *n*, *la*, *nean*, *neko*, *larik*, *lakotz*... emendailua daramatenetan, *a* hori *e* bihurtzen da. *Zinan*: zineneko, *ziran*: zirelakotz.

Infinitivuko atzizkiak (*-tu -i*), edin ta ezan laguntzaileen formetan edekitzen dira: ikhus dezaket, ethorr dadin. *-tu* atzizkiaren *u* baxharrik zenbait verbutan galtzea, laphurtarr usantzaren arauaz eginen da: orhoit, laket, ezagut...

Verbuari dagokana garbituz gero, Morphologian eztago bertze kopilo handirik. Laphurtarrak genetikoa erabili ohi du, sartaldeko euskaldunek akkusativuarekin erraiten duguna adierazteko: "bekhatu haren estaltzeagatik" (Axularr): bekhatu hura estaltzeagatik: bitara erraiteta zilhegi bedi.

Izenen deklinazioan, plural ergatikoa adierazteko *ek* erabil bedi, bertzela berriz *ak*: Gizonek egin dute hori; Gizonak etorri dira.

Pronominak, laphurtarrenak izan bitez. Singular pairuzkoa: hau, hori, hura. Ergatikoa: hunek, horrek, hark. Plural pairuzkoa: hauk, hoik, hek. Ergatikoa: hauiek, hoiek, heiek. Bertze kasuak ergatikoe-tatik eratxi ohi dira: hauien, huientzat, hunen, horren...

Arau generala, behin laphurtarr klassikoa oinharritzat hautatu den ezkerero, haren berezitasun ta joerari hurbiltzea.

3. *Syntaxis*.—Egia erran, gure idazle zaharrek baratze hunetan ez tira guztiz imitagarri athera; maiz erdal ereduz likisturiko joscara agiri bai tute, erdal kutsuzko syntaxis, alegia. Egun, euskarari zorr zaion joscara edo syntaxis bereziaren azterketa zorrotzago eta sako-nago bat egina izan da, eta, beraz, heiek izan etzituzten argi eta zuzenbideak ditugu beharr bezalako syntaxis hori erabiltzeko. Altubertarr Seber euskaltzain jaunak ixtudi egin-egineko bat eta alde guztiz zorrotza burutu du, euskarak galde egiten duen syntaxis nolako edo zer moldezko den gaingiroki, sustraitik eta sahets orotarik frogatu eta sendo ezarririk utziaz (105). Lege hoik litteratur-euskaran kontuan iduki beharr direla erranik dago onezkero.

Orazinoaren elementa galdetua (inquirido) zeharo eta tinko nabarmentzea euskararen seta eta barren-barreneko gogoari dagokon lege berarizkoa da. Euskaldun jatorrak zalantzarik gabe daki hunako phrasis hekien arteko alde eta erran-nahi ezberdina atzemaiten: *Aita* datorr gaurr: (el padre es quien viene esta noche); *Gaurr* datorr aita: (esta noche es cuando viene el padre); *Ethorri egin da* gaurr aita: (venir es lo que ha hecho esta noche el padre); *Ba* datorr aita edo *Ethorri da* aita: (ya viene el padre, ya ha venido el padre). Perpau-sa molde batera nahiz bertzera jarri, erran nahia aldatu egiten da. Elementa galdetu horren tokia zeatz gordetzea ardura handiko gauza da, beraz, euskal joscara zuzenaren arauaz idatziko bada. Exempla hoietatik legeak aisa eratxi ditezke. Verbua edo baietza ta ezetza ez, orazinoko bertze elementa guztiak, galdetuak direnean, verbuaren aitzinetik eta hunen ondo-ondoan jarri beharr dira. La tierra es redonda: Lurra *biribila* da edo *biribila* da lurra. La iglesia de este pueblo es grande: herri hunetako eliza *handia* da. Kalizean zer dago? Kalizean Jesukristoren *odola* dago. Ama, neri *ziba bat* bidali. Trinitate Sainduko Personak *hirur* dira. Jainkoa *gizonen aita* da". "*Bekhatuak* dira zorrak" (Ax., 3 ed., 531 orr.). "Eta hauk guztiok, bere egitez eta izanez *obra onak* dira" (Ax., 3 ed., 528 orr.). Membra galdetua eta verbua elkharrir iratxekirik, hura aitzinetik eta hau hurrenetik josi beharr dira, beraz.

Galdetua verbu berbera ba dadi, ordea, eta laguntzaile-bitartez jokatzen direnetakoa bada, *egin* erantsi beharr zaio, era hunetara: Zer gerthatu zaio aitari? Gaisotu *egin* dela. Soineko guztia apurtu-apurtu *egin* du. Verbu galdetua indartsu edo synthetiko deithu hoitatik de-nean, berriz, birretan jarri ohi da, molde hunetan: Gizon hori joan doa ala ethorri dathorri?

Atzenik, galdetu hori verbu berberaren akzinoa izan beharrean, verbuaren qualitate affirmativu nahiz negativua denean, ezezkoan verbuari ez iratxekitzen zaio bethiere aitzinetik; baiezkoan, berriz, verbu indartsuei *ba*, eta laguntzaile bitartez jokatzeko direnei agerizko aldaketarik etzaie egiten. “Nere dirurik eztuk ikhusiko”, “Badator aita”. “Alako baten jotén gaitu aize bunbada batek...” “...ekharri zuén solhasak” (Ax. Irakurtzaileari) (106).

Orazino nagosi eta sehikoaren (principal y subordinada) artean diren gora-behera eta legeak ere oso kontuan idukitzekoak dira, euskararen senaren arauaz idatzi nahi baldin bada. Orazino sehikoa galdetu denean, aitzinetik bota beharr da, nagosia gibelerako utziaz, eta orazino sehikoaren verbuak bere perpausaren barrenean atzen tokia gorde beharr du. Euskaldun eskolagabeek, erdaraz mintzo direnean, ederki asko azaltzen dute lege hori euskal kutsuzko beren erdaran: “La perla del medio de la más grande de Bilbao que es dicen”. “Mo-da que es me dijo”. Beraz, gaizki ordenaturik doa Axularren perpausa hau: “Ezteratzu prometatzen eta ez segurantzarik emaiten igurikiko deratzula garizumaraino” (3 ed., 532 orr.). Ordena zuzena bertze hau lizateke: Garizumaraino igurikiko deratzula ezteratzu prometa-tzen eta ez zegurantzarik emaiten (107).

Perpaua luze eta sehiko askodun denean, hekien arteko gora beherak nola edo zer moldez zuzendu beharr othe dira? Nagosi edo prinzipala gehienetan gibelcan jarririk doa hobe (ez ordea bethi). Sehikoak elkarren artean ordenatzean, erdarak eta euskarak lege alde guztiz bertzelakoa dutela ezta ahanzi beharr: euskarak systemata gorakoa, erdarak, berriz, beherakoa du. “Maisua aspertu egin da erakhusten ibiltén” (se ha aburrido de andar enseñando). “Haurrari ibiltén erakhusten hari gara” (enseñando a andar). Huna hemen Balmes'en textu bat, Zinkunegi jaunak zuzentki euskararat itzulia: “Creo que nadie pondrá dificultades en que las frutas dan señal de sabrosas cuando han adquirido cierto tamaño, figura y color”: Igal-liak alako aunditasun, arpegi ta margua bereganatzen dituztenean gozoak diran ezaupidea dutela siñisteko zailtasunik ifnok ez duala izango uste det (108).

Gure idazle zaharrek anhitzetan eztituzte erregela hoik ongi gorde, erdal ereduén arauaz josten baitzituzten beren orazinoak. Ez ordea bethi. Euskal sen bizi-bizia zutelarik, beharriak edo euskal sen horrek eraginik, erregularik gabe zuzentki jostera ere asmatzen dute. Arestian aldatu dira Axularren orazino batzuk, zuzentki josiak.

(106) Altube'tar Seber (aiphatu-opera), lehenbiziko hirur kapituluétan.

(107) Altube, V'gn. kapituluá.

(108) Altube, VI'gn. kapituluá.

Ikhusagun orai bertze batzuk makhurr eta hutseginak, aldamenen orazino hoik egiazko euskal konstrukzioaren araura zuzendurik emaiten ditugularik.

“Eta bertze guztien artetik hasi zeizkidan niri neroni aditzera emaiten, lehenbizian kheinuz eta aieruz eta gero azkenean klarki eta agerriz, nik beharr nituela egiteko hartan eskuak sarthu”: Eta bertze guztien artetik, lehenbizian kheinuz eta aieruz, eta gero azkenean klarki eta agerriz, egiteko hartan nik eskuak sarthu beharr nituela niri neroni aditzera emaiten hasi zeizkidan.

“Eta nahi nituzkeyen bi parteak elkharrekin eta batetan athera; baiña ikhusirik zein gauza guti edireiten den euskaraz eskribaturik...”: Eta bi parteak elkharrekin eta batetan athera nahi nituzkeien; baiña euskaraz zein gauza guti eskribaturik edireiten den ikhusirik...

“Badakt anhitzek miretsiko duela eta edirenen arrotz eta extraiño ni lan huni lotzea”: Ni lan huni lotzea anhitzek miretsiko eta arrotz eta extraiño edirenen duela ba dakit (109).

Ezen, zeren, hain... non ta bertze holako erderakadak, nahiz eta eredutzat jarri ditugun idazleetan aurkhitu, onetsi beharr ezirela erran beharrik eztago.

Agian, eredutzat hautatu diren idazleen liburuak, berriz argitaratzekoan, syntaxis aldetik zuzenduak atheratzeko asmoa ezlizateke okherra. Hunelako liburuetan eskuak ibentzea arriskuz betheriko egitekoan sartzea dela ba dakit. Baina euskara zuzen eta kanonikoaren ithurri eta maisu izaiteko egiten diren edizinoetan horrenbertze haizu litekela dirudi.

4. *Lexikon*.—Lexikon edo Hiztegia hizkuntzaren zathirik aldakorena izan ohi da, ethengabeko gora beherak paira eta jasaiten dituen, alegia. Hitz berrien hartzeaz eta bertze zaharren zokondortzeaz ethengabe erraberrituz dabilen partea. Cervantes aroko erdarak, oraingoaz elkharrr jota, vokabularian nolako gambiadurak eman ez othe ditu? Gauzen adierazteko legea hobekienik bethe dezan amoregatik, hizkuntzak horr-hemen bilhatzen dituen hitzak hartu ohi ditu, erran nahi, expressino eta indarr gehienik duena hautatuaz. Hitz askoren expressinorako gaitasuna, ordea, egunoroko erabiltzeaz lasterr makaldu, ahuldu eta are suntsitu ere egin ohi da, eta orduan hitzunak bertze berri baten bilhan joan beharr izaiten du. Hala hizkuntza baten hiztegiak gora-behera handiak jasan ohi ditu.

Guk, ordea, gure litteratur-euskarak, lexikonaren baratzean nolako arau nagosiak izan litzaken ukitu nahi genuke orai hemen.

Lehenbizi, euskalki guztietako hitzak hartu. Denak dira euskal-

dunak, euskararenak; beraz, litteratur-euskarak oinharritzat laphurtarr klassikoa edukiarren, lexikon-aldetik non nahiko hitzei atheak zabaldu beharr derauzte (hitzok hitz beraren variante soil bat bertzerik ez tirenean behintzat). Adibidez, "ganora" hitza alde guttiz bizkaitarra da; orobat, "errari", "sein" t.a.; hunelakoei, bada, litteratur-euskararen abegi eta harrera on eman beharr zaiela nabari da. Eta hori are bertze hitz synonymuak lapurtarrez dagozela ere, "Erori" ta "jausi", "igorri" ta "bidali", "jagon" eta "zaindu", denak har bitez, eta bat bederari bere erran nahi izpitto berezia erantsi bekio. Gainerakoan, batasunerako beharreko diren arau nagosiak gorde ba litez, vokabularian bizkaitarr nahiz bertze edozein eskualde-usaina agertzea ez-lizate kaltegarri euskararen batasun horretarako. Alemanian ere, litteratur-hizkuntzarako emanik dagozen arau buruenak orok gordearren, idazle bat bedera nongotarra den igartzea maiz gerthatu ohi da eta ezberdintasun horrek batasunari ezterauko kalterik egiten.

Hitzok variante soil bat bertzerik ez tirenean, erran dugu. Orduan bai, orduan molde bat bakharra hautatzea nahi ta nahiezkoa da, gainerako guztiak litteratur euskaratik kanpora egotziaz. Zein hautatu ordea? Laphurtarr klassikoaren litteratur tradizinoan erabili izan den molde jakina. Adibidez, erran ta esan, bertze ta beste, eliza ta eleiza, ediren ta idoro, zaindu ta zaitu, burdin ta burni, bidali ta bialdu. Agi denez, hitzok, hitz bat, bakharr eta beraren varianteak bertzerik ez tira; beraz, bikote bakhoitzaren buruan jarritakoa harr bedi, huraxe baita laphurtarr tradizinoak harturik dadukana. Azkue jaunaren Hiztegi Nagosia zer bait arakatu eta aztertu duen edozeinek daki gure hizkuntza nolako Babelgo Dorrea den hunelako variante alpherrikakoen eruz. Batak edan, bertzeak eran; hunek euri, bertzeak, berriz, ebi; hunek euli ta hark elbi, t. a. Hunelako huskeri ta ezertarako ez tiren varianteak khendurik, hitzok bateratu beharr dira litteratur-euskararen, molde bat bakharra ezarriaz.

Eta hitz bat bederaren erran nahi ezberdinez bertze horrenbertze erran beharra dadukagu. Hemendik ere Babelgo Dorre ta nahaspil ez tipia sorthu ohi da. Erraiteko, "lepho" Bizkaian sorbalda ("espalda") da, bertze dialektuetan, berriz, bizkaitarren "sama" (:"cuello"); "gaurr" sartaldeko euskaldunentzat "hoy, durante la noche"... Gauza guzti hoik ere behin bethiko erabaki ta era batera jarri beharr direla ezagun da. Beraz, laphurtarr klassikoan hitz bat bederak duen erran nahi nagosia, hitzaren erroan datzana, huraxe harr bedi erran nahi kanoniko bezala, eta hitzaren akzeptzino gainekoak lehenbiziko zuzentki erakharr bitez.

Litteratur-euskara hiztegi egoki baten beharrean aurkhitzen da. Hiztegi hunetan hitzek molde bakharr batera, hautatu orthographia-

ren arauz idatzirik, agiri beharr lukete; eta hitzen erran nahiak ere, litteratur-euskarari dagoztenak sol-soilik ekharri beharr lituke hiztegi horrek. Gauza ez-tiren variante ikol guztiok, ordea, eta basis bezala hautatu den erran nahiaz bat ez-tathorrzten gainerako akzepzinoak, nahiz ta toki batzuetan usantzan egon, hiztegi horretatik kanpora egotzi beharr lirateke edo makhurtzat jo, behintzat.

Eta bertze hizkuntzetatik hitzak? Nolako kriterionak izan beharr othe ditu euskarak gai huni buruz? Hizkuntzaren egitekoa bethetzeko bere baithako elementa hutsez asko izan duen hizkuntzarik munduan ezta egundaino sorthu.

Lehenbizi, herriak antzinatik harturik eta euskaldundurik daduzkan atzerri-hitzak bakean utzi beharr direla eta euskal garbiekin nahasian erabili, frogatu beharrik ez-tuen gauza da. Batez ere latinetik harturik, hunelako ugari ditu euskarak: aingeru, eliza, zeru, balakatu, pago, bake...

Herri-bidez sarthu zaizkigun hitz hoietaz gainera, kultur bidez eta jakintsuen egitez etxeratu hitzen premian eta beharrean edireiten da oraino gure euskara. Kulturaren mundu zabal jori goratua expressatzeko gauza izanen bada, hamaikatxo hitz jakintsu bidez hartu beharr ditu gure mintzoak. Hortarako, Europako hizkuntza orotan hedaturik dagoen kultur terminologia greko-latindarra guk ere euskararat ekhartzea beharr beharreko derizkiot. Hitzok, ordea, herri bidez sartutakoen antzera itxuragabetzen ibili beharrean, ahalik eta gutiena aldatuz, latin edo grekotik euskararat zuzen eta arthez erakhartzea dirudi hobe. Eta hortarako zuzenbide edo arau batzuk opha lirateke. Arazo hau erabakitzea euskarak duen lanbiderik larrienetako eta gora behera handienetakotzat jotzen dut.

Eta kultur terminologia erraitean, jakintzetako tekhnizismuak ez ezik, kulturak non nahi beharr dituen bertze hitz asko ere erran nahi ditut, batez ere kontzeptu izpiritualak eta abstraktuak expressatzeko beharr ohi diren hitzak. Hunelako kontzeptuetarako hitzez euskara zein urri, landerr eta gabe edireiten den ezagun da, eta ezta mires-teko, herri-mailatik jakintsu mailarat igan ez-tiren hizkuntza orotan gerthatzen baita hori. Gure euskara maila hortarako gaitu eta egokitu beharr dugu, bada. Adibidez, edarak arrontki darabilzkian *calidad*, *cantidad*, *causa*, *condición*, *fin*, *circunstancia* eta bertze mila hitz abstraktuak euskarak ere beharr beharreko ditu, kontzeptu hoik edozein eskolatuk, nahiz euskaldun nahiz edozein herriko izan, buruan bai titu, eta zuzen expressatzeko hitz egokiaren beharrean edireiten baita. Euskara hondamenditik begira nahi baldin badugu, egungo gizon ikasi, jakintsu eta kulturdunen gauzak expressatzeko hizkuntza egokitzea bertze biderik ez-tugu.

Kontuzko gai hau evolutu edo hedatsuki azaltzea eztagot niri.

ordea. Dissertazino hunen aitzin aldean erran dugunez (110), Krutwig jauna hari izan zaiku kultur terminologia hori euskararat aldatzeko molde ta arauetz. Eta terminologi grekolatindarra hartu beharr dela erraiten, komposizino ta derivazino bitartez euskal hitzez era ditezken formazino tajuzkoak eragotzi nahi ez ditugula erran beharrik eztago.

Gure idazle zaharrek erderatiko hitzak esku betheka hartzeko kezka eta antsi handirik izan etzutela jakina da. Guk beharbada bertze alderat jo dugu, gehiegizko garbitasunerat, alegia, Euskal sustraez eratu hitzak bertzerik nahi izaiten eztitugu, eta hala anhitzezan gauzak aisa ta egoki adierazi ezin izaiteko hersturan ibentzen dugu euskara. Euskal hitza atzerrikoa bezain egoki etxean dugularik, kanpoko erabiltzea euskarari bidegabe egitea eztenik ez tut erranen; baina, bertze aldetik, nere gogoa zeatz erpressatzeko, hizkuntzan tajuzko eta erarako hitzik bilhatzen ez ba dut, atzerrikoa zergatik hartu ez? Hunela etzaio hizkuntzari mesede bertzerik egiten; mintzoa edozein realitate ta kultur zer guztiak expressatzeko egokitze lan hunetan saiatzea bertzerik egiten ez tugu. Pontu hunen bukhatzeko, Urkixo jaunaren elhe zuhurrak ez tira gaizki ethorriko:

“No es escaso, ciertamente, el número de vocablos de origen latino que Etcheberri emplea en sus obras, ni es este un hecho que deba sorprendernos. Nuestros contados escritores de los pasados siglos, no tenían reparo en echar mano de una palabra extranjera a falta de un vocablo indígena, del mismo modo que los ingleses no se paran a considerar, cuando hablan o escriben en su lengua, si las voces de que se valen para expresar sus pensamientos son de origen sajón o de importación francesa. Sabido es que los autores que escriben en lenguas que gozan de vida próspera y lozana, no incurren en esos excesos de purismo, que hoy observamos en algunos autores, y que han de ser causa, si Dios no lo remedia, de la completa ruina del vascuence. Y entiéndase bien, que no trato de absolver con esto a Liçarrague, Axular, Etcheberri y demás autores antiguos del grave pecado que cometieron al servirse de palabras extranjeras para significar objetos o conceptos que con gran propiedad podían expresarse con vocablos indígenas: lo único que aquí deploro es el afán inmoderado que se ha desarrollado de algunos años a esta parte en ciertos vascófilos nacionales, de inventar palabras a troche y moche, y de sustituir, sin necesidad alguna, no pocos términos de uso corriente, y que son los que emplearon nuestros antepasados durante largos siglos, por otros de moderna creación y de mérito dudoso: de tal manera que de seguir por ese camino nos harán creer que hemos vuelto a los tiempos de Aristarco, y que, a semejanza de los analogistas, quieren corregir a su antojo cuanto se opone en su propia lengua a las leyes filológicas que previamente se han forjado” (111).

* * *

(110) Cfr. supra, 5^{gn} orriald.

(111) J. de Urquijo, «Obras vascongadas del Dr. labortano Joannes de Etcheberri», Introducción, p. LII ss.

Litteratur-hizkuntzaren lau baratze hoietan hunelako edo heken iduriko arau nagosi batzuk gorderik, batasuna errotikan eta sendo eginik genuke. Hizkuntza idatzia itxura eta begitartez (Orthographia), eta are barreneko mamian ere (Morphologia, Syntaxis, Lexikon), berdin eta erabateko genuke. Idazkuntzan zangoa finkatzea: huna hemen horretarako orgabidea. Hurreneko atzen pontuan plan huni jarri zaizkikoen koropilo objezinoak askatzera saiaturen gara.

V

Sarritan theoria eder-ederrak asmatu ohi dira paperetan, alde guttiz liluragarri, oso eta egin-egineko iduri duten teoriak, erroan, barreneko mamian, aldiz, gaitz ezkutu bat dakhartelarik: ezin realiza ditezkeela, egi bihurtzeko on ez izaita, alegia. Gurea ere min horrek jota ote datorr? Edozein modutan ere arerioaren sahetsetik hauziari begia edukitzea ta haren argumentak kontuan hartzea beti izan ohi da on ta gomendagarri, problemata sahets eta aitzin-gibel orotarik astinduaz, argi osotan ager dadin. Plan huni ene iduriz jarri zaizkikoen eragozpen ta koropilo nagosiak jarriko dira ba hemen eta berai, ahal den neurrian, erantzun emaitera enseiatuko naiz.

1. *Hizkera-molde hau ikasi egin beharko genukela* (112).—R. Bai orixe, Litteratur-hizkuntza non nahi ta betiere ikasia izaiten da. Guk idazten dugun erdara ez ahal da ba ikasia? Arren, ez eskatu euskarari nehongo hizkuntzari eskatzen etzaion gauza bat (ikasi gabe jakin dezakegun alegia). Hizkuntza orok izan ohi dituzte tajuzko arauak grammatika gora-behera asko erabakitzeko eta idaztean denak batera jo ditezten amoreagatik jarriak; arau hoik, ordea, ixtudiatu ezik eta hekien betetzera lehiatu gabe, hizkuntzaren bateratzea behin ere eta nehola ere lorturen ez lizateke.

Hortarakotz hizkuntza orok dituzte eskolak. Egungo egunean euskara hekieetatik egotzita edireiten dela ba dakit, eta hain zuzen ere hortik datorrko gure mintzoari kalte eta hondamendirik galgarriena. Euskarari eskolan toki bat bihurtu dakion lan egin beharr dugu, bada. Baina hunako hau ere dezagun aithorr: eskola bagenuke ere, zer irakatsiko genuke bertan? Euskararen irakaskintza bateratu eta erabateko arauekin sendo ezarririk othe dugu? Hortarako litteratur-euskara erabatekoa beharr dugu moldatu, Euskalherriaren hedadura gutziari dagokon hizkera-molde bakharra, gure Litteratur Historian erroztaturiko hizkera uren zindoa.

(112) Ikhus «Informe de los Sres. Académicos A. Campión y P. Broussain a la Academia de la Lengua Vasca sobre unificación del euskera», Bilbao, 1920, 9'gn. orriald.

Bitartean, eskualde bakoitzeko dialektua irakatsiz eta herrixka bat bederako usantza, aztura eta ohikuntza zuzenbidetzat harturik, halako eskoletatik ezluke euskarak onura handirik izanen (113). Oren euskara, litteratur euskara erabateko hori beharr dugu, bada, lehenbait-lehen antolatu. Euskaldun guztiak erabili beharr duten litteratur hizkara nolako edo zer moldezko ditekén erabakitзера etorr ditezea euskaltzale ikasiak: huna hemen oren hunetan euskarak galde egiten deraukun lehen gauza. Aurrenik lanhabesa beharr dugu gertu.

Hortarako, beharbada, eskolaz gainera, Universitate edo Kultur Elkargo garai baten beharrean gagoz, egiteko handi hunen beregain hartu eta burutu lezakeien Kultur Elkargo baten premian. Kultur kentra ahaltsu batek, hartara jarririk, litteratur hizkuntza arau egokiz sendo ezarririk eta bateraturik eman diezakegu, beharr lirateken laguntza ta ikasbide guztiak bere itzal ta burupeaz argitara emanaz: Grammatika, Hiztegi, liburu t. a. Gero azkenik, eskola bitartez euskara molde hautatu hori orotara hedaraziko lizateke. Lan hunetan eskuak sartzea, ordea, orai beretik eta berantegi izan dadin baino lehen jardun beharr dugu.

2. *Euskara ikasi hori gezurr-hizkara genukela, arima, gozo eta barren-izerdi gabeko mintzoa. Litteraturak berezkotasun ta hezatasuna galde egiten du eta hortarakotz amaren ugaltz batera edoski genuen euskara modua bezalakorik ezta.*—R. Litteratur genera batzuei nonberaren dialektuan haritzea ta are gauza guztiak herri xeak erraiten dituen molde bereberean ezartzea ere egokiago zaiela eztut ukha-

(113) Altube, La Unificación del Euskera literario (Eusko Jakintza, vol. III, 1949, p. 182): «En los últimos años, la enseñanza literaria del euskera se practicaba en todo el País, en tres o cuatro docenas de escuelas, pero empleando en ellas dialectos particulares propios. Así en Vizcaya se enseñaba el euskera vizcaíno y no siempre en la misma variedad dialectal; en Guipúzcoa el guipuzcoano y en Navarra el navarro. Total, tres o cuatro variedades del euskera para tres o cuatro docenas de escuelas. En cambio, el idioma español, además de otras innumerables variedades, disfrutaba la importantísima de que en todas sus innumerables escuelas de Álava, Vizcaya, Guipúzcoa y Navarra era enseñado en su forma literaria unificada, común... Hay que tener en cuenta también los problemas editoriales, cada vez más importantes dado el constante progreso en todo el mundo de las ciencias y de las artes y la difusión de ellas por textos literarios... Considerese a ese respecto la gran desventaja del idioma vasco, si a pesar de su necesariamente reducida población dedicada al estudio y a la lectura, se le imponen la obligación de publicar textos editados en variadas formas dialectales».—Tauer jaunak ere horixe aithortzen du (ikhus Euzko Gogoa, 11^{gn}. urtea, Uztaila-Dagonilla, 7-8 zenbak., 39 orriald.): «Euskeraren ezbatasuna beste eragozpen aundi bat da euskerazko idaztiak Euzkadi osoan zabaltzeko; izkelgiak irakurgaiet ipintzen dizkioten mugak gauza beltza da irakur-zale ta idazleentzat».

tuko: horr dira Gabriel y Galán'en "Extremeñas" ororen hizkuntzan egindakoen aldamenean; baina giza-mintzoak expressa ditzakeien gai eta beharkizunik gehientsueterako ororen hizkuntza dela egokien ta haukerakoenik edozeinek daki. Hau, bada, moldatzen eta ikasten lehiatu beharr gara. Hizkuntza, bere izanez ta egitez, ikas eta alda ditezkeien, har eta utz ditezkeien zeretara bihurtzen da. Domingo Agirrek, bizkaitarr izaki, *Garoa* gipuzkeraz idatzi zuen, Axularr bera ere bere jaioteuskalkiz etzan hari izan. Gainera, guk amets dugun ororen euskara hau amagandik hartu hizkara bera, baino edukazinoz osatu eta umotasunerat ekarria bertzerik ezta.

Litteratur euskara hau euskaldun guztien arteko lokarri bat bezala eta batez ere beharkizun uren eta goratuetaen erabiltzeko dela ezta ahanzi beharr. Ez dialektu bizien aurka joiteko. Egungo egunean hoik ere erabiltzea nahi ta nahiezko dela aithortu beharr da. Bizkaiko baserritarrarentzat sermoi egin edo idatzi nahi baldin ba dut, hark hulertzeko gisan egin beharko dudala nabari da. Bainan dembora berean dialektuen gaintek ororen euskara, euskara soila, erabateko arauekin ezarririko litteratur euskara hedarazten ere lehiatu beharr gara. Egiteko hunetan jardun nahi dugu. Bera bertze euskara muetarik eztakienak edo arrotz zaion moldean tajuzko gauzarik egitera asmaturen ezuela uste duenak, hartan egin beza: "ez naiz ni hargatik bekhaitzuko", erranen dut Materre eta Axularrekin batean. Nehori ere etzaio atherik hersi nahi (114).

3. *Euskarak eztu oraindik bere loratze-aldia, bere urte mendea ikhusi. Jasoaldi hori hel dadinean berez izanen genuke batasuna, poliki-poliki eta erabakirik bage ehorria, gainerako euskara muetak bertzeen ortetik burua ailtza eta nabarmendu denerat bihurturen lirateke-ta. Beraz, bitartean horren begira egon bertze egiterik eztagu.—* R. Bai, gure euskara gaisoa guztiz eskuetatik joan dakigun arteino begira egon gindezke. Buru ernez, adimenduz eta indarr guztiz joka gaitzezela eskatzen derauku euskararen biziak berak; eta geroke begira egon gabe, aitzin-gibel guztiak kontuan edukiz eta gure lehen-litteraturak irakasten deraukunaren arauaz, zuzenbide jakin bat orai bertetik hartu beharr dugu. Axularrek errana da: *gero dionak bego dio*, eta euskararen baratzean ere horixe gertatzen hari ote zaikun bildurr

(114) J. de Urquijo, *Lengua internacional y lenguas nacionales*. El euskera, lengua de civilización, RIEB, t. X (1919), p. 165 ss. «Tomando al pie de la letra esta solución —la de adoptar uno de los dialectos existentes como lengua común— se cerraría el camino a escritores de natural talento y aptitudes que no se decidieran a escribir en un dialecto que no fuera el suyo, y en el que se verían privados de la frescura y lozanía, cualidades muy apreciables, sobre todo en una literatura espontánea y popular como la nuestra».

naiz. Litteratur hizkuntza erabateko hori ezta berez egiten (gora behe-
ra historikoak ondore gozo hori sort dadintzat anhitz laguntzen ba
dute ere); beraz, eta ethorkizunaren berri eztakigun ezker, joandako
mendeen irakaspenaren arauaz, guk behar dugu ororen euskara hori
landu. Gure artean elkharr adituz eta ahal liteken neurrian aburu
batetarat ethorritz, abiadura eta eragindura bat sorrarazi behar da,
piskaka-piskaka bada ere, jo-mugarat hurbiltzeko.

4. *Gure antziñako litteratur-tradizino horrek oso tipi, eskas eta
balio gutiko emaiten du. Beraz, ororen hizkuntza moldatzeko, hartan
zangoa finkatu bidean, egungo euskalkietatik hastea dirudi hobe, hoi-
tatik bat hautetsi, ta kito. Gainera, egungo hizkara biziaz heritsu ba-
turik eta hari ahal den gehiena alboratzetik, litteraturaren erraberrit-
zea ethorri oh da. Herriko hizkarari gibel eman eta atzoko hizkara
idatziari bakharrik behatzetik, makaltze, ahultze ta heriotza bertzerik
ez (115).—R. Litteratur hizkuntza oro tradizino bati atxikiak izanik
sorthu direla gorago erran dugu; guk ere, bada, gurea, nahiz ta den
tipiena delarik ere, kontuan eduki behar dugu ta hartan zangoa fin-
katu, bide galtzerik gabe aitzinerat joan ahal gaitezen.*

Tradizino horren gibeletik egungo euskalkietatik hastapen hartu
nahi izaitekotan, amaigabeko lanbidean sartuko ginateke, berez eus-
kalki guztiak berdintsuak baitira eta bat hautetsi eta gainerakoak zo-
kondoratzeko arrazoin argi eta kontuzkorik ezpaita edireiten. Beraz,
litteratur tradizinoaren bidea hartu ezik, nahi dugun helbururat da-
raman bidea nehoiz ere asmatzeko arriskutan jartzen gara; bat be-
dera bere euskara moduan beti bezala hariko bait lizateke. Gainera-
koan, litteratur tradizinoari jarraitzeak egungo euskara bizia alde
batera utzi behar dela ezta erran nahi; haren lege ta arauak gogo-
tan izanik, litteraturaren erraberritzeko egungo aho-euskarari begi-
ratzea ta are huni ahal den gehiena hurbiltzea ere on dela ta egin
behar dela uste dut.

5. *Litteratur-euskararen oinharritzat euskalki bat hartzekotan, gi-
puzkara hautatu behar lizatekela dirudi. Euskara mueta guztien erdi-
erdian jarririk aurkhitzen delarik, dialektu hunen posizino geographi-
koak eginbeharr hunetarako berarizki gaitasuna emaiten bait derau-
ko; gainera, gipuzkara euskaldunik gehienentzat bertze euskalkiak baino
hulerterrazago da, eta, edozein modutan ere, errazago da erdikoa be-
re inguru edo alboetara zabaltzea, ertzak bat egitea baino (116). —
R. Amets dugun litteratur hizkuntza hori batez ere hizkara idatzia de-
la, erran direnetarik ederki asko agiri da, Beraz, litteratur beharkizu-
netarako sorthua den ezker, bere izaite ta egitez ezta nehongo aho*

(115) J. de Urquijo, *Lengua internacional...*, p. 178-9.

(116) Garitaonandia. *Ikhus Gipuzkera Osoa*, II orriald.

hizkaraz nahasi beharr. Kausa hunegatik, bat bertzeen artean zabalteko bilhatzen zertan ibili beharr ezta, eta egoitza geographiko hutsak hauzi hunetan deus guti erran nahi duela dirudi. Hizkuntza idatziaz dugu arlo ta solhas.

Hizkuntza hunek bere lege ta arauak ditu litteratur-tradiziotik ekharriak: huni bada, egungo dialektuei baino gehiago, behatu beharr zaio, hauzi hunen erabakitzeko. Eta problemata sahets hunetatik behatuz ta planteatuz gero (eta hala planteatu beharr dela ziurtzat dadukat), ephaia zeinen alde eror diteken ezta ezbaieko, laphurtarr klassikoaren alde, alegia. Nere usteak zuzen ala okherr liren jakin nahirik, René Lafon euskaltzale jakintsuarengana argitasun bilhan jo nuen, eskutitzez nere aburu hoik hari zabaliz. Eta huna hemen hark igorritako erantzuna:

“Parlons d’abord de la constitution d’une langue littéraire. Je crois comme vous que le labourdin littéraire est ce qui peut le mieux servir de base. Et vous avez raison de penser avant tout a Axular et a Etcheberri. Mais je pense qu’il ne faudrait pas négliger certains écrivains du XIXe siècle, comme Elisabethuru” (Arcachon, 30-1-1952).

6. *Eguno egunean hemengo eskualdeak, eta garbiki erraiteko, Bizkaia ta Gipuzkoak, gainerakoak eta guztiz ere Franzi-aldekoak baino norberatasun eta heldutasun handiagorak ethorri izan dira. Aberatsago dira, oikonomi aldetik ahaltuago, bizi-lagun kopuru goratuagoa iritxi dute, uri azkarr joriagoak dituzte, aberkoiago dira. Beraz, euskal-untziaren aitzindarigoa berengan hartzeko izendatuak dirudite. Eta beraz hunelatan, hori hunela izaki, guztien euskara horren ondopetzat, hemengo dialektu bat zergatik hartu ez? Gipuzkararen biran, erraiteko, laphurtarrak bezin ongi edo hobeki bil liteke, agian, oren hizkuntza.*—R. Litteratur euskara, amets dugun oren euskara hori, era askotara eta anhitz gisan egin litekela aithortzen dut. Aurrenena, eta are gora-behera guztia ere, hunetan datza: denok aburu batetara ethorr gaitzela, alegia; denok hartara jarri ezker, denok lehiaturen baginateke, ez gipuzkara, bai bizkaitarr eta erronkaritarra bera ere on lizateke horrtarako, hobekiago edo gaitzago, baino asmatuko genuke. Hau da, ordea, pontua: gure litteratur historiaren arauz jokatu nahi baldin ba dugu, gure lehenaren irakaspinari jaramon eginen ba deraukogu, ea zein liteken biderik hoberena, izendatuena hortarako, ea zeinekin balia gindezken hobekienik ondope ta erro bezala erabiltzeko. Nik, azaldu diren argumenta guztiak direla kausa, laphurtarr klassikoa dugula hartarakoenik ziurtzat dadukat.

Gure antzifiaiko ta behiko gaitza provincialismu tipiak izan dira. Euskalherri osoa batasun bat bezala hartu beharrean eta haren hedadura guztiari begi eduki ordez, partikularismuetan sarturik ibi-

li izan gara, eta berezikeri kaxkarr itsuek ikhusbide zabal hedatua galerazen deraukute. Partikularismu hori goituzera asma ezik, galdurik gagozela, gureak egin duela erranen nuke. Erromatarrek Espainiko lurraldeaz jaundu zireneko gerthakizuna orai berriz ere gerthatu ez othe den gurekin bildurr naiz. Garai hartan Espainiko herriak kabyla iduriko leinutan puskaturik zebiltzen eta gainera elkharren etsai izaiten ziran. Herri edo leinu hoitatik bat erromatarrek, agintean hartzeko, eraso ta oldartzen zuten bakhoitzean, han joaiten ziran albo-herrietakoak pozarren eta txaloka, erromatarrei laguntzera; etzuten zozo heiek asko uste biharamonean berei ere zorigaiztoko patu berbera burugainerat eroriko zaienik; eta hala, batasun-etzak denak zituen honda eta gal. Irakaspen sarkorr hau bethi gogoan izan dezagula!

Egun sartaldeko euskaldunak indarr eta norberatasun handiagoren jabe gara? Ba liteke, hori ordea ezta arrazoin tradizinoak irakasten duenaren gibeletik, nor bere dialektu bereziak aitzinerat eramaiten saiatzeko. Tradizino argi bat dagoelarik, hari loth eta elkartzea, hura luza eta jarraitzea, huna hemen zuzenaridagokana. Hala lehenaren ereñoitz zaharrak erraberri eta birloretaren genituke, heiei agian hemengotarr kutsu arin samarra erantsiaz. Hemengo eskualdeak aberkoiago direla, euskal konszientza aldetik umotasun helduagorat bilhakatuak? Ba liteke. Hain zuzen ere horregatik behartuago gagoz, berekoikeri ta kazkarkeri tipi guztiak alde batera utzirik, Euskalherriaren onurak galde egin ditzan amorr emaita eta sakrifizi guztiak egiteko. Seiari, umotasun hortarat heldu eztenari, ezin eska holakorik, hark "nik nerea" bertzerik erraiten eztaki; adinetara heldua denari, ordea, bai.

Biharko egunean, gauzen gora beherak irauli edo aldaturik, jasaldi hunek hemendik bertze alderat ihes eginen ba luke, edo ta nahiz Nafarroa nahiz bertze edozein eskualde euskal-untziaren buruan jarriko balitza, on othe lizateke orduarteko tradizinoaz kontu guti egirik, eskualde hori bere euskalki berezia hizkuntzaren oinharritzat jartzera hasiko ba litz? Eztut uste, ta nehon ere ezta holakorik egiten. Espainitarren oinharria Gaztelako hizkarak eman du, eta aberriko aitzindarigoa bertze eskualdeetarat iraganarren, hori gora behera, hizkuntzari ukitzea ezterauko nehoi ere gogoak emaiten.

Dena hitz batean erraiteko: egungo egunean dialektuak beharrikun anhitzetan erabil ditezela ongi ikhusten dut eta beharreko dela aithortu beharr da. Baina hekien gainetik eta elkharren arteko lokarri bezala erabiltzeko, orenen euskara ere moldatu beharra dadukagu, eta hortarako oinharritzat hobekien joka daitekena laphurtarr klassikoa dela uste dut Laphurtarr klassiko hortan idazle garaienak

Axularr eta Etxeberri direlarik berak dirudite litteratur euskara hunen kanon eta eredu bezala jartzeko egokienak.

EPILOGU

Gure lan hunen gaina atzemana dugu jadanik. Orai, ohi den bezala, errandako guztien muin eta guna buru banaka batzuetan hertsita mamitu nahi izatez gero, hunako proposizino murriztuz hoietara bihurtu litekela uste dut:

1) Litteratur-arazoetarako euskara-molde bakharr eta jakin bat hautatzeaz dugu arlo. Orai arte litteratur egikizunetarako nahiz bizkaiera, nahiz gipuzkera, nahiz laphurtarra t. a. erabili uknan ditugu; euskara idatzia ere euskalkien arauz puskaturik darabilgu. Euskarak, ordea, bere bizitza eta iraupenerako litteratur-hizkuntza bakharr baten edukitzea behar beharreko du: ororen euskara, euskara soil sorthu nahi dugu, orai arteko euskalki berezien gainetik. Hortarako ibili behar den bideaz, hauera behar den oinharriaz eta hautatze egitean kontuan eduki behar lirateken kriterion eta arau nagosiz dugu hemen autu ta solhas.

2) Litteratur-hizkuntza, bere izate ta egitez, guztiz ere idatzia izan ohi da, eta hizkuntza idatziak bere lege, arau ta zuzenbideak litteratur-tradiziotik edoski ohi ditu, mintzo diren hizkera bizjetatik baino gehiago. Beraz, guk ere, gure litteratur euskara hori antolatzeko, egun mintzo diren dialektu biziei baino gehiago, euskara idatziaren tradizioari begia eduki behar deraukogu.

3) Euskara idatziaren litteratur-tradizinoa arakatuz, ordea, gure mintzoa erabateko tradizino bakharr baten jabe eztela aithortu behar. Lau euskara-mueta edo litteratur-euskalki landu izan dira gutienez eta bat bedera bere idazte-molde berezi edo litteratur-tradizino berarizkoari lotua bizi izan da.

4) Beraz, orai amets dugun euskara soil hori sorrarazteko, litteratur-tradizino hoietatik bat hautatu behar da, litteratur-euskara bakharr horren erro eta ondope bezala izan dadin. Zein hautatu, ordea? Gainerakoen artean buruen, nabarmenen eta gailen agertzen den litteratur-tradizinoa. Hau begiz jo ta hartu behar lizatekela nabari da.

5) Bai antzina-aldetik eta bai idazleen kopuru, bikaintasun eta denen artean osatzen duten batasun ederragatik ere, laphurtarr klassikoak irudi du egikizun hunetarako egokienik.

6) Laphurtarr klassikoa hautatzearen gain, ordea, idazle batzuk eredu edo kanon bezala izentatu beharrean ere aurkhitzen da litteratur euskara, heken hizkera molde jakina euskara zuzen, jaso eta era-

bili beharr denaren ispillu bezala harr dadin eta grammatikak eredu hoietatik idatz-euskararen arau eta erregelak athera ditzan amoreagatik, Egikizun hunen bethetzeko, Axularr eta Etxeberri, laphurtarr klassikoaren idazle garaienak iduri dute haukerakoenak.

7) Aitzina ere, litteratur-euskara hunek zer moldezko izan beharriko luken zeaztasun handiagoz azaltzeagatik, idatz euskararen atal edo baratze bereziei gain-begiratu bat eman derauegu. Lehenbizi, Orthographia-aldetik batasuna lortzea beharr beharreko zeregina dela ikhushi dugu, idatz-hizkararen gora-beherarik handienetako Orthographiatik sortzen baita. H'ren hauzia dugu baratze hunetan burnenik, eta behin euskara soilaren ondopetzat laphurtarra jarriz gero, littera hori hartu beharr litzakela dirudi.

Morphologiarekiko, berriz, eredu bezala laphurtarrarena jarririk, gainerako euskalkietako berezitasun banaka batzuk ere ontzat eman ditezke. Verbua, bat eta bakharra beharr dugula nabari da, laphurtarr idazle klassikoez erabili zutena, alegia.—Syntaxis aldetik, ordea, idazle zaharren joskera makhurra arbuaiatuz, euskarari hobeki doakon eta gure egunetako grammtikalariek gaingiroki arakatu ta alde guztiz ezarririk utzi deraukutena, hartuko lizateke.—Hiztegiarekiko, berriz, euskalki guztietako hitz oro, denak euskararenak bai tira; baina hitz berbera anhitz gisatan aldaturik dabilenean, molde bakharr bat hautatu, hitz hark laphurtarr klassikoan dadukan molde jakina, alegia.

8) Azkenik, litteratur euskara eratzeko plan edo bide huni jarri zaizkikeon objektino eta koropiloak askatzen saiatu gara.

9) Plan hau aitzinerat eramateko, ordea, eskolak eta kultur Elkhargo nagosiak ere beharr bide ditu gure euskarak. Egungo egunean ez bat ez bertze eztitugularik, eginbeharr askotarako dialektuetara jotzea bertze biderik ez tugu, baina euskarak hartu beharr duen molde bakharr, tinko, ororen eta bethiko hori sortzera ere enseiatu beharr gara, problemata aurpegiz aurpegi oldartuz eta galde egiten duen ephaia behin bethiko emanaz, Euskalkien gainetik eta behar-kizun goratuagoetarako euskara orokarr hori gertutzen orai beretik jardun beharr dugu.

10) Batasun-aldeko lan hunetan eskuak sartzera beharturik gagoz, asmo eta ahalegin hauk ezpaitira amets zoro bat asetzeagatik edo euskara alferrikako apainkeri ta ezertarako ezten dotoreriz jaunzteagatik asmatuak; aitzitik, gure mintzoaren bizi eta iraupenak bultzatzen gaitu hartara, litteratur egikizunetarako erabateko euskara bakharr

Eta hunekin nire dissertazino hunen azken bururat heldua naiz. Problemata itzul inguru, sahets eta aitzin gibel orotarik astintzera enseiatu naiz; murriztasun soilean, aurpegiz aurpegi eta den bezalatsu oldartu nahi ukhan dut. Eta gogoeta egiteko lanean bihotzaren

hotsak sarritan ikhuste zuzena galerazi ta egiaren argia lausotu bertzerik egiten eztuela gogoraturik, gure euskara ta Euskalherriaren ona soil soilik kontuan hartu nahi ukan ditut. Adimenduaren lekhuari bihotza gogoeta egitera sarr ba ledi, ezkenuke bide onik aurkhitzerik, adimendua baita, ta ez bihotza, egiaren ikhusteko goiko Jaunak eman deraukun indarr bakharra.

Eta orai nire lantto hau Euskaltzaindiari gomendiotan emaita bertzerik eztut. Hari dagoko, bethi bezala, agintzeko hitza ta ephaia arazo guzti hoietan. Bere argi ta zuzenbideen begira dago Euskalherria. Jainkoak eman zeraukun gure mintzo maitagarri hau bizirik athera, begira, ederzta ta argi zabalerat ekhartzeko egikizun handian zuzen joka ta bide ona asma dezagun, Berberak goi argi ta laguntza eman diezakula!

(Arantzazuko Sanktuarian, 1952 ephailak 6)



MISCELANEA

SAN JUAN

Otra vez han repicado las campanas y se han encendido las hogueras que anunciaban la fiesta de San Juan y, guiados por el sonido y el resplandor, los Amigos hemos cruzado los caminos del País para congregarnos en Azcoitia, en asamblea general. Es la novena vez en esta nueva etapa; pero nueve años, aunque pesen bastante en nuestra existencia personal, dicen muy poco en la vida de la Sociedad dos veces centenaria. Y, en fin de cuentas, es ella lo que vale, no nosotros; somos un eslabón nada más que ha de tener, eso sí, un especial cuidado en recoger y mantener la tradición inquieta y progresiva de nuestros antecesores para transmitírsela encendida en el mismo fervor, a quienes han de sucedernos. Nuestra historia no es de hoy y se mide por generaciones. Por eso no tenemos agobios mayores ni debemos caer en precipitaciones nerviosas que pasan con facilidad. Nos decía nuestro Director José María de Areilza, conde de Motrico, que cuando le preguntó en una ocasión, una personalidad extranjera que le visitaba, que qué hacían los "Amigos del País", se apresuró a contestarle que la actividad de los Amigos del País no era una manera de hacer sino una manera de ser. Ya se comprende que el ser, por su categoría fundamentalmente sustantiva, es mucho más importante que el hacer, tanto más que el ser supone un hecho, mientras que el hecho no siempre supone un ser permanente, pues todos sabemos cómo nacen y a qué van a parar los actos artificiales. El ser es lo que cuenta, y nosotros contamos dos siglos.

Y por esta misma circunstancia tenemos unos deberes, que sin miedo a la irreverencia, podíamos calificar de sagrados, ya que la voz tiene una acepción figurada que se acomoda perfectamente al caso. Y, en ejercicio de ellos, renovamos en Azcoitia nuestros votos, que son los de siempre, los de un profundo amor al País en el mayor servicio de Dios y de la Patria.

Y, en concreto, acordamos proseguir, intensificándola en lo posible, nuestra obra en el BOLETIN, en "Egan", en "Munibe" y en la Editorial, puestos los ojos siempre en un centro, laboratorio o cá-

tedra de vascuence, con rango universitario, como anunciamos en su día, y abiertos los brazos a todos, para la mejora de la obra emprendida en la que en modo alguno podemos ceder, puesto que estamos aquí en nombre de nuestros mayores que levantaron bandera hace dos siglos.



EL ACENTO EN LOS APELLIDOS VASCOS

Leo al mismo tiempo dos trabajos, uno del que fué académico, Severo Altube, en defensa del acento llano de los vocablos vascos y otro de Manso de Zúñiga, director del BOLETIN DE AMIGOS DEL PAIS de San Sebastián, en el que defiende para determinadas zonas de Alava y Navarra, el acento esdrújulo (1951, pág. 458).

En el trabajo sobre LOS SEÑORES DE AYALA publicado por el señor Julián de Olavarría en este BOLETIN, dice su autor que había que pronunciar esa voz AYALA con acento esdrújulo como HAYALA, imperativo del verbo castellano haber y concesión real (p. 537). Claro que hoy día no se admiten imperativos verbales en toponimia.

Hay un curioso sucedido de Serafín Baroja, quien fué a Bilbao y quiso en esa ciudad comprar un sombrero. Se dirigió a una sombrería y preguntó en ella a un dependiente:

—¿Es ésta la sombrería de Saralegui?

—Sí, señor —le contestó un riojano probablemente—, es la de Sarálegui.

—Pues déme usted el sóbrero (sic) —le contestó don Serafín.

Este relato evidencia el cambio que en el acento sufrían algunos apellidos, yendo de Guipúzcoa a Vizcaya.

Así, mi apellido Garate ha sido objeto de muchas discusiones. Por mi carácter, he dejado siempre al arbitrio ajeno su pronunciación y al mío su grafía que, como la de mi padre, es desde hace mucho tiempo sin acento gráfico.

Cierta vez un amigo mío, el Dr. Jorge Curutchet, visitó Zarauz y allí a mis parientes, quienes le mostraron el monte Gárate (con acento); y él siempre me llama así, en vista de ello, sin que yo jamás le haya dicho una palabra, por seguir el principio antes citado de libertad.

Otra vez un cura de origen yugoeslavo y defensor de la hispanidad en una comida en un seminario conciliar, en el que me alber-

garon regimiento en la habitación reservada al Obispo, me quiso enseñar que mi apellido era esdrújulo. Era medio loco y tenía yo, como prueba de ello, un artículo en el que había muchos más calificativos insultantes que argumentos y le dejé desbarrar.

Un colega algo raro me preguntaba muy a menudo en Tandil si yo era Gárate o Garate y yo le decía que podía elegir cualquiera de ellos o un tercero que es Garat.

Además han observado mis deudos que por teléfono se entiende mucho mejor Gárate que Garate hablando castellano. Parece pues que así tiene más personalidad y carácter en español.

Al pronunciar Garate en Alemania, me entendían Garatti y así lo escribían a menudo. Si pronunciaba Gárate, lo escribían bien, como sucede con Zánzibar, pues así pronuncian los teutones los vocablos extranjeros. Pero hubo pocos Garates en Alemania, aun cuando haya un GARATSHAUSEN.

El problema tiene pues numerosos aspectos y hay que analizarle en cada uno de ellos, como paso a hacerlo.

1.º Filológico vasco.—No hay duda de que hablando en euskera se dice Garate (sin acento gráfico) de topónimos como el caserío Garate en Elgoibar.

2.º No hay duda de que hablando castellano se dice en general Gárate, hasta el punto de que en una editorial de Buenos Aires, como yo quitara el acento en las pruebas, puso el corrector una nota al tipógrafo diciendo: “Es como usted dice, pero déjelo como quiere él”, que vi más tarde y me hizo mucha gracia.

3.º Hablando francés, se dice Garat por tender a suprimir la e final como en los demás vocablos franceses en general.

Es pues un vocablo donde se da la colisión de tres lenguas. Lo mismo nos sucede con los vocablos de apellidos rusos que nosotros acentuamos en distinta forma que los eslavos.

Pretender que los que hablan castellano sigan las reglas de pronunciación euskérica, es un desatino, pues siguen lo habitual del genio de su idioma, ya que hay pocos fonólogos en el mundo.

Es indudable que mi apellido se pronuncia mucho más en castellano que en conversación euskérica, luego mucho más a menudo se pronuncia Gárate que Garate.

Y es de suponer que ese uso ha de prevalecer totalmente.

Por ejemplo, hace pocos días he conocido un ecuatoriano que se me ha presentado como Galárraga, cuando en Vergara, todo el mundo decía Galarraga, con acento grave o llano.

Existe la curiosa excepción de que en la Argentina se dice Mujica y Victorica y en el castellano de Vasconia se dice casi siempre

Mújica y Victórica. De ahí la extrañeza de nuestro Director ante la grafía del cónsul de Chile.

Creo que el antecesor mediato de Zúñiga fué Astuniaga, el antiguo puerto de Fuenterrabia. Con el -iaga final es difícil hacer un esdrújulo, pero si se cambia en -ika o -ica (como suele), ya es fácil decir Astúnica o Estúniga y de ahí Zúñiga.

La moraleja es que no sólo hay que ver en los vocablos la filología de origen del apellido, sino el tono de la lengua que más usa ese apellido, en este caso el castellano.

Es como las reformas gráficas en euskera. No deben incluir quizá los apellidos, pues así se hará una disociación entre los indígenas que quieren aceptarlo, por una parte, y aquellos otros que no acepten el cambio y los emigrados que seguirán la tradición paterna naturalmente, por la otra parte. Hace ya unos 20 años que expuse esto.

Supongo que algunas cuestiones parecidas se habrán suscitado entre los irlandeses de Europa y los norteamericanos. Y aunque sea interesante, ignoro cómo se han resuelto.

Nunca he dado gran importancia a esta cuestión de los acentos y no llegaría en manera alguna a negar el pan y la sal, es decir, el derecho de hablar de cosas vascas, como lo hace Azcona en su muy útil y trabajada "Bibliografía de Zumalacarrégui" a quien cometa por ejemplo la falta de escribir Lárrega y Zariátegui (pág. 311).

Sin embargo, el acento y la modulación hacen que palabras conocidas de uno, pero pronunciadas por extranjeros, sean a menudo irreconocibles. Así me sucedió en Alemania al topar por vez primera con palabra tan conocida e importante como AMOR.

Me parece sorprendente el querer detener el acento y la evolución de un vocablo que ha pasado a otra lengua que la originaria. Así por ejemplo, los alemanes han transformado el lieu-tenant o lugar-teniente francés en un Leutnant, que se pronuncia Loitnant.

Si una lengua se habla menos por culpa de sus naturales, es un empeño curioso el que los que hablan otras lenguas, se preocupen de pronunciarlos a la manera vernácula. El prójimo no nos va a sacar las castañas del fuego.

Es notable que en Navarra haya menos apellidos esdrújulos que en Vizcaya, aun siendo más fuerte la desvasquización de sus habitantes. Ello me hace pensar que el esdrújulo se deba en Vizcaya a la influencia del castellano, y que quizá haya hecho el catalán que el acento agudo permanezca más en el dialecto aragonés, vecino de Navarra antes y reinando ahora en notable parte de su territorio.

Como mis compañeros de Hospital y Sanatorio saben que me gusta la filología, a menudo me preguntan cómo se acentúa una palabra cualquiera griega por lo general y creada hace poco. Les digo

que como en la época de Perikles no había gramófonos, que la pronuncien como les parezca.

Yo decía radioscopia y ellos radioscopía y todos decíamos nekropsia, pero interrogado un cliente cretense, nos dijo nekropsía.

A las *varices* españolas, les llaman *várices* en la Argentina. Todo esto tiene, para mí al menos, muy poca importancia. Se la doy al significado original de la palabra, pero no a su acentuación, ni siquiera al género que tienen en su lengua primitiva: el *tabes* dicen en la Argentina, la *tabes* decíamos en España. Yo creo que es perderse por las ramas y no llegar jamás al fruto.

Decimos *monarquía*, pero *menárquia*. ¿Por qué? Esto me parece absolutamente caprichoso.

J. G.



HOMENAJE A ASTARLOA

La villa de Durango, tan celosa de sus valores —bien reciente está todavía, la conmemoración del IV centenario de la muerte de su hijo preclaro, el primer obispo de Méjico, Fray Juan de Zumarraga— honró, en 29 de junio pasado, el segundo centenario de otro hijo ilustre, el vascólogo don Pablo Pedro de Astarloa. Mucho se ha aclarado y sedimentado, en gracia de serenidad y posesión científica, la lingüística, desde que el eximio sacerdote durangués puso su tenaz y apasionado empeño al servicio del vascuence. Y no podríamos ocultar que difícilmente se han de aceptar hoy, como buenas monedas, muchas de sus teorías. Pero cometeríamos un grave pecado de injusticia si no lo reconociéramos como ave de vuelo largo. Después de todo, poco interesan los detalles, que no son más que pura anécdota en una obra; lo que vale es la intención que se pone en ella, el sentido con que se la encuadra y el esfuerzo con que se acomete. Y planteado el tema en estos términos, es forzoso decir: ¡paso a Astarloa! Ya vendrían después, como en efecto vinieron, quienes frenarían sus audacias y enmendarían sus yerros; para eso sirve la experiencia precisamente; casi todas las conquistas están levantadas sobre caídas anteriores. Lo grave, y lo injusto también, es negar o desconocer este tributo al parecer estéril pero firme y fecundo, de las primeras piedras. Lo evidente es que en la mano de Astarloa, la antorcha del vascuence brilla alta y luminosa. Si hoy todavía hay

quien se quema las alas con su fuego, la culpa no es de la luminaria, sino de quien no está al día.

Los Amigos del País, leales a la memoria del autor de la "Apología de la lengua bascongada", se sumaron, claro está, juntamente con la Academia de la Lengua Vasca y la Junta de Cultura de Vizcaya, al homenaje que le rindió en su día, el Ayuntamiento durangués. Y hoy, al recoger el hecho, en el BOLETIN, renovamos nuestros votos más sinceros.

M. C.-G.



BALADA DEL TRABAJO EN ENDOYA

El *auzo-lan*, en cuanto prestación forzada de trabajo, está inscrito en varias ordenanzas municipales. Nos lo hace saber, como él suele hacerlo saber, nuestro don Boni Echegaray. Ese *auzo-lan* tiene una sinonimia un poco peyorativa en su versión renteriana. Allí le llaman *malobra*, voz que en su intención pertenece al fondo vasco, como pertenecen también a un fondo vasco muy relativo las expresiones de las ordenanzas eibarresas que comienzan: *Jaunak, en resu-midas cuentas...*

Pero el *auzo-lan* forzado, es decir, el *malobra* de los renterianos, no nos interesa. Ofrece muy poca ejemplaridad y no admite diti-rambos.

En cambio, sí que nos interesa exaltar el *auzo-lan* voluntario y abnegado que viene a ser la balada del trabajo. La aceptación de éste como medio ineludible de existencia es loable, porque la generalidad de los vivientes propende al "dulce no hacer nada". La aceptación del mismo como oblación al bien común, linda con lo heroico.

Ese *auzo-lan* heroico es el que han practicado los bravos *gizones* de Endoya amarrándose al lomo la correa del trabajo para alumbrar con dolores de parto una casa cural, una escuela y una iglesia. Ni oficiales ni peones mercenarios. Todos fueron unos auténticos obla-tos del trabajo voluntario.

Y, como antes en Anoeta, surgieron luego en Endoya obras de bien común amasadas con el sudor de los hombres del común. Y fue-ron además unas bellas obras, porque las dirigieron artistas tales como don Pablo de Zabalo y don José Miguel de Zumalabe. Y, para

que no quede arrinconado ningún soldado desconocido, digamos que el capataz fué don Antonio de Insausti, sacerdote saturado de savia pastoral.

F. A.



LEQUEITIANOS, ONDARRESES, Y LANGOSTAS PARA EL REINO DE NAVARRA

Lequeitianos y ondarreses no se han llevado muy bien en la historia. Después de todo, el hecho no tiene nada de particular; una buena vecindad abona y justifica siempre toda clase de diferencias. Y forzoso es reconocer que las de los ondarreses y los lequeitianos se pusieron de manifiesto muy pronto, en seguida de la obtención de sus respectivos villazgos. Recuérdese si no, el pleito entre ellos que dirimió sobre el propio arenal lequeitiano el Prestamero de Vizcaya, Lope García de Salazar, en 19 de febrero de 1338. Pero esta querrela es sobradamente conocida para que haya que recordarla.

Hoy vamos a referirnos a otra menos remota, que se deduce de las Ordenanzas de la Cofradía de mareantes de San Pedro de Lequeitio, de 8 de enero de 1776. El hecho podrá parecer extraño porque una Ordenanza de cofradía debía limitarse a reglamentar la vida y actividades de sus cofrades sin que tuviera que poner de manifiesto las faltas o pecados de los afiliados a otras cofradías. Sin embargo, el artículo 48 es más bien un alegato contra ciertas prácticas pesqueras de los de Ondárroa, que una ordenación para los de Lequeitio. Y todavía hay otro artículo que vuelve a insistir en el tema, repitiendo los razonamientos con sospechosa machaconería. Se conoce que el descontento en Lequeitio era muy grande. Claro que no les faltaba razón; por lo visto los de Ondárroa pescaban la langosta con "sertos y otros instrumentos perniciosos" que dejaban flotando a la noche, y con los que se producían serios males no sólo a otras pescas, principalmente a la de la sardina, sino también a las embarcaciones, pues se les enredaba en ellos el timón de su gobierno y podían zozobrar, como había sucedido repetidas veces, según la Ordenanza.

Pero no es el señalar estos perjuicios, el motivo de la glosa, sino el anotar que la langosta debía tener entonces un mercado muy reducido, el Reino de Navarra nada más, pues dice el repetido artículo de la Ordenanza, hablando de los deliciosos crustáceos "los cuales, comunmente sirven para el Reino de Navarra y no como los demás pescados para cualesquiera de Castilla y otras partes". Por lo visto, tanto en Castilla como en otras partes no gustaban todavía de las langostas, sólo los navarros apreciaban su delicado sabor. Claro que en aquella época y con sus medios de transporte, tanto daría en los pueblos del interior de Castilla, comer langosta como sardina.

M. C.-G.



EL PIE DESCALZO DE GUERNICA

El P. Pedro Anasagasti pregunta (p. 607) por la fuente de la curiosa pretensión vizcaína, de que el Rey de Castilla, al entrar en este Señorío, debía descalzarse de un pie. No sé por qué le intitula como *arrodillarse*, lo que no dice el texto italiano de José García del Pino, cuya fecha por cierto no nos comunica.

Como lo he contado en "Gernika" de Buenos Aires (núm. 19, página 94) el año 1594 escribía Camillo Borghese así: "Los fueros de Vizcaya imponíanle al rey, penetrar descalzo en aquella tierra".

Hallé ese texto en la obra de viajes por España de García Mercadal —tan útil y amena— tomo II y pág. 271.

Arturo Farinelli en sus "Viajes por España y Portugal", editado en Roma en 1942 tomo 1.º y pág. 331, escribe:

"1593.—Camillo Borghese, diario... da Roma in Spagna —impreso por A. Morel-Fatio, L'Espagne au XVI et au XVII siècle... Heilbronn, 1878. N.º 48 de la Bibl. de F. D."

"Hinojosa, en su libro, frecuentemente citado, Despachos, etcétera, pág. 360, indica una Relatione del viaggio e legazione di Mons. Camillo Borghese poi papa Paolo V, manuser. en la Vaticana (Cód. IV. 280), y copia de un manuscrito de la Biblioteca Casenatense; no sé si es idéntica a la Relatione del Viaggio, etc., publicada por A. Morel-Fatio".

"Un curioso juicio sobre el viaje hispánico del nuncio Camillo Bor-

ghese, en las cartas del cardenal d'Ossat (Lettres, Paris, 1697, I, página 266): "Borghese... personnage de grande intégrité et prohibé, en qui ne peut tomber soupçon d'aucune faction espagnole, si on ne voulait dire, que pour avoir fait un voyage en Espagne... environ deux ans y a, il fut devenu Espagnol". (Véase L. Pastor, *Geschichte der Päpste... Leo XI und Paul V (1605-1621)*. Freiburg i. B., pág. 33).

Ahora bien, ese texto para mí es una derivación equivocada de la ceremonia del pie descalzo en la Antigua de Luno, donde supongo la efectuarían algunos reyes de Castilla. Alonso de Palencia la aplica ya a la villa de Guarnica y Camilo Borghese a la entrada en la provincia.

Así nos hallamos en terreno conocido del que he tratado ya en ese núm. 19 de "Gernika", ya en las páginas 108, 113 y siguientes de mis "Ensayos euskarianos" de 1935.

Según Andicoechea, en un relato pintado de San Agustín de la ciudad de Burgoz (no Brujas) aparecían en dicho juramento, descalzos los vizcaínos (como escribía Tetzal en 1466) y no el rey. ¿Se podría verificar este aserto?

También en la hechicería tiene algo que ver el pie descalzo, quizá por la cervuna hendidura de estos unglados. Así Calderón de la Barca cuenta en su *Pedro de Urdemalas* que "Benita lleva el pie izquierdo a una bacía".

Y en *La Dama duende* leemos (pág. 141) que Cosme exclama:

"No dijeras eso a fe.
si el *pie* le vieras; porque estos
son malditos por el *pie*

.....

Es verdad, pero *patudo*".

J. G.



PORTUGALETE Y PLENCIA

En alguna otra ocasión he recordado que Ramón Bastera, en su encendido fervor plenciano, me solía recitar lo que él llamaba el romance de Plencia:

*"Plencia la gallarda
dió doce navíos a la Armada
y Portugalete la cagada,
no dió nada".*

Ya se comprende que Portugalete no necesita de grandes probanzas para deshacer este cantar insidioso de los chicos de la Escuela de Plencia, porque su historia heroica le excusa de toda justificación, pero leyendo los Registros de sesiones de la Junta General de Merindades del Señorío, he visto un acuerdo del que resulta que hubo una ocasión, al menos, en que Portugalete estuvo a la altura de Plencia. Corresponde a la Junta de 9 de mayo del 1719 y dice textualmente: "Que por ahora y sin perjuzio las Repúblicas de Bermeo, Lequeytio, Ondárroa, Plencia y Portugalete, en atención a lo exemplares que se han reconocido, sólo hayan de contribuir para este Regimiento con la tercera parte de infantes del prorrateo correspondiente a sus Fogueras y los señores Poderavientes destas Repúblicas protestaron no les obste, respecto que cumplen con entregar su contingente en dinero y no ser obligados a dar infantes; y los Señores Poderavientes de los demás Puertos protestaron, en cuya vista, sus Señorías, por no aver reconocido exemplar en la forma que pretenden estos Puertos últimamente expresados, acordaron se cumpla lo proveído".

Claro, que a mi tesis portugaluja hubiera venido muy bien que Plencia no hubiera figurado en la relación de las Repúblicas exemplares, pero los hechos hay que aceptarlos como son.

M. C.-G.

BIBLIOGRAFIA

SANTIAGO LARREGLA NOGUERAS. *Aulas Médicas en Navarra.* Edit. Institución «Príncipe de Viana». Pamplona 1952. 50 pesetas.

¡Tantos años de trabajo para conseguir el establecimiento de la enseñanza oficial de la Medicina en Navarra, y una hora para olvidarlos...! Viene a decir, con amargura y razonada queja, el Dr. Larregla en las primeras páginas de su interesante libro.

Efectivamente, a cuántos lectores de esta condensada nota bibliográfica no ha de sorprender la noticia de la existencia y funcionamiento del Real Colegio de Medicina, Cirugía y Farmacia de Pamplona, que cerró sus puertas ha poco más de un siglo.

Fué afán secular el de Navarra por ver establecido este organismo, cuyos antecedentes se remontan nada menos que a principios del siglo XVII en los cursos de Arte Médica del Monasterio de Irache.

Con gran riqueza documental se exponen en la obra numerosas vicisitudes que el empeño hubo de vencer, a lo largo de los años, hasta ver establecidas, en primer lugar, las tres Cátedras de Medicina, Cirugía y Anatomía de Navarra, que si lo fueron en 1802, no empezaron a funcionar hasta 1817, repuesta ya la nación de la invasión napoleónica.

La excelente acogida que las Cátedras tuvieron y su meritoria labor, prepararon el ambiente para la constitución del Real Colegio que se estableció en el Hospital General, y abrió sus puertas en sesión solemne el 2 de octubre de 1829.

No eran los tiempos aquellos los más adecuados para el normal desarrollo de la función docente. La muerte de Fernando VII y la consecutiva guerra civil tuvieron nefasta influencia sobre la vida del Real Colegio. La cortedad de los subsidios que lo mantenían, y que aún llegaron a faltar, la oposición de las demás Universidades a conceder validez a los títulos de Pamplona y una Real Orden del 5 de octubre de 1839 disponiendo la clausura del Colegio, dieron al traste con el afán de los esforzados paladines de tan noble causa.

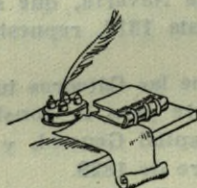
Tal es, a grandes rasgos, la breve historia del más logrado ensa-

yo universitario de estas tierras, que si cuajó contra viento y marea, le faltó tiempo para ahondar unas raíces que perdurasen con provecho.

Gran valor tendría la obra que comentamos solamente con aventar estas noticias, desconocidas para la mayoría de nuestra generación, y de gran interés histórico ante el problema universitario que sigue latiendo con fuerza en nuestras entrañas. Pero, además, está enriquecida con una perfecta descripción del ambiente de la época, de los ensayos anteriores, con amplias notas biográficas de los principales actores, comentarios acerca de su actuación y publicaciones, y va acompañada de un nutridísimo índice documental de interés inapreciable para el investigador. Con el mérito de haber sabido encuadrar la historia en el marco más amplio de las actividades culturales y médicas generales, como puntos de referencia.

La abundancia de las fuentes informativas del autor no ha restado a la obra amenidad alguna y su lectura, a la par que instructiva, procura un auténtico solaz al espíritu. La presentación de ella, como corresponde a la Institución "Príncipe de Viana", es perfecta.

I. M. B.



REVISTA DE REVISTAS

ANALES DE LA UNIVERSIDAD DE MURCIA.—Curso 1951-52. Segundo trimestre.—“Una novela de “Clarín”: su único hijo”, por el Dr. Mariano Baquero Goyanes.—“Polarografía oscilográfica”, por los doctores Juan Sancho y Agustín Arévalo.—“Las Arras confirmatorias” (Una omisión del Código Civil Español), por el Dr. Diego Espin Cánovas.—“Poesía eucarística moderna”, por el Dr. Andrés Sobejano.—Bibliografía.

ARCHIVO ESPAÑOL DE ARTE. Madrid. N.º 98. 1952.—“Un maniqui del siglo XVI”, por F. J. Sánchez Cantón.—“La obra del platero cordobés Damián de Castro en Canarias”, por Jesús Hernández Perera.—“San Isidro de Dueñas”, por Francisco Antón.—“Una familia de escultores: los Mora”, por Luis Magaña Bisbal.—“Una obra maestra de Luca Cambiaso en la colección del Duque de Alba de Madrid”, por Bertina Suida Manning.—Varia.

ARCHIVUM. Universidad de Oviedo. Facultad de Filosofía y Letras (Nueva serie). Enero-diciembre 1951.—Tomo I. Números 1, 2 y 3.—“Los Reyes Católicos”, por Ramón Menéndez Pidal.—“Alternancia de f y h en los arabismos”, por E. Alarcos Llorach.—“Nombres del río Nalón”, por José Manuel González.—“Séneca, geógrafo”, por Justiniano García Prado.—“Contribución a la epigrafía asturiana”, por Joaquín Manzanares Rodríguez.—“El matrimonio del Conde don Alfonso, bastardo de Enrique II, y su anulación”, por Juan Uriá Riu.—Notas.

BERCEO.—Logroño, 1952. Año VII. Número XXIII.—“El poeta logroñés, Francisco López de Zárate”, por José María Lope Toledo.—“Otro romance sobre desgracias logroñesas”, por José Simón Díaz.—“Historia riojana de la sericicultura”, por Diego Ochagavía.—“Dos cartas de los Reyes Católicos”, por Ildefonso M. Rodríguez de Lama.—“El primer siglo del Monasterio de Albelda”, por Julián Cantera Orive.—“Fray Juan Ramirez, O. P.—“Un riojano defensor de los Indios”, por Jesús de Leza.—“La Rioja, como región geográfica”, por J. García Prado.—Miscelánea.

BOLETIN ARQUEOLOGICO.—Tarragona. Año LI. Epoca IV. Fasc. 35-36: Julio-diciembre de 1951.—“La invasión germánica del 259”, por J. Sánchez Real.—“Manipulus curatorum”, por J. Serra Vilaró.—Publicaciones sobre Tarragona.—Noticiero.

BOLETIN DE LA BIBLIOTECA DE MENENDEZ PELAYO.—Santander. Año XXVIII. 1952. Números 1 y 2.—“Un epistolario y unas elecciones”, por José

P. Castro.—“Leonardo de Vinci”, por Alberto Sartoris.—“Las lloronas montañesas”, por Fernando Barreda.—“Baráibar en la correspondencia epistolar de Menéndez Pelayo”, por Ricardo de Apráiz.—“De mis memorias”, por Camille Pitoulet”. “El manifiesto electoral de Patricio Riguelta”, por Luis de Escalante.—“La espada encantada de Vulcano”, por Amalio Huarte.—“Notas al Romance de la muerte de Don Fadrique”, por el “Marqués de Villamantilla de Perales.—“Mujer, amor, celos y matrimonio, vistos por Cervantes”, por Ricardo del Arco.—“Observaciones sobre el Romancero religioso tradicional”, por José María de Cossio.—Bibliografía.

BOLETIN DE HISTORIA Y ANTIGÜEDADES. Bogotá. Enero y febrero de 1952.—“Homenaje a la memoria de Maximiliano Grillo.—Homenaje a la memoria de Daniel Arias Argaez.—Homenaje a la memoria de Jorge Ricardo Vejarano.—Misiones colombianas en Archivos Europeos (Misión de José María Rivas Groot”, por Germán Posada Mejía.—“Pedro Pinto, fundador y herrero de la conquista española (1575-1587)”, por Marco Tulio Vargas.—“Algo sobre el nacimiento de Caldas”, por Jorge H. Tascón.—“Don Fernando López Aldana”, por Fernando Schwalo.—“¿Están las reliquias de Santa Isabel de Hungría en la Catedral de Bogotá?”, por Bernardo Sanz de Santamaría y José Restrepo Posada.—“Don Sebastián de Eslava y don Blas de Lezo”, por Carlos Rodríguez Maldonado.—“Un antecesor de Gumilla (El Padre Rivero)”, por Miguel Acosta Saiges.—“Lázaro Fonte (La accidentada historia de un conquistador)”, por el Hermano Antonio Manuel.—“La Enseñanza de la historia en Colombia”, por Gabriel Giraldo Jaramillo.—Extracto de Actas.

BOLETIN DE LA SOCIEDAD CASTELLONENSE DE CULTURA. Castellón. Enero-marzo 1952. Cuaderno extraordinario.—“Castellón en el VII Centenario. El Castillo y la llanura.—La Catedral de Mallorca. El enigma de la Capilla de la Trinidad”, por Emilio Sagristá.—“La repoblación musulmana del Reino de Valencia en el siglo XIII y las monedas de tipo almohade”, por Felipe Mateu Llopis.—“Las murallas medievales de Castellón”, por J. Sánchez Adell.—“Júbilo auroral”, por Jaime Balet.—“El día de la Magdalena”, por Enrique Soler Godes.—“El Llibre del Mustacar de la Villa de Catí”, por Juan Puig, Pbro.—“Mudéjares y moriscos en Castellón”, por Arcadio García Sanz.—“Del “Castelló de Burriana” al Castellón de la Plana”, por Honorio García.—“Al alma humana”, por Emiliano Benages.—“Reinas valencianas. Violante de Hungría”, por S. Ferrandis Luna.—“Del Jardí d’Horaci. Oda XII (Lib. III Carm.)”, por J. García Girona.—“La redonda de la casa y ermita de Santa María Magdalena”, por A. Sánchez Gozalbo.—“La bailarina de Isphaham”, por Manuel Thomás de Carranza.—“Un nuevo cuento viejo”, por Carlos G. Espresati.—“Plato del siglo XV encontrado en el cerro de la Magdalena”, por Francisco Esteve Gálvez. — “Melodías centenarias”, por Francisco Escoin, Pbro.—“Ratificación de capítulos de la Cofradía “Dels Llauradors” de Castellón de la Plana, por el príncipe Don Juan en 1382”, por J. Ernesto Martínez Ferrando. — “El camí dels bandejats”, por Miguel Segarra Roca, Pbro.—“Rim”, por Bernardo Artola.—“Jaime I autoriza a Ximen Pérez de Arenós para trasladar Castellón. Un pergamino y un sello de Jaime I del Archivo Histórico Nacional”, por Miguel Gómez del Campillo.—“La ermita de Santa María Magdalena”, por Luis Revest.—“Apunte de verano”, por Juan Porcar Montoliu.—“Reconstrucción de una poesía de Jordi de Sant Jordi”, por Martín de Riquer.—“Don Joaquín, Lluís Bernat y el Rey Don Jaime”, por Fernandito Calpena.—Notas bibliográficas.

EL MUSEO CANARIO.—Las Palmas de Gran Canaria. Números 29-30. Enero-junio, 1947.—“Nuestro Tomás Morales”, por Simón Benítez.—“Algunos topónimos de Agaete”, por J. Álvarez Delgado.—“El pintor José Rodríguez de la Oliva”, por S. Padrón Acosta.—“Clavijo y Beaumarchais”, por Jordé.—“Hospitales de Gran Canaria”, por el Dr. Juan Bosch Millares.—Documentos. Reseñas.

GREGORIANUM. Pontificiae Universitatis Gregorianae. Vol. XXXII, 3. 1952. Ann. XXXIII.—“L'unio secundum hypostasim” chez Saint Cyrille”, por P. Galtier.—“Fuentes teológico-literarias en San Julián de Toledo”, por J. Mañoz.—“Il significato della relatività”, por F. Selvaggi.—Notae.

PIRINEOS.—Revista del Instituto de Estudios Pirenaicos. Zaragoza, 1951. Números 19-22.—“Les verrous glaciaires: essai de classification”, por Henri Onde.—“Los Ostomatidae (Col.) de nuestros Pirineos”, por Francisco Español C.—“Mercados geográficos y ferias de Vascongadas”, por José Basterrechea Ichaso.—“Vacheries, cabanes et orrys. Essai de typologie pastorale”, por M. Chevalier.—“Les routes des Pyrénées atlantiques et leur emploi au cours des âges”, por Elie Lambert.—“Materiales prehistóricos de Serriñá. II. La colección Bosóms”, por L. Pericot García y J. Maluquer de Motes.—“Pampelonne, bastide d'Albigeois”, por Ch. Higounet.—“Los sufijos en los dialectos pirenaicos”, por Gerhard Rohlfes.—Notas y comunicaciones.—Información.

REVISTA DE ESTUDIOS DE LA VIDA LOCAL. — Instituto de Estudios de Administración Local. Madrid. Año 1952. Núm. 63.—“La reglamentación de la Ley de Régimen Local”, por Manuel Alarcón Martín.—“Paris y su régimen especial de Gobierno y Administración Local. Reunión del Instituto Internacional de Ciencias Administrativas en Knocke (Bélgica)”, por P. Minguez. — Urbanismo.

REVISTA DE MENORCA.—Mahón, Julio a diciembre de 1949.—“Notas para un estudio de Ruiz y Pablo”, por Andrés Casanovas.—“Autor y fecha de la ejecución de la Cruz Procesional de Santa María de Mahón”, por Juan Gutiérrez, Pbro.—“La colección Pons y Soler”, por Guillermo Olives.—“Visitantes de Menorca-Garibaldi”, por José Cotrina.—“Epistolario familiar de don Pedro Sancho y Olives, Abad de Santa María de Ripoll (Continuación)”, por Fernando Martí, Pbro.—“Menorca, su población rural”, por Jaime Ferrer.—Información.

RIVISTA DI STUDI LIGURI.—Bordighera. Números 3-4. luglio-dicembre 1951.—“Nuove scoperte nella necropoli preromana di Genova”, por Bernabó Brea - G. Chiappella.—“Nouvelle documentation sur le culte de Roquepertuse”, por H. Rolland.—Varia.

PUBLICACIONES
DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAIS
(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)



MONOGRAFIA DE D. XAVIER MARIA DE MUNIBE, CONDE DE PEÑAFLORIDA, por Gregorio de Altube.

LA EPOPEYA DEL MAR.
por M. Ciriquiain-Gaiztarro.
PASADO Y FUTURO DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA, por José María de Areilza.

HISTORIA DEL MONASTERIO DE SAN TELMO, por Gonzalo Manso de Zúñiga y Churruca.

ELOGIO DE D. ALFONSO DEL VALLE DE LERSUNDI, por Joaquín de Yrizar.

BREVES RECUERDOS HISTORICOS CON OCASION DE UNA VISITA A MUNIBE, por Ignacio de Urquijo.

LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS Y LA METALURGIA A FINES DEL SIGLO XIII, por Manuel Laborde.

REVISTAS

BOLETIN DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS.

Ejemplar suelto: 15 Ptas.

Suscripción anual: 40 »

EGAN: Ejemplar suelto: 4 Ptas.

Suscripción anual: 14 »

Suscripción anual conjunta a BOLETIN Y EGAN: 50 Ptas.

MUNIBE.—Revista de Ciencias Naturales.
Número suelto: 10 Ptas.

Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN



ESCELICER, S. L.
SAN SEBASTIAN